LA REVUE DE PARIS

MAI

ANDRÉ MAUROIS..... Le Cinquantenaire de Tolstoï
HENRI MASSIS ..... Rencontres avec Salazar
DANIEL-ROPS ..... La Maison au Temps de Jésus
JACQUES PERRET ..... Les Biffins de Gonesse (fin)
ROBERT DELAVIGNETTE. La nouvelle Afrique noire
ROGER GRENIER ..... Les Girouettes
BERNARD VILLARET .... Rapa, Ile oubliée
Général LE BRETON ..... Les Journées de Juin
PHILIPPE SÉNART ..... Littérature de Droite
PIERRE ROUSSEAU..... Les Eclipses de Soleil
DENISE BOURDET ..... Philippe Erlanger
THIERRY MAULNIER ..... Le Théâtre à Paris
PIERRE AUDIAT ..... De Robespierre à La Fayette

Le Mois à Paris, par CLAUDE ROGER-MARX, GUILLAUME DE TARDE, JEAN FAYARD, GEORGES PILLEMENT, SERGE VEBER, MICHEL PERRIN, ALAIN BOSQUET, MICHEL DÉON, PIERRE DE BOISDEFFRE, MARCEL THIÉBAUT, EDMÉE DE LA ROCHEFOUCAULD, MARCEL GABILLY

LA LIVRAISON : 3 NF 50 1961 - 68e ANNÉE

SOMMAIRE

		Pages.
ANDRÉ MAUROIS	Le Cinquantenaire de Tolstoï	3
HENRI MASSIS	Rencontres avec Salazar	11
DANIEL-ROPS	La Maison au Temps de Jésus	20
JACQUES PERRET	Les Biffins de Gonesse (fin)	28
ROBERT DELAVIGNETTE	Afrique noire d'Expression française	62
ROGER GRENIER	Les Girouettes	72
BERNARD VILLARET	Rapa, Ile oubliée	80
Général LE BRETON	Les Journées de Juin	96
PHILIPPE SÉNART	Littérature de Droite	113
PIERRE ROUSSEAU	Les Eclipses de Soleil	118
DENISE BOURDET	Philippe Erlanger	132
THIERRY MAULNIER	Trois spectacles	137
PIERRE AUDIAT	De Robespierre à La Fayette	141
Le Mois à Paris		155

DIRECTEUR : MARCEL THIÉBAUT

LA REVUE DE PARIS ***publiera prochainement***

LE CONCILE ŒCUMÉNIQUE
par Wladimir d'ORMESSON
de l'Académie Française

DAMES DU TEMPS JADIS
par Marcel JOUHANDEAU

DÉCOUVERTE A BURGOS
par Jean MOAL

NOUVEAUX TARIFS DES ABONNEMENTS

France : Un an (12 numéros)	NF.	35,00	Étranger : Un an (12 numéros)	NF.	40,00
— : Six mois (6 numéros)		17.50	— : Six mois (6 numéros)		20,00

ABONNEMENTS D'UN AN PAYÉS EN MONNAIES ÉTRANGÈRES

U. S. A.	$	8,35	Belgique : En cas de paiement au C. ch. postaux nº 3.509.64 à Bruxelles.	Fr.B.	405
Canada	$ canadiens	8,15	Par chèque bancaire	Fr.B.	417
Suisse : En cas de paiement au C. ch. postaux nº I.12.237 à Genève.	Fr.S.	35	Italie	Lires	5.180
Par chèque bancaire	Fr.S.	36	Angleterre	£	2,19
Espagne	Pesetas	338	Allemagne	Marks	34,80
			Hollande	Florins	31,50
			Portugal	Escudos	237

Dans les pays suivants : Allemagne occidentale, Autriche, Belgique, Danemark, Finlande, Italie, Luxembourg, Norvège, Pays-Bas, Portugal, Suède, Suisse et Cité du Vatican, il est possible de souscrire directement des abonnements à *la Revue de Paris* et de les régler en monnaie du pays dans tous les bureaux de poste.

Rédaction et administration : 114, avenue des Champs-Élysées, Paris-8e (Balzac 02-88)
Compte chèques postaux : 360-50 Paris

En Espagne : s'adresser à la Sociedad general Española de Libreria, Evaristo San Miguel 11, Madrid.
Au Brésil : s'adresser à R. F. Besnard, 91, avenida Almirante Barroso, Rio de Janeiro.
En Argentine : s'adresser à la Librairie Hachette, 49, Maipu, Buenos Aires (Argentine).

Prière de joindre la somme de 0,30 NF et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse.

LA REVUE DE PARIS : S.A.R.L., cap. 10.500 NF - Propriétaires : Edmée de la Rochefoucauld - André de Fels
LA REVUE DE PARIS n'assume pas la responsabilité des manuscrits qui lui sont confiés.

© Revue de Paris 1961.

✳ AVEC LE SERVICE S. N. C. F.

train + auto

LES AVANTAGES DU TRAIN

- *100 de moyenne*
- *des horaires commodes*

LES AVANTAGES DE L'AUTO

et vous prenez le volant en descendant du train

SERVICE S. N. C. F. DE VOITURES SANS CHAUFFEUR

★ *A PARIS ET DANS 130 VILLES*

35 60

LE TRAIN FAIT GAGNER DU TEMPS

GAZ DE FRANCE

EMPRUNT 5 % 1961

GARANTI PAR L'ÉTAT
net de tous impôts

permet de faucher le poil le plus dur sans aucune douleur et "sans feu du rasoir"

RAZVITE permet de se raser en 1 instant sans eau, sans savon, sans blaireau.

Compagnie du RAZVITE - Colombes (Seine)

LE CINQUANTENAIRE DE TOLSTOÏ

par André Maurois

Je me souviens fort bien de ces jours de l'année 1910 pendant lesquels « des peuples sans nombre » attendaient avec anxiété les nouvelles qui arrivaient d'une petite gare russe, station de campagne au nom jusqu'alors inconnu : Astapovo. J'étais alors un homme jeune, lecteur passionné de Tolstoï. Je tenais certains de ses héros : le prince André, Pierre Bezoukhov, Levine, pour des amis fraternels, et Tolstoï lui-même pour le plus grand écrivain vivant. Comme des millions d'autres, Russes, Français, Américains, Anglais, Allemands, je vivais avec émotion les derniers jours de celui auquel nous devions quelques-unes de nos plus douces joies et nos meilleures pensées. Les grands artistes modèlent parfois leurs existences avec autant de soins et de scrupules que leurs œuvres. Tolstoï avait senti, avec un instinct infaillible, ce qu'ajouterait à sa figure un ultime refus, une fuite loin de ce qu'il avait toujours blâmé. Nul dénouement ne pouvait avoir plus de grandeur que cette agonie d'un pèlerin épuisé dans la petite gare d'Astapovo.

Il était pour nous bien plus qu'un écrivain de génie. Chaque époque est dominée par quelques esprits libres qu'elle respecte, et qui dirigent ses pensées. Tolstoï était un de ces phares, comme l'avait été Victor Hugo. Tout y aidait : son aspect physique, ce visage inoubliable, tourmenté ; cette longue barbe de prophète ; ces yeux gris, clairs, pénétrants ; cette blouse de moujik serrée à la taille par une ceinture de cuir dans laquelle il passait les mains. Oui, il y avait en lui non seulement le plus illustre romancier de tous les temps, mais un homme, un très grand homme,

incapable de s'endormir, comme font la plupart, dans une acceptation résignée, cherchant, jusqu'au dernier soupir, comment il faudrait vivre pour être enfin en paix avec soi-même. Enfants, lui et ses frères glissaient sous des fauteuils, blottis les uns contre les autres, et attendaient avec ferveur l'avènement d'un monde de bonté et d'amour. Léon Tolstoï l'attendit pendant toute sa longue vie. Son frère Nikolenko prétendait avoir inscrit la formule de l'universel amour sur un petit bâton vert enfoui près d'un chemin, sous les arbres de Iasnaïa-Poliana. C'est là que Léon Nicolaïevitch, quatre-vingts ans plus tard, allait demander à être enterré. Jusqu'à la fin il n'avait cessé de croire au petit bâton vert, à la formule qui détruira le mal et unira les hommes par l'amour.

D'autres prêchent l'amour entre les hommes avec onction, hypocrisie et platitude. Tolstoï ne se paya jamais de mots faciles. Tous ceux qui l'ont connu, Tchékhov, Gorki, ont parlé de sa monstrueuse perspicacité. Il était impossible de lui mentir. Les pensées pour lui étaient transparentes, et même les siennes, ce qui est si rare. Il se jugeait avec une sévérité implacable. A travers soi, il devinait les mouvements secrets des cœurs. « Je me souviens d'être allé chez lui, en Crimée, dit Gorki... Sous ses sourcils broussailleux, ses yeux étaient étonnamment vifs, perçants, impitoyables. Cet homme m'a fait peur ; il m'a inspiré une crainte, un émerveillement constants ; mais il me serait pénible de le voir souvent. » Tchékhov reprenait la même idée : « Il me fait peur, pensez donc, cet homme qui sait qu'*Anna* sentait ses propres yeux briller dans l'obscurité. » Pourtant Tchékhov, comme Gorki, revenait à Iasnaïa-Poliana parce qu'il éprouvait en présence de Tolstoï une prodigieuse impression d'immensité. « Quand on parle avec Léon Nicolaïevitch, disait Anton Tchékhov, on se sent entièrement en son pouvoir. » Et Gorki : « Voyez quelle merveille d'homme vit parmi nous sur cette terre ! » Pourtant Tolstoï était alors vieux, desséché. Il avait toujours été petit, mais dès qu'il paraissait, tout se rapetissait autour de lui. « Cet homme-là est divin, disait encore Gorki, c'est Jupiter », et un autre écrivain russe, Rozanov : « Tout paraissait étriqué à côté de lui ; seuls semblaient être à sa mesure les champs, la forêt, la nature, le peuple, c'est-à-dire le pays tout entier et son histoire... Quand je le vis, il me sembla voir un phénomène naturel : les Alpes. Le peuple russe était en lui... C'est ainsi que m'apparut le mont Blanc de notre vie. »

L'histoire de l'esprit humain est dominée par quelques sommets : Homère, Platon, Dante, Shakespeare, Hugo, Balzac, Tolstoï. Parmi ces géants, Tolstoï se distingue par sa redoutable lucidité. Valéry a écrit, dans une lettre à Huysmans : « Je me suis avisé un jour qu'il y a dans quelques œuvres humaines un certain ton qui les différencie irrémédiablement des autres et fait paraître ces autres futiles. Lorsqu'on les lit, l'impression qu'elles font contient quelque chose du sérieux spécial à certaines idées comme celles de la mort, de la ruine, d'une maladie qu'on se représente fortement. En dehors des mystiques, il y a du Pascal, du Tolstoï par exemple qui donne ces effets... Il y a une manière de songer

pendant trois secondes à soi, et à son enfance, et à son corps, et à sa fin, le soir, en ôtant sa culotte, qui enivre d'horreur et glace. » Tolstoï n'a jamais cessé de songer à son corps, à son enfance et à sa fin. Il se voyait, et voyait les autres, sans illusions ; ce qu'il a de plus admirable est ce regard direct qui jette une lumière égale et forte sur les êtres, sur les institutions et sur les pouvoirs.

L'étrange est que cette lucidité se soit formée dans des circonstances qui, à premier examen, semblaient si peu favorables. C'est le propre du génie que de trouver, dans ses faiblesses, des forces invincibles. Le comte Tolstoï appartenait à une famille aristocratique de grands propriétaires ; il avait possédé, très jeune parce qu'orphelin, de nombreuses « âmes », comme eût dit Gogol. Une sensualité précoce avait fait de lui, dès son adolescence, un coureur de filles, jamais assouvi. Mais à aucun moment il ne s'accepta. Il se voyait, comme il verra ensuite ses personnages, sans aucune indulgence. Pendant une grande partie de sa vie il tint un journal. Beaucoup l'ont fait avant lui. Mais presque tous prennent une pose soit devant la postérité, soit devant eux-mêmes. Tolstoï note tout, le bon et le mauvais, les luttes, les défaillances, les remords. La combinaison de ce tempérament physique surhumain, exigeant et d'un mysticisme latent engendre, comme en Victor Hugo, une force explosive qui, très tôt, éclata sous forme de chefs-d'œuvre. Dès son premier livre : *Enfance,* il obtint ce succès enivrant, indiscuté qui, balayant envie et résistances, récompense, pour son coup d'essai, un maître. Lui-même était conscient de sa supériorité innée. « Il y a quelque chose en moi qui m'oblige à croire que je ne suis pas né pour être ce que sont les autres hommes... Je suis torturé par une soif, non de la gloire — je méprise la gloire — mais par la soif d'acquérir une grande influence et de contribuer au bonheur de la société. Mourrai-je sans que ce vœu ait été accompli ? »

Ce vœu allait être accompli par son œuvre. Eut-il lui-même des maîtres ? Tout artiste en a. Il aima Pouchkine, Gogol, Tourgueniev. Il ne put souffrir Dostoïewski qu'il jugeait romantique : « Le romantisme, disait-il, c'est de ne pouvoir regarder la réalité dans les yeux. » Parmi les Français, il lut beaucoup Stendhal, Balzac, Flaubert et Maupassant. A Stendhal il dut cette manière oblique de voir la guerre à travers l'un des combattants, et les grands de ce monde par les yeux d'un spectateur libre. Il reconnaissait en soi l'influence de Rousseau, celle de Dickens et de Sterne. Mais son véritable maître fut la vie. La plus grande force de Tolstoï, c'est de peindre un monde parfaitement connu de lui ; l'aristocratie russe. De ce milieu assez limité, mais alors lié à tous les autres, il avait observé tous les aspects. Il a été officier ; il a vécu la vie de régiment, la vie de cour, de clubs, de courses, de débauche ; il a administré un grand domaine agricole, six mille hectares, trois cents têtes de bétail ; il n'ignore rien des angoisses de l'agriculture, des mauvaises récoltes, des joies de la chasse, des rapports avec les paysans. En fait, il y a en lui beaucoup des traits du paysan russe.

Cette science parfaite d'une société n'est pas chose commune ; ceux qui

la possèdent n'ont, le plus souvent, pas le talent nécessaire pour s'en servir. Balzac avait bien compris la société française de son temps, mais en homme du dehors, parfois un peu trop ébloui pour garder sa clarté de vision. Tolstoï est choqué par le monde de Saint-Pétersbourg et de Moscou, il en blâme les mœurs et la futilité ; il ne peut en être ébloui puisqu'il lui appartient. Etre le comte Tolstoï, oublier qu'on l'est et avoir du génie, c'est une merveilleuse combinaison. Autre chance exceptionnelle : la qualité romanesque des deux familles dont il fait partie : la sienne d'abord, si mêlée à l'histoire de la Russie, et celle de sa femme : Sonia Bers. Rarement écrivain vécut dans la confidence de femmes plus femmes, plus conscientes de leur condition de femme et plus capables de l'exprimer que les sœurs Bers. Sonia était elle-même un écrivain ; elle avait composé dans sa jeunesse un roman ; elle tint toute sa vie un journal. Malgré les années pénibles de la fin de ce ménage, il est juste de l'associer à la gloire de Tolstoï. Sans elle, nous n'aurions pas eu *Guerre et Paix.*

Mais un roman de Tolstoï, ce n'est pas seulement la vie chaude, vaste, universelle, ce sont aussi les idées religieuses, politiques, sociales, mêlées à l'existence, incorporées à cette pâte mouvante et brûlante comme elles le sont dans le monde réel. Tolstoï se promène parmi les êtres avec une simplicité, un naturel à quoi n'atteint aucun autre romancier. Balzac est plus auteur ; Hugo et Dostoïewski déforment ; Dickens s'apitoie. Tolstoï, parfait miroir, réfléchit l'immense nature. J'ai toujours tenu *Guerre et Paix,* comme *Anna Karénine,* pour les plus beaux romans qui aient jamais été écrits. Non que je prétende établir un classement parmi des chefs-d'œuvre. *Guerre et Paix* ne peut être un meilleur livre que *La Chartreuse de Parme* qui est parfaite en son genre. Je veux dire seulement que le roman de Tolstoï est le plus proche de la vérité totale. On se sent entraîné en le lisant au courant d'un fleuve tranquille. C'est la vie elle-même qui passe belle, douloureuse, joyeuse, invincible.

A Gorki il dit un jour : « Entre nous, modestie à part, *Guerre et Paix,* c'est l'Iliade. » J'aime cet orgueil légitime et franc. Oui, c'est l'*Iliade,* l'épopée d'une nation. Ici, en quinze cents pages, un monde fut créé. Aussi vrai que le monde réel. Plus vrai. Comment le sujet de l'œuvre a-t-il été choisi ? En février 1863 on peut lire, dans le journal intime, une note de lecture d'une importance capitale : « *Les Misérables,* fort... » Cette note illumine le cheminement de sa pensée. *Les Misérables,* un roman de dimensions surhumaines, un roman où l'histoire se mêle en contrepoint aux destinées particulières ; un roman coupé de digressions philosophiques. N'est-ce pas exactement ce que Tolstoï va tenter de faire ? Mais quelle époque choisir ? Il pensa d'abord aux *Décembristes,* les conspirateurs libéraux de 1825. Puis ses lectures l'amenèrent à penser que les campagnes de Napoléon et la victoire finale des armées russes, de 1805 à 1812, se prêtaient mieux encore à un traitement épique. Dans ce cadre géant il jeta Sonia, sa belle-sœur, lui-même et un monde de parents et d'aïeux.

Est-il besoin de parler des personnages de *Guerre et Paix ?* Nous

connaissons les Rostov mieux que nos amis les plus intimes ; nous avons tous adoré Natacha ; nous avons tous aimé le prince André. Couchés près de lui sur le champ de bataille, nous avons regardé, avec le mourant, le ciel où flottaient doucement des nuages gris. Avec lui nous avons pensé : « Quel calme ! Quelle paix ! Quelle majesté ! Quelle différence entre notre course folle parmi les cris et les combats et la marche lente de ces nuages dans le ciel profond, infini ! Comment ne l'ai-je pas remarqué jusqu'alors ?... Oui tout est vanité, tout est mensonge en dehors de ce ciel sans limites. » Avec Pierre Bezoukhov nous avons découvert un autre phénomène naturel : la bonté du paysan russe, incarné en Platon Karataïev qui est l'homme du peuple et qui vaut mieux, moralement, que les Rostov et les Bolkonsky. Non que ceux-ci n'aient leur grandeur, mais la résignation, la simplicité de Platon Karataïev ou de Guérassime, le serviteur d'Ivan Ilitch, semblent à Tolstoï l'emporter. C'est de leur humilité que, contre sa nature, il voudrait se rapprocher.

Ainsi la guerre et la paix alternent. Les héros meurent ou vieillissent. Natacha elle-même s'alourdit. Cependant les enfants grandissent et les arbres refleurissent. Tout change et tout demeure. Deux choses semblent éternelles : le ciel étoilé au-dessus de nos têtes et la loi d'amour dans nos cœurs. Pourquoi ? Répondre à cette question n'est la tâche ni du poète, ni du romancier. Leur rôle est d'enjamber de leur pas égal, les événements, les souffrances, les catastrophes et de peindre, avec une intrépide simplicité, le déroulement des choses nouvelles qui nous console. *Guerre et Paix,* chronique d'une époque douloureuse, est un livre qui fait aimer la vie parce qu'il donne, comme la grande musique, le sentiment de la marche inexorable, mais apaisante, du Temps.

Dans *Guerre et Paix* on trouve aussi comme une préfiguration du Tolstoï prophète des dernières années. Le pouvoir y est montré tout nu, dans son étonnante faiblesse. Le seul général qui trouve grâce c'est Kutuzov, homme massif qui dort aux conseils, et se réveille pour ordonner la retraite sans donner aucune raison. Plus tard dans *Résurrection* la société civile et la justice seront traitées avec la même sévérité. *Anna Karénine* semble, à première vue, plus proche du roman pur. « Ce n'est rien, disait Tolstoï, l'histoire d'une femme qui aime un officier. » C'était beaucoup plus, et il le savait. « Derrière les marionnettes qu'il fait mouvoir, ce n'est pas sa pauvre main d'homme que j'aperçois, c'est quelque chose d'occulte et de formidable, l'ombre de l'infini toujours présente... une interrogation muette sur l'inaccessible, un soupir lointain de la fatalité dans le néant. »

Melchior de Vogüé, le premier Français qui découvrit Tolstoï, écrivait cette phrase au temps où paraissait *Anna Karénine.* Il est exact qu'à l'arrière-plan de ce drame humain si simple, et au fond si banal, il y a un drame métaphysique qui lui donne sa grandeur et qui est celui de Tolstoï lui-même. Constantin Lévine reflète la vie intellectuelle et spirituelle de Léon Tolstoï pendant ces quatre années. Lévine partage les espoirs et les désillusions de son créateur au sujet des réformes libérales

de la vie paysanne. Il enregistre échec sur échec et s'abandonne à une sorte de nihilisme. Mais du jour où il est marié, ce nihilisme cesse d'être douloureux parce que les joies et les devoirs du mari, du père, du chef de culture remplissent la vie d'actions utiles qui laissent peu de temps pour la méditation.

Puis, à mesure que le livre avance, des secousses morales éveillent en Lévine une vague religiosité. Il ne s'agit pas d'orthodoxie, mais de bonheur mystique. « Pourquoi suis-je sur cette terre ? » s'était toujours demandé Lévine. « Dans l'infini du temps, de l'espace, une cellule se forme, se multiplie pendant une minute et crève. Cette cellule, c'est moi. Pourquoi ? » La réponse lui vient d'un vieux moujik, Fédor, qui en remuant le foin, murmure : « Il ne faut pas vivre pour soi ; il faut vivre pour Dieu. » Lévine traduit : « Il faut aimer, non raisonner. » Au moment où le long roman s'achève, Lévine (comme Tolstoï) sait qu'il continuera de faire souffrir sa femme, de quereller son cocher, de discuter inutilement. « Qu'importe ? Ma vie intérieure ne sera plus à la merci des événements, chaque minute de mon existence aura un sens incontestable : celui du bien. » Pourquoi ? Cela n'est pas très clair. Tout simplement, je crois, parce que désormais il le veut. Le bonheur, disait Descartes, est un décret.

Seulement, pour le créateur de Lévine, pour Léon Nikolaïevitch lui-même, ni le mariage ni l'action ne résolurent les problèmes essentiels. L'amour physique, dont son corps ne pouvait se passer, en était venu à lui faire horreur. Voyez avec quel mépris inquiet il le traite dans *La Sonate à Kreutzer*. Gorki cite de lui, sur les femmes, des propos très durs : « Le vrai danger, ce n'est pas la femme qui vous tient par la peau, c'est celle qui vous tient par le cœur. » On devine l'écho lointain de griefs personnels. Quels griefs ? Quelle était la cause de tant de rancunes ? Surtout l'opposition entre la vie qu'il lui fallait mener avec sa femme et sa foi nouvelle. Longtemps il avait cherché le sens de la vie. Il l'avait enfin trouvé, non dans les philosophes, non dans les dogmes de l'église orthodoxe, mais dans les seuls Evangiles. Au christianisme évangélique il devait son *Credo* qu'il résumait en cinq commandements : « Ne vous mettez pas en colère. Ne prêtez pas serment. Ne résistez pas au mal par la violence. Ne commettez pas l'adultère. Ne faites pas la guerre. »

Les autorités religieuses et civiles s'inquiètent de cette doctrine de non-résistance qui se répand et qui émeut tous les peuples de la terre. Les pouvoirs disent que le tolstoïsme est antisocial et qu'aucune société ne pourrait subsister si les hommes vivaient selon ces principes. A quoi Tolstoï répond qu'il n'a jamais prescrit comme règle absolue ce qui est un idéal, que la perfection divine est l'asymptote de la morale humaine, que l'humanité doit s'en rapprocher, mais ne l'atteindre que dans l'infini. Tolstoï lui-même ne peut pratiquer tout ce qu'il enseigne. La chair le tourmente jusqu'à un grand âge. Il a donné ses biens à sa femme et à ses enfants ; en fait il continue à en jouir. Il s'en repent. Avec humilité il se sait imparfait. Du monde entier les pèlerins accourent vers Iasnaïa-

Poliana. « Il y a là une tour sublime dont le toscin appelle tout l'univers. Mais qui vient ? »

Qui venait ? Quelques-uns des meilleurs, tels Romain Rolland et Rilke, mais aussi des flatteurs, des parasites. Tolstoï le savait. Après avoir écouté l'un d'eux, il disait à Gorki : « Il ment, le coquin, mais c'est pour me faire plaisir. » Brusquement, sous la barbe et la blouse du paysan, apparaissait le vieux barine de grand style et ce changement à vue stupéfiait les candides visiteurs. Malgré lui il jouissait de sa popularité. Il lui était doux d'avoir des disciples aux Indes, en Amérique et jusqu'en Chine, d'étonner le monde par son humilité, d'obliger les gens à faire pénitence, à se faire végétariens. Le fanatique harcelait de sa morale le grand artiste, mais dans cette lutte, c'était tout de même encore l'artiste qui triomphait. Un soir, au crépuscule, comme il venait d'expliquer à Gorki que l'art n'est rien, il se mit à lire une page de l'un de ses derniers récits : *le père Serge,* puis, ayant achevé sa lecture, il ferma les yeux et Gorki l'entendit murmurer : « Tout de même, il écrit bien, le vieux. » Cela fut dit si simplement ; « il jouissait si naïvement de la beauté de son œuvre, ajoute Gorki, que je n'oublierai jamais la joie que me causa cette petite phrase. Soudain tout me parut plus jeune et rafraîchi autour de lui. »

Au fond de son cœur, Tolstoï savait que le plus grand devoir de l'artiste, c'est d'être vrai. Au temps où il publiait les *Scènes du Siège de Sébastopol,* le jeune Léon Nikolaïevitch avait écrit : « Voici. J'ai dit ce que je voulais dire... Le héros de mon récit, celui que j'aime de toute mon âme ; celui qui a été, est et sera toujours beau — c'est la vérité. » Cinquante ans plus tard, se promenant avec Gorki, il se rappela brusquement un souvenir de jeunesse, « une femme ivre qu'il avait vue couchée dans un ruisseau. C'était horrible. Elle était si sale. Et sur le bord du trottoir il y avait un charmant petit garçon aux yeux inondés de larmes. Il sanglotait : « Maman, maman, lève-toi. » Alors elle grognait, relevait la tête et se laissait de nouveau retomber dans la boue... Oui, oui, c'était horrible. » Les yeux de Tolstoï se remplissaient de larmes ; il les essuya : « Je pleure, dit-il, je vieillis... Vous aussi, un jour, vous arriverez au bout de votre vie et vous pleurerez ainsi. Vous pleurerez toutes les larmes de votre corps, comme disent les bonnes femmes... Et il faut dire la vérité sur tous, toute la vérité ; autrement le petit garçon aurait le droit de se plaindre. Il nous dirait : « Ce n'est pas vrai ; ce n'est pas tout. » Car il est exigeant en fait de vérité, le petit garçon. »

Ni le petit garçon, ni personne n'avait le droit de reprocher à l'artiste Léon Nikolaïevitch de n'avoir pas dit toute la vérité. Cependant le chrétien se reprochait de ne pas *vivre* selon la vérité qu'il avait comprise et enseignée. Il éprouvait le besoin de plus en plus impérieux, de vivre sa foi. En janvier 1910 un étudiant lui écrivit pour le supplier de renoncer à ses biens, de quitter sa maison et d'aller de ville en ville sans autre ressource que la charité publique... Tolstoï répondit que le renoncement à ses biens était chose faite. « Seul me torture le fait que je continue à vivre

chez moi, avec ma femme et mes enfants, dans de honteuses conditions de luxe... il ne se passe pas de jour que je ne songe à suivre votre conseil. » Avait-il droit, se demandait-il, à sa gloire d'écrivain, au bonheur familial tant qu'il resterait en Russie de la misère, de l'injustice, de la violence ? En vain Sonia essayait de le rattacher, avec la sagesse réduite des épouses, à ce qu'elle appelait la vie normale. Il souhaitait fuir, comme les Hindous qui vont mourir dans la forêt, comme les vieux paysans russes, comme tout vieillard sincèrement religieux qui veut terminer sa vie en faisant oraison.

Fuir, là-bas fuir... Une dernière crise détermina la décision. Mais où aller ? Excommunié, il ne pouvait se retirer dans un monastère. Pourtant il y pensa : « J'irai à Optina, dit-il, je me présenterai à quelque saint ermite et je demanderai la permission de vivre là. » Bounine raconte que Tolstoï, le bonnet à la main, attendit à la porte d'Optina : « Dites que je suis Léon Tolstoï. » Un moine sortit à sa rencontre, l'appela « mon frère » et lui ouvrit ses bras. Tolstoï s'y jeta en sanglotant, mais ne put rester parce qu'il crut que sa retraite allait être découverte. Ce fut alors l'ultime voyage, et l'agonie dans la gare d'Astapovo, et le délire. « Chercher, toujours chercher », répétait-il.

« Dans la chambre gisait une montagne du genre de l'Elbroux... une nuée orageuse grande comme la moitié du ciel emplissait la chambre... Cependant ce n'était pas une montagne qui gisait dans le coin, mais un petit vieillard ratatiné, l'un de ces vieillards créés par Tolstoï qu'il a décrits par dizaines dans ses livres. L'endroit était entouré de jeunes sapins. Le soleil couchant quadrillait la chambre de quatre faisceaux de lumière oblique et dessinait un signe de croix sur le coin où reposait le corps [1]. »

Quelque temps auparavant, comme il se promenait avec sa fille Alexandra, il avait traversé une clairière où, au printemps, fleurissait un champ bleu de myosotis : « Tu vois, là, entre ces chênes, avait-il dit, c'est là qu'il faudra m'enterrer. » Là, c'était le lieu où autrefois Nikolenko Tolstoï avait dit à ses frères qu'était enterré le petit bâton vert, symbole de l'amour universel. Là est aujourd'hui la tombe de Tolstoï. C'est, sous les chênes, un tertre humble et bas. Six pieds de terre. « Tout ce qu'un homme a le droit de posséder », eût dit Tolstoï. Mais la vraie tombe de Tolstoï est partout où il y a des hommes, et qui cherchent la vérité. Ce tertre humble et bas jette sur la planète tout entière une ombre auguste et géante. Plus que jamais nous avons besoin du petit bâton vert ; plus que jamais nous avons besoin de Tolstoï, de Platon Karataïev, de Guérassime, de tous ceux qui enseignent que seul l'amour, et non la violence, peut amener le règne de la justice ; plus que jamais nous honorons le grand écrivain de la terre russe qui a composé les plus beaux romans de la littérature universelle, et vécu le plus noble d'entre eux.

ANDRÉ MAUROIS,
de l'Académie française.

1. Pasternak.

RENCONTRES AVEC SALAZAR

par Henri Massis

De 1938 à 1960, j'ai eu l'honneur d'être reçu à trois reprises par le Président Salazar et j'ai suivi, au cours de ces vingt années — des années à maints égards décisives — l'œuvre qu'il a accomplie. Je connais, j'ai vu l'homme, et je ne cacherai pas l'admiration qu'il m'inspire. C'est à la nation portugaise, à laquelle M. Salazar a donné sa personne, qu'aura été réservé le destin de faire passer dans l'action quelques-unes des idées que j'ai souhaité servir, d'en réaliser les principes, d'en faire un corps vivant qui les vérifie, les confirme.

« Dictateur », que ce mot convient donc mal à M. Salazar ! Lui-même le repousse avec sa fermeté ordinaire. Parlant, un jour, à Coïmbra, ne disait-il pas : « Nous nous considérons, non pas comme les représentants d'un pouvoir opportuniste et transitoire, mais d'une école où l'on apprend à servir, à la lumière de principes qui nous dépassent, les intérêts permanents d'une Patrie qui nous survivra. » Malgré la fierté de l'œuvre accomplie, et dont il sait mieux que personne les imperfections, M. Salazar est le premier à réagir contre le mythe du « chef infaillible » : « Je suis certainement sensible à l'appui qui m'est donné, disait-il en 1944. Mais je dois rappeler que j'ai toujours lutté pour que nous ne cédions pas à la tentation d'incarner dans un homme l'avenir d'une œuvre qui, par son ampleur, le dépasse. Je ne suis que l'anneau — anneau qui ne veut pas se laisser tordre ou briser — mais un simple anneau d'une chaîne à laquelle un autre anneau viendra s'ajouter, toujours pour le service de la Nation. »

Ce « dictateur » manifeste, en effet, une répugnance insurmontable à l'endroit d'une activité qui se prend elle-même pour fin. Professeur il était, professeur il est resté. Il en a gardé les manières. Et je me souviendrai toujours de l'impression si forte que me laissa notre première rencontre, en 1938, quelques mois avant la guerre. Ce fut quelque chose de très simple, d'extraordinairement simple, et dont la simplicité l'emporta sur tout le reste... L'entretien s'était engagé d'emblée sur le plan des généralités directrices. Nous avions parlé de la France, de la crise de l'Europe ; nous avions déploré le développement des mythes politiques

— Ci-dessus portrait de Salazar (Casa de Portugal).

dont les idéologies sommaires asservissent les hommes en les abêtissant, et c'est ainsi que nous en vînmes à reconnaître que le monde était surtout malade de l'esprit.

— « *On vit dans le mensonge, dans les hyperboles,* me dit M. Salazar. *On entretient, en grand et par système, la confusion dans l'âme des peuples, au risque de les vouer à une consomption fatale !* »

Puis, après un silence, M. Salazar reprit soudain, comme s'il tenait l'expression même de ce qu'il cherchait à formuler depuis longtemps :

— Pour moi, fit-il, je n'ai qu'un but. Ce que je me propose, c'est de faire vivre le Portugal *habituellement !*

Habituellement, ce maître-mot de la politique de M. Salazar, ce mot qui déploie une si riche variété de sens, a connu, depuis, une rare fortune. Dans ce simple précepte, qui consiste à faire vivre son pays *habituellement,* M. Salazar a fait tenir toute sa doctrine. C'est pour satisfaire les *habitudes* mêmes de l'esprit, c'est-à-dire son mode d'activité raisonnable qui répugne au chaos, au gaspillage des forces, c'est pour que l'esprit puisse reconnaître ses traits essentiels dans la chose publique que M. Salazar a fait cet audacieux essai d'une *politique sans politique,* d'une *politique de la vérité,* qu'il a créé cette dictature définie par lui-même : une *dictature de l'intelligence,* une *dictature de la raison.*

Voilà l'image que j'emportai du président Salazar, après la première visite que je lui fis, ce soir de février 1938, où il me reçut dans son cabinet du palais San-Bento qui ressemblait plus au bureau d'un doyen de Faculté, voire d'un régent de collège, qu'au cabinet d'un « dictateur » !

⁂

Après quinze ans — et quelles années ! — j'avais souhaité retourner au Portugal, et l'occasion m'en fut donnée au printemps de 1952.

Lorsque notre bateau entra dans l'estuaire du Tage et que Lisbonne déroula sous nos yeux ses collines pâlissantes sous le poudroiement du soleil, de quelle émotion ne fus-je pas saisi en revoyant le visage de ce beau pays qu'au milieu de tant de calamités la sagesse de son chef avait su préserver des horreurs de la guerre ! Et quelle reconnaissance, nous autres Français, ne lui devions-nous pas ! Non seulement, entre 1940 et 1942, M. Salazar ne s'était pas laissé entraîner dans un conflit mondial qui ne tendait à rien de moins qu'à l'écrasement de l'Europe, « cerveau et cœur du monde », mais il avait maintenu une zone de paix qui a eu la valeur d'un rempart. En assurant la garde des positions-clefs de l'Atlantique, en mettant la plus grande part et la meilleure de l'économie de son pays au service des Alliés, c'était l'avenir même du monde que la « neutralité collaborante » du Portugal avait défendu, et cela au bénéfice de tous, avec l'Espagne, son alliée.

Voilà le monde de pensées que j'avais dans la tête à l'heure où je débarquais à Lisbonne, où je me retrouvais sur le sol de ce Portugal qui

avait traversé la guerre sain et sauf, et dont le peuple apaisé jouissait d'un gouvernement qui avait respecté sa parole, d'un régime qui avait su montrer qu'un régime autoritaire ne témoigne pas nécessairement d'un esprit belliqueux et qui avait donné, parmi tant de périls, un exemple de sagesse.

M. Salazar me reçut dans cette villa de San-Bento où il vit retiré. En traversant les allées de son jardin, sous les hauts arbres qui en cachent les murs, je songeais à la demeure de Bergson, villa Montmorency, à Auteuil. Là aussi c'est « la maison du philosophe », celle d'un méditatif, d'un solitaire. Tout autour est silence. Une femme de chambre m'ouvre la porte et me conduit dans le salon-bibliothèque où M. Salazar m'attendait.

C'est de l'Occident, de son destin, que nous nous entretînmes encore. Gardant foi dans la supériorité intrinsèque de notre civilisation, n'ayant aucun doute sur la valeur universelle de ses principes, M. Salazar n'a jamais cessé de dire : « *Le progrès se mesure partout aujourd'hui au degré d'*occidentalisation *qu'on atteint, et c'est en sens contraire que les régressions se manifestent.* » Mais quand il pense aux convulsions de la dernière guerre, aux profondes altérations qu'elle a produites dans la structure du monde, M. Salazar ne laisse pas d'en être assombri.

— Presque partout, fit-il, les hommes paraissent inférieurs aux événements. Au lieu d'y faire face, ils sont tentés de les fuir. On les sent désaxés, incapables d'agir sur les forces ainsi déchaînées ! Et quelle puissance d'anarchie ces forces ne recèlent-elles pas ! Et tout cela en moins de vingt ans ! Devant cette Europe dévastée, appauvrie, divisée, moralement défaite, rongée par le découragement et l'évident déclin des vertus qui l'ont formée, beaucoup se demandent si ce ne sont là des symptômes de décadence. Il serait à tout le moins insensé de fermer les yeux pour ne point voir la crise que traverse l'Europe, et il importe de ne point méconnaître la force des courants d'idées et de mœurs qui accélèrent et bouleversent le cours de l'histoire !

Pessimisme, dira-t-on. Ce qu'on nomme « pessimisme » chez M. Salazar — notre ami Thibon l'a bien vu — c'est prudence, lucidité, sens du réel, du possible, qu'il faudrait plutôt l'appeler. Aussi n'ai-je pas été surpris d'entendre M. Salazar me redire : « Dans la crise où le monde se débat, où ce qui reste encore d'unité, de pensée, de langage commun, risque de disparaître, c'est à l'intelligence que, par prédilection, je fais appel. C'est à elle que je demande les raisons de ne pas avoir peur. »

Ce qui inquiétait M. Salazar, c'est que, dans cet ordre, l'intelligence française parût faillir à ce qu'on attend d'elle. Aussi est-ce de la France que M. Salazar m'avait d'abord parlé, car c'est la France qu'il interroge quand il songe à ce qu'exige la rénovation de l'esprit dans le monde — ce monde qu'il faut rééduquer, à qui il faut réapprendre à penser. Si peu d'hommes ont un sens plus vif de la communauté occidentale et croient aussi ardemment que la civilisation chrétienne d'Occident contient des

principes vivants qui peuvent être efficacement opposés aux puissances d'anarchie et de désordre, M. Salazar sait aussi que, du fait d'un esprit de démission, d'abandon, l'Occident ne dispose plus de la supériorité idéologique, qu'il ne la possède actuellement qu'en puissance.

— Mais à cet esprit de démission, d'abandon, la France semble aujourd'hui céder jusqu'à se renoncer elle-même, disait alors M. Salazar. N'est-ce pas un non-sens ? Oui, ce renoncement m'étonne, il m'afflige. Le manque, l'absence de la France sont ressentis partout, car lorsque la France lui fait défaut, c'est le monde entier qui se sent amoindri. Rien aujourd'hui ne nous vient plus d'elle, ou ce qui en vient est si confus, si défaillant, qu'on ne s'explique pas comment de telles idées peuvent gagner l'audience de vos jeunes auteurs. Je lis les livres, les revues où ils s'expriment. Ce n'est pas sans stupeur, je ne le dirais pas à voix haute, qu'on les voit retomber dans des erreurs qu'on pouvait croire définitivement tenues pour telles. Que reste-t-il de la réaction qui, dans l'ordre de l'intelligence, avait fait soigneusement, sérieusement, la révision des valeurs et le bilan des dégâts causés par la grande crise mentale du XIXe siècle ? La France, par les meilleurs de ses écrivains, de ses philosophes, n'était-elle pas à la tête de cette réaction bienfaisante ?

— Oui, fis-je, ceux qui étaient alors les maîtres de sa pensée en témoignent... Mais, dès avant la guerre et l'accumulation des souffrances qu'elle devait laisser derrière elle, n'avions-nous pas vu certains écrivains aggraver l'état obscur et misérable des choses en le proposant à leur temps comme l'objet même de la pensée, en faisant de sa contemplation une délectation nihiliste et morose ? Il y a quelques jours, à Coïmbra, où je parlais de la *Crise de l'Occident*, j'ai eu l'occasion de commenter tel propos de Paul Valéry qui, à cet égard, me paraît singulièrement révélateur. Permettez-moi de vous le citer de mémoire : « *C'est le chaos que je vous demande de penser*, disait Valéry. *Il y faut*, expliquait-il, *un certain effort, car nous finissons par être intimement habitués à lui ; nous en vivons, nous le respirons, nous le fomentons, et il arrive que le chaos est pour nous un véritable besoin.* » Et Paul Valéry de conclure : « *Le chaos nous anime, et ce que nous avons créé nous-mêmes nous entraîne où nous ne savons pas, et où nous ne voulons pas aller.* » Voilà le dernier mot de cette « politique de l'esprit » qui se borne à décrire l'aventure dans laquelle, s'éloignant des conditions premières de l'intelligence, le monde s'est engagé, allant on ne sait où... et le sachant ! Mais l'homme contemporain semble être arrivé à cette conviction que l'histoire se fait sans lui ! Il a perdu toute prétention à agir sur elle, comme si — vous l'avez dit vous-même — *la volonté* n'était pas *la créatrice suprême de l'Histoire !* ...

— Je ne connaissais pas ce texte de Paul Valéry, reprit M. Salazar. Un tel aveu est bien révélateur de cette « démission de l'esprit » dont nous parlions. Il explique la passivité, l'esprit fataliste avec lequel l'Europe se dispose à être autre chose qu'elle-même. Pour moi, je ne vois d'autre

défense que celle qui consiste à partir du principe que, dans la vie, les choses ne doivent pas être fatalement ceci ou cela...

— Mais, fis-je à mon tour, ce *fatum,* qu'elle appelle le « sens de l'histoire », n'est-il pas au fond de l'idéologie communiste qui fait de la « société sans classes » et de son avènement final le dernier mot du destin humain ? Il n'y a pas, me semble-t-il, d' « aliénation » plus totale, ni de « fixisme » plus absolu, pour parler son langage, qu'un certain progressisme matérialiste. Car, à supposer que la « société sans classes » soit partout établie, qui sait si le réel futur ne ferait pas bon marché d'une telle réalisation ? Le matérialisme historique, lui, se refuse à aller *au-delà,* à concevoir même ce qui pourrait se passer *après.* Avec le communisme il n'y a pas d'*après !* C'est pourtant dans cet *après* que tout réside, c'est la seule question qui vaille qu'on se la pose, en ce qu'elle touche au problème essentiel de l'homme, de son véritable *progrès* qui ne se sépare pas de sa *fin.* Après avoir crié au monde : « Marche ! », ce sont les marxistes qui lui ont dit : « Halte ! » et qui arrêtent l'Histoire !

C'est ainsi que nous vînmes à parler du communisme.

— Oui, me dit M. Salazar. Mais le communisme est cultivé et se propage comme un phénomène à caractère religieux, bien qu'il soit purement matérialiste et ouvertement athée. S'il n'en était pas ainsi, il se développerait ou il périrait selon les circonstances. Mais parce qu'il en est ainsi, il apporte sur le terrain du combat toute la virulence des guerres de religion, avec ce caractère aggravant qu'étant par essence une doctrine totalitaire de la vie et de l'Etat, il doit être intolérant quant aux principes et maître tyrannique quant à l'exercice du pouvoir, car le communisme est inassimilable avec la liberté humaine. Là où il y a de la liberté il n'y a plus de communisme !...

— Mais, fis-je, quelle singulière puissance d'attraction l'*appareil* du Parti n'exerce-t-il pas sur certains de nos jeunes intellectuels ! Dans un monde où les cadres naturels se désagrègent, font défaut, le Parti, pour beaucoup d'entre eux, ne remplace-t-il pas la famille ? Ils y trouvent ce qui leur manque : un milieu, une communauté de vie, un ordre auquel ils se sentent rattachés, reliés, unis, un régime où l'on obéit et où l'on commande.

— Cette religion inhumaine s'érige en dogme pour imposer à un monde meurtri une idéologie proprement suicidaire, fit M. Salazar. Que de consciences n'a-t-elle pas dévoyées ! Et s'il est vrai — comme il faut bien le reconnaître — que ce siècle est travaillé d'inquiétude, de troubles qui tendent à faciliter l'acceptation du communisme, la force de prosélytisme dont il est animé exige et nous commande qu'une action *intérieure* soit d'abord entreprise, je veux dire une action capable de rallier les esprits autour d'un système d'idées qui les immunisent et qui les protègent, car à l'endroit des activités multiformes du communisme, on ne saurait se reposer exclusivement sur la vertu de la répression. Si nécessaire qu'elle

soit, la répression est par elle-même incapable de résoudre toutes les difficultés. Les plus graves, en effet, sont de l'ordre de l'esprit et, dans cet ordre, tout est désormais à refaire, et cela depuis les fondations ! Il n'y faudra rien de moins qu'un retournement total ! Mais les principes en sont inscrits à la racine de notre être, et nous ne saurions les renier sans commettre un véritable suicide moral et spirituel, sans trahir ce qui est, envers et contre tout, notre mission, celle, du moins, qu'il nous reste à accomplir...

— Je crois, d'ailleurs, reprit M. Salazar, que si, au lieu d'être situé dans la catégorie du futur, le communisme était une doctrine qui appartînt au passé, si les solutions qu'il préconise reposaient sur une expérience de fait qui eût déjà été accomplie, et qu'il ne fût pas l'annonce, la promesse d'un avenir qui n'est encore qu'imaginaire, le communisme n'agirait pas comme nous devons, hélas, constater qu'il agit ! A des têtes avides de changement, fût-ce aux frais d'une subversion complète, il importe, en effet, assez peu qu'une telle idéologie soit contraire à la nature des choses, qu'elle soit fausse dans ses prémisses et dans ses conclusions. Ce qu'elles subissent, c'est la fascination de l'inconnu, du *nouveau* !... Avec l'instabilité des sentiments et la confusion des idées, voilà ce qui caractérise cette époque malade et crée une situation contre laquelle il nous faut réagir...

D'emblée M. Salazar était allé au fond du problème tel qu'il se pose à l'intelligence d'aujourd'hui. Et je ne fis que prolonger sa pensée en disant à mon tour :

— C'est au nom du dogme évolutionniste que, sous le couvert du « devenir cosmique », se répand une fausse philosophie qui voit dans le *temps* ce qu'elle appelle « un accroissement progressif de l'absolu ! » Que veut-on dire par là ? Qu'il y ait du *nouveau*, ce n'est pas au *temps* qu'il faut l'imputer, mais aux causes actives qui sont en jeu dans la nature !

Ce sont là, d'ailleurs, les principes qui inspirent la « politique naturelle » du docteur Salazar, et c'est à cette notion de l'*être* qu'il se réfère pour agir. Ne pas se tromper sur la nature de l'homme, ne pas vouloir adapter l'homme aux changements qui bouleversent le monde, mais adapter ces changements à la nature de l'homme tel que nous le connaissons ou que nous le devinons depuis l'aube des temps, voilà pour M. Salazar la règle fondamentale, celle où sa politique s'appuie. C'est, en effet, une de ses certitudes que « l'homme est encore ce qui change le moins ». Et c'est à obéir à ce qui, dans le passé, est capable de durer, d'engendrer de l'avenir, que M. Salazar applique sa pensée d'homme d'Etat.

***

Mon dernier entretien avec M. Salazar a eu lieu, en septembre 1960, au fort San-Antonio, où il passe les mois d'été. Un planton m'ouvrit la grille ; au bas du perron, une jeune servante m'attendait pour m'accompa-

gner jusqu'à la porte du rez-de-chaussée qui ouvre sur un parloir de couvent... Et voici M. Salazar qui entre sans que je l'aie même entendu venir... Il me fait aussitôt monter par un étroit escalier jusqu'à la petite pièce où d'habitude il est seul : une sorte de cellule, aux murs blancs et nus. Quatre chaises et une table en tube métallique, un mobilier de « camping », un appareil de téléphone, et c'est tout.

A peine sommes-nous assis que la conversation s'engage. Ce solitaire — qui porte sur les épaules trente-deux années de pouvoir et de devoir (c'est pour lui la même chose) — est l'homme du tête-à-tête.

— *Les mots, et quels mots troubles et confus, risquent de tout emporter !* fit-il, comme si nous reprenions d'emblée nos entretiens de jadis.

Nul comme M. Salazar ne prend une conscience plus nette des contradictions, des équivoques où le monde actuel se débat et se stérilise. C'est là ce qui répand une sorte d'ardeur, de générosité triste sur ce visage au profil aigu, aux traits tirés par la méditation, par l'étude, car tout est concentration dans cette maigre figure brune, aux lèvres minces, aux muscles immobiles. Un de mes amis qui a eu l'occasion de beaucoup l'observer a pu dire de M. Salazar : « Il *sent* le drame de notre temps avec une intensité cruelle. Voir clairement ce qu'il faudrait faire et mesurer l'incompréhension des responsables de la politique occidentale est une épreuve douloureuse pour un homme de cette qualité. » J'allais en être à nouveau le témoin.

Des vues générales sur le désordre du monde, dont M. Salazar avait dès l'abord fait état, il allait passer aux maux où celui-ci se manifeste. Et aussitôt il m'avait parlé de l'Afrique, du volcan africain, de la destruction des grands ensembles euro-africains, de ce qu'il appelle « le drame de la civilisation ».

— Que parle-t-on d'Afrique, d'unité africaine, fit-il, quand l'unité européenne est elle-même si exténuée ! S'il en va ainsi de l'Europe qui, tout de même, existe, que peut-il en être de cette Afrique qui, elle, n'existe pas et qui, dans l'état actuel des choses, ne peut pas exister ? Rien de commun entre les peuples qui la composent, sinon la couleur de la peau. Et encore ! Pas plus qu'il n'y a *une* Afrique, il n'y a une évolution des populations africaines. Celles-ci, d'ailleurs, sont loin d'être homogènes ! Et quelle diversité n'y a-t-il pas entre les peuplades qui forment ce qu'on appelle les Noirs ! Entre le Cameroun du Nord et le Cameroun du Sud, par exemple, il n'y a même aucune communauté raciale, rien qu'une violente aversion des uns envers les autres qui se détestent mutuellement. Seul le prestige du Blanc assurait une certaine unité à ce pays. En détruisant ce qui faisait la cohésion de ces peuples africains, non seulement on détruit les bienfaits de ce qui était parvenu à les faire vivre ensemble, mais ce sont leurs possibilités d'évolution qui se trouvent du même coup menacées. Incapables de gérer leurs propres affaires, certains territoires de structure artificielle ainsi libérés, c'est-à-dire livrés à eux-mêmes, tomberont nécessairement dans le chaos économique d'où l'aide la plus

généreuse ne saurait les tirer, et dans l'anarchie politique qui débouche, tôt ou tard, sur la dictature et qui prépare la voie à l'emprise communiste [1]...

— Voyez les Russes ! continua M. Salazar. Si les agents soviétiques pensionnent ou soudoient les émissaires africains qui excitent les populations du continent noir en les appelant à la sécession, à l' « indépendance », eux se gardent bien d'*investir* dans ces pays ! Des fonds de propagande, certaines subventions spectaculaires comme moyens de pression politique, certes, mais pas d'*investissements* ! Les Russes, eux, défendent autre chose que des intérêts matériels et financiers. L'idéologie d'abord, les profits financiers ensuite. C'est à des passions, voire à des passions raciales que les Russes font ici appel. Cela participe à cette politique internationale agressive qui a pour fin de détruire l'ordre intérieur des nations anciennes, de désagréger l'Afrique en une poussière d'Etats sans fondement naturel et qui deviendront le jouet d'ambitions rivales sur l'échiquier mondial ! Pour y parvenir, il suffit à la Russie de disposer d'une minorité, animée par une foi et servie par une technique de prosélytisme et de combat, qui est la synthèse de tout ce que l'expérience et la psychologie ont découvert pour dominer les races humaines !

— Oui, c'est ainsi que l'U.R.S.S. agit en Afrique, fis-je à mon tour. Et, au Congrès international de Madrid, auquel j'ai naguère pris part, un des rapporteurs faisait justement remarquer qu'il y a cinq ou six ans, les relations entre le monde soviétique et les Centres africains étaient à peu près nulles. A présent, dans les pays les plus reculés du continent noir, la propagande russe est attendue, désirée... Les jeunes Noirs qui reviennent de Prague ou de Moscou aspirent naturellement à former les cadres des futures « démocraties populaires » africaines, car c'est par son anticolonialisme et sa technocratie, plus encore que par sa « mystique », que le marxisme les attire. La Chine populaire exerce même une sorte de fascination plus forte encore sur les peuples, ou, tout au moins, sur les élites du continent noir... Malgré tout, les Russes sont aussi des Blancs ! Les Chinois, eux, sont un peuple de couleur ! Et nous voilà en plein racisme, un racisme qui revendique aujourd'hui le partage du monde et réclame une politique de refoulement des Blancs...

— Intégrer ces peuples dans l'organisation morale et juridique des Nations Unies et internationaliser ainsi l'affaire, je ne crois pas que ce soit la résoudre, reprit M. Salazar. Ce sont les Nations, en tant que telles, qui peuvent, chacune à leur manière, favoriser le développement, assurer la défense des populations africaines, établir ces liens économiques, faire ces apports culturels dont se prévaut un Organisme qui ne saurait, en l'occurrence, que substituer quelque chose d'amorphe, d'inconsistant, un ordre *vide*, à quelque chose de *réel*...

» Personne, ajouta M. Salazar, ne songe plus à relever l'action subver-

1. L'étude de M. Delavignette dans cette même livraison développe, comme on le verra, d'autres vues. (N.D.L.R.).

sive de certains Etats qui prétendent, en même temps, être pacifiques et vouloir vivre en paix avec le reste de la communauté internationale ! On fait semblant de croire que tout ce qu'ils font représente une contribution utile à la formation d'un monde nouveau ! Et tout cela par anticolonialisme ! Ce qui est plus grave encore, fit M. Salazar en fronçant les sourcils, c'est de voir la presse libérale européenne et américaine, pousser et soutenir les revendications nationalistes des leaders africains !... L'Angleterre et le Portugal, vous le savez, sont alliés. Et c'est la presse britannique, à tout le moins certains de ses organes qui lâchent le Portugal, qui le poussent à abandonner ce qu'il a, à abdiquer ce qu'il est ! Comme le disait le Maréchal Montgomery à propos de l'O.N.U. : « Il est ridicule de supposer qu'on peut être alliés au nord d'un certain parallèle, et, en même temps, poursuivre des politiques contraires au sud de ce même parallèle ! »

Et M. Salazar de conclure : « Nous assistons à des luttes de civilisation ! Voilà ce que tant d'aveugles ne voient pas ! »

Quatre mois plus tard, en janvier dernier, ce fut l'aventure de la *Santa Maria* et du capitaine Galvao dans la mer des Caraïbes. Pendant des semaines, à Londres comme à Paris, à New York comme à Moscou, libéraux et progressistes, capitalistes et travaillistes ont fait chorus pour présenter la dérisoire odyssée de la *Santa Maria* comme un épisode de la lutte pour la Liberté, pour saluer dans ses « héros » les « combattants de la tyrannie » et les représenter sous les traits d'insurgés en révolte contre « le régime inhumain qui écrase le peuple portugais ». A la vérité, il n'y avait avec Galvao que cinq ou six Portugais, les autres « mutins » étant guatémaliens, vénézuéliens, voire espagnols, communistes ou anarchistes, appartenant pour la plupart au Directoire Révolutionnaire Ibérique de Libération, émigrés à l'étranger. Il s'agissait de faire croire que l'Angleterre et les Etats-Unis étaient disposés à laisser les mains libres aux révolutionnaires dans la Péninsule. Il s'agissait aussi — la suite l'a montré — de mettre le cap sur l'Angola, d'y fomenter la rébellion, d'y établir un gouvernement dissident.

L'intérêt de l'Occident, c'est que l'ordre règne au Portugal ; il y a là une solidarité d'intérêts et de défense proprement vitale. « L'Occident a-t-il envie, demande Jules Romains, de voir s'établir, à la pointe sud-ouest de l'Europe, un nouveau Fidel Castro, grâce à une exploitation éhontée de l'idéologie démocratique ? » Cédant à la poussée communiste, laisserait-il s'établir dans la Péninsule ibérique un régime qui en ferait une nouvelle Hongrie ? C'est là que tout se ramène et voilà ce qui importe. Le jour où un tel régime s'installerait au Portugal, où Lisbonne serait un autre Budapest, c'en serait fini de l'Europe, *finis Europæ !* Puisse l'Occident en prendre conscience avant qu'il ne soit trop tard.

HENRI MASSIS,
de l'Académie française.

LA MAISON JUIVE AU TEMPS DE JÉSUS

par DANIEL-ROPS

LA Bible emploie plusieurs centaines de fois le mot de *maison*. Elle s'en sert pour désigner un groupe de familles, cellule sociale, aussi bien que pour nommer le Temple, « la maison de Dieu ». Prenant le mot dans un sens symbolique, elle l'associe aux réalités spirituelles ; la maison du Père est le Ciel. Tout cela est significatif. Le peuple juif, fixé au sol depuis des siècles, n'a plus rien d'une race nomade ; la tente n'est plus guère pour lui, aux temps du Christ, qu'un souvenir vaguement nostalgique et une image, celle des pures austérités de jadis ; et il n'a jamais été un peuple marin. Il ne vit pas beaucoup à l'intérieur, sauf l'hiver, mais la cour, le jardin, font partie de la maison. C'est le cadre de la vie, le lieu où l'on a plaisir à recevoir les hôtes. Il suffit de penser au foyer de Béthanie, où Lazare, Marthe et Marie accueillaient leur ami Jésus, pour deviner quelle place affective tenait la maison dans la vie quotidienne des Juifs d'il y a deux mille ans.

Ce n'était pas cependant que l'habitation palestinienne fût très vaste ni prestigieuse. La population de la Terre Sainte étant alors en majorité rurale, elle vivait surtout dans des villages, souvent de très petits villages, des hameaux là où la présence de l'eau permettait la dispersion : dans la sèche Judée, on se groupait davantage autour de la source ou du puits. La différence entre le village et la ville avait tenu longtemps au fait que ces dernières étaient entourées de fortifications à l'abri desquelles les paysans des villages voisins se réfugiaient en cas de péril, au temps de Jésus, elle était plutôt juridique, la ville ayant ses magistrats, ses juges ; les évangélistes marquent nettement que Capharnaüm, Naïm, Nazareth sont des villes, mais Bethléem ou Emmaüs, non.

On aurait tort cependant d'imaginer Capharnaüm ou Nazareth sur le modèle de nos grandes cités modernes ! Sauf Jérusalem et quatre ou cinq

Vue de Bethléem — les terrasses sont assez semblables à celles qui existaient du temps de Jésus. (Photo Roger-Viollet.)

moindres, les villes de Palestine étaient très petites, et l'archéologie s'étonne, en mettant à jour des « villes » dont le nom est éclatant dans la Bible, de trouver des bourgades qui tiendraient dans la place de la Concorde à Paris. L'urbanisme en est rudimentaire, surtout quand il est vraiment indigène : à Marisa, située aux confins des monts de Juda et de la plaine côtière, les rues forment un quadrillage très irrégulier à grandes mailles, dont chacune contient un enchevêtrement inextricable de petites maisons et de cours.

Les villes de type hellénistique, — Samarie, par exemple, reconstruite cent cinquante avant le Christ, ou les Cités de la Décapole, comme Gerasa (Djerasch), — étaient bâties selon un plan beaucoup mieux étudié, avec un goût quasi new yorkais du quadrillage rigoureux ; mais il n'y en avait aucune, en Palestine, qui montrât une rue de mille huit cents mètres de long, comme la fameuse « rue Droite » de Damas où viendra loger saint Paul, ni la régularité mathématique de Doura-Europos en Syrie. Si les villes édifiées à la grecque ou à la romaine possédaient une place publique, genre *agora* ou *forum*, si Jérusalem avait la sienne, le Xyste, les petites cités purement juives n'en avaient pas, du moins à l'intérieur de leur enceinte ; c'était aux abords des portes qu'on trouvait un espace assez vaste où se tenaient les marchés, où l'on venait traiter les affaires courantes, rendre la justice, embaucher des journaliers ou tout simplement bavarder. Sauf à la canicule et à la nuit noire, il s'y faisait beaucoup de bruit, et pas beaucoup moins dans les rues passantes ; mais dans les ruelles, cours, passages, venelles, le calme régnait, et l'ombre fraîche. Beaucoup de citadins quittaient la ville chaque matin pour aller travailler aux champs et rentraient le soir. Derrière eux, on fermait les portes pour la nuit et des sentinelles montaient la garde.

Prise individuellement, la maison juive n'avait rien de plus original ni de plus artistique que prise en groupe. Les Juifs n'ont jamais été de grands architectes : pour faire le Temple de son Dieu, Salomon n'avait-il pas dû recourir à l'art des Phéniciens ? En outre, dans un pays sans cesse balayé par des envahisseurs, et occupé depuis cinq siècles, comment la construction n'aurait-elle pas subi l'influence de l'étranger ? Rien ne serait plus faux que de se représenter pourtant la maison juive avec les souvenirs qu'on a pu rapporter d'une visite à Pompéi. Il existait en Palestine de somptueuses demeures à la romaine, c'est certain, mais elles ne constituaient pas, et de beaucoup, la majorité. Même à Jérusalem, il est très peu probable qu'on ait construit de ces immeubles à étages, où chaque famille a son appartement, comme on en voyait tant à Rome, dans les quartiers populaires. On se fait sans nul doute une idée plus juste de l'habitation juive de jadis en visitant un village ou un quartier pauvre d'une grande ville en Proche-Orient.

A la campagne — par exemple à Nazareth, quand Joseph et Marie y élevaient l'Enfant Jésus — la maison était rudimentaire : un gros bloc de forme cubique blanchi à la chaux, chiche en ouvertures — s'il en

avait même d'autres que la porte — et dont l'intérieur comprenait souvent une seule pièce, coupée en deux, moitié pour le bétail, moitié pour la famille. Certaines étaient à demi troglodytes, plaquées contre une paroi calcaire, dans laquelle la demeure s'enfonçait, utilisant une ancienne grotte ; à la basilique de l'Annonciation, édifiée à Nazareth sur l'emplacement de celle que saint Macaire éleva sur l'ordre de Constantin, la crypte où, selon la tradition, la Vierge Marie reçut la visite de l'Ange, est une petite caverne aménagée.

Un type un peu plus luxueux était celui qu'on trouvait déjà en Mésopotamie deux mille ans avant Jésus-Christ : la maison à cour centrale entourée de petites chambres prenant jour sur elle ; cette technique avait l'avantage de ne réclamer comme charpente que des poutres de petites dimensions ; en outre la disposition conservait la fraîcheur. Ce type s'était généralisé dans la période post-exilienne ; il devait être très répandu à l'époque de Jésus. Il s'était même amplifié ; à Lakish, en Judée, bien petit bourg cependant, on a mis à jour une demeure datant d'au moins trois siècles avant Jésus, qui n'a pas moins de trente-cinq mètres sur cinquante, avec une vingtaine de pièces autour de la cour centrale, dont une partie surélevée de plusieurs marches et reliée à la cour par une loggia formait visiblement les appartements privés, car on y a retrouvé une salle de bains avec ses canalisations souterraines.

Dans les maisons de moyenne importance, on ne se contentait pas de la pièce unique des pauvres, servant à la fois de cuisine, de salle à manger et de chambre à coucher. Il n'y avait cependant de cuisines proprement dites que chez les gens très riches ; ordinairement, on préparait la nourriture dans la cour ou, s'il pleuvait, sous un appentis.

Le toit tenait une place considérable dans la vie courante ; c'était une terrasse plate, juste assez inclinée pour que la pluie s'écoulât dans des gouttières — ces gouttières auxquelles le livre des *Proverbes* compare le flot de mots d'une femme criarde ; une balustrade, ordonnée par la Loi, l'entourait « car si quelqu'un tombait son sang crierait vengeance » ; on y accédait par un escalier, le plus souvent extérieur. Sur la terrasse on entreposait les instruments du travail, on étendait le linge, on venait prendre le frais, le soir, et dans les nuits d'été, on y dormait. Certains même y dressaient des tentes. On s'y retirait aussi pour prier, pour méditer ; être « assis dans un coin du toit », comme disent encore les *Proverbes*, c'était être dans la tristesse. Jésus fait allusion à cette vie sur les toits quand annonçant les calamités de la fin du monde, il s'écrie : « Que celui qui est sur le toit ne rentre pas !... » Et quand il ordonne : « Ce que vous aurez entendu à l'oreille, prêchez-le sur les toits ! »

De là était venu l'usage, dans les maisons des gens aisés, d'installer sur la terrasse, au lieu de la tente, une construction légère, qui, peu à peu, se transforma en un véritable étage. Quelquefois même, pour l'éclairer par le haut, on la sommait d'une lanterne carrée. C'est la « chambre haute » dont il est question plusieurs fois dans l'Evangile. On y installait

les hôtes de passage : l'escalier extérieur leur donnait toute liberté. Les repas un peu nombreux qu'on ne voulait pas servir dans la cour se donnaient là. C'est dans une de ces chambres hautes, de ces « cénacles », que Jésus, le soir du jeudi saint, célébra « la Cène » et que, d'après la tradition, se réunirent ses disciples après sa resurrection, et notamment le jour de la Pentecôte. En plus de cette excroissance sur la terrasse, certaines maisons en avaient d'autres sur la rue, des balcons, de taille parfois considérable, du genre des « moucharabieh » turcs ; le traité *Sabbat* précise bien que c'étaient des lieux privés, encore qu'ils fussent au-dessus de la voie publique : les femmes aimaient à s'y tenir, curieuses. Et c'est peut-être bien de ce balcon que la femme impudique aux paroles enjoleuses, que montre encore l'auteur des *Proverbes*, fait « des invites aux blancs-becs ingénus »...

La maison avait des annexes. Dans les villes, les jardins étaient rares, très exigus : à Jérusalem on pouvait les compter ; tout au plus si, dans un coin de la cour, poussait un jasmin à l'odeur si fine. Il y en avait cependant hors les portes, tel celui qui jouxtait le lieu où fut enterré le Christ et où, le dimanche de Pâques, Madeleine crut voir un jardinier. Mais, à la campagne, tout le monde possédait son jardin, où poussait ordinairement un beau figuier à l'ombre duquel on aimait à se reposer et où l'on cultivait des fleurs. Dans un coin de la maison, le cellier servait de chambre à provisions ; c'est pourquoi cette pièce était volontiers aménagée dans une grotte, afin que le vin se conservât bien. Au milieu des champs et des vignes, on voyait souvent des cabanes, légèrement construites, mais bien utiles pour se mettre à l'abri de la canicule et pour entreposer les outils.

Pour tout cela, il ne s'agit que des demeures du commun, même des gens aisés. Les très riches, les puissants et glorieux de ce monde, possédaient, eux, de véritables palais. Jérusalem en comptait quelques-uns de très beaux, et surtout le palais d'Hérode, où logeait, lors du procès de Jésus, le Procurateur romain. Le plus beau de tous était sans doute la merveilleuse résidence de plaisance qu'Hérode le Grand s'était fait bâtir à Jéricho et dont les ruines, retrouvées par les archéologues, font encore énorme impression. C'était une réplique de la maison hellénistique, assez analogue aux très belles maisons de Pompéi, avec deux cours à portiques, des appartements situés à plusieurs niveaux, des loggias, et même un petit théâtre, le tout reposant sur des soubassements voûtés énormes. Des jardins admirables l'entouraient, disposés en terrasses, avec des bassins d'eau pure, des fontaines à jets d'eau, et la fameuse piscine où le tyran fit noyer par ses gardes galates son petit beau-frère Aristobule.

Agrandi encore par Archelaüs, ce Paradis terrestre dont la cruauté avait fait un enfer, avait été ruiné lors des troubles qui marquèrent la fin de la domination de l'odieux tétrarque ; Jésus, en allant de Jéricho à Jérusalem, dut passer le long de ces ruines où les paysans voisins venaient chercher des pierres, et inviter les siens à méditer sur la vanité des biens de ce

monde. D'autres palais, sinon aussi beaux, du moins analogues, devaient se voir en divers lieux de Palestine, le type de la demeure gréco-romaine faisant d'ailleurs souvent place au type du palais forteresse, capable de résister à un assaut, comme était Machéronte près de la mer Morte, où mourut martyr le Baptiste, ou encore, dans le nord, ce Malatha, où la petite Bérénice passa sa première enfance, triste, mais le cœur plein déjà de rêves ambitieux.

⁂

Toutes ces demeures, de hauts ou de bas prix, de quels matériaux étaient-elles faites ? Celles des petites gens, des paysans pauvres, en torchis de roseaux, ou, au mieux, en briques d'argile foulée aux pieds, mêlée de paille, mal cuites au four. De toute façon, il était facile aux voleurs de les percer, et Jésus, en évoquant le fait, devait être compris de tout le monde. Les maisons des riches, elles, étaient de pierre : le calcaire palestinien en fournissait de l'excellente, qu'on extrayait en insérant des coins dans des fissures puis en les mouillant pour faire gonfler le bois. Les murs étaient très épais, très solides, et la « pierre d'angle », dont Jésus parle en faisant allusion à l'Ecriture, — devait être taillée ; peut-être la bénissait-on. Cependant, depuis que les Romains étaient là, on commençait à construire des murs à leur manière : deux parois d'*opus reticulatum* minces, en appareil de petits galets et briques, entre lesquelles on bourrait de la glaise et du gravier : une partie du palais de Jéricho fut construite ainsi. On prêtait grand soin aux fondations, tâchant « de bâtir sur le roc » comme dit encore si bien l'Evangile, de peur que la tempête et la pluie ne vinssent à emporter la maison. Pour lier les pierres, on utilisait un mortier d'argile délayée, mêlée de coquillages ou de tessons broyés. La chaux était connue — depuis longtemps : Isaïe y fait allusion — ; on l'utilisait surtout comme enduit et badigeon, usage à quoi Jésus fait allusion quand il qualifie les Pharisiens de « sépulcres blanchis » et saint Paul quand il appelle « mur blanchi » le Grand Prêtre. Le sol, chez les pauvres, était de terre battue ; chez les plus riches, de carreaux d'argile cuite ou de galets, les demeures fastueuses des princes ayant seules des parquets de bois de cèdres ou de cyprès, la mode romaine des mosaïques en dallage ne semble pas encore avoir pénétré en Palestine à l'époque de Jésus. La voûte n'étant guère utilisée que dans les forteresses et étant d'ailleurs très gauchement faite, de pierres plates posées en encorbellement, les toitures ne reposaient que sur des poutres. Ces toits, ou plutôt ces terrasses, étaient rarement de briques ou de tuiles, mais la plupart du temps, faites de clayonnages recouverts de terre battue, qu'on devait rafistoler tous les ans avant la mauvaise saison ; ils étaient si minces qu'on pouvait y ouvrir, en un tournemain, un trou assez large pour qu'on y fît passer le paralytique dont parle l'Evangile ou, comme le raconte le Talmud, le cadavre de Rabbi Honna qu'on n'avait pas pu faire sortir par la porte.

Car les portes étaient souvent très étroites, et la fameuse « porte

étroite » par laquelle Jésus conseille de s'efforcer d'entrer, n'a rien de métaphorique. Elle était même non seulement étroite mais souvent basse : pour dire « faire le malin », on disait « hausser la porte ». Seule était plus large et plus haute l'entrée principale de la maison, celle dont les poteaux s'ornaient de la *mezouza* contenant les commandements de Dieu. On connaissait les gonds, dont le livre des *Proverbes* dit assez drôlement : « La porte tourne dans son gond, le paresseux tourne dans son lit » ; celui du bas était ordinairement fixé dans une pierre creusée. La clef existait depuis fort longtemps ; il en est question déjà aux temps des Juges ; mais ce devait être une clef très simple, tout juste capable de soulever un loquet, du genre de celles qu'on utilise encore comme passe-partout dans les couvents. Les Hellénistiques avaient inventé notre clef moderne, en fixant à une tige des clous de différentes longueurs actionnant des chevilles : les Romains, perfectionnant ce système, faisaient des clefs de métal. Elles étaient assez volumineuses. Comme dans la Turquie d'hier, on les portait volontiers de façon très visible, sur la poitrine : c'était un signe de prestige. Quand Jésus dit à Simon-Pierre : « Je te donnerai les clefs du Royaume des Cieux », toute l'assistance dut comprendre qu'il le constituait chef et guide de ses disciples, car tenir les clefs d'un grand propriétaire, c'était, pour l'intendant, s'affirmer l'homme de confiance.

***

On peut se demander si la vie était confortable dans ces maisons. A quoi il faut d'abord répondre que la notion même de confort est extrêmement variable, avec les temps et les pays. En Palestine, le climat n'exige pas ce que réclame celui de Norvège. On vivait beaucoup en plein air. Des commodités auxquelles les Occidentaux du XXe siècle sont accoutumés, la plupart étaient évidemment ignorées. L'eau, dont l'importance est si grande, n'était amenée à domicile que dans de très rares et très somptueuses demeures ; le commun allait la chercher à la fontaine, quand le préposé aux eaux donnait le signal, ou bien au puits ou au ruisseau, avec des outres, des jarres, des cruches de diverses sortes. Il existait dans les villes des canalisations qui la distribuaient. Il existait aussi des systèmes d'égouts, notamment à Jérusalem dans le quartier du Temple, et l'on a retrouvé à Césarée ceux qui emportaient les eaux sales à la mer. Le « lieu secret » auquel fait allusion Jésus en disant que ce n'est pas la nourriture « impure » qui souille l'homme mais les mauvaises pensées, était d'usage courant : le Talmud assure même « qu'y séjourner longtemps augmente la durée de la vie » et cite avec quelque admiration un rabbi qui, entre sa maison et l'école où il enseignait, ne s'arrêtait pas moins de vingt-quatre fois dans des lieux discrets qu'il avait repérés !

Le chauffage ne pose pas, en Palestine, de gros problèmes : dans nombre de contrées il est inutile. Aussi la plupart des maisons n'avaient-elles même pas de cheminées. S'il faisait trop froid, on allumait des braseros

à charbon de bois, tel celui que les serviteurs du Grand Prêtre entretinrent dans la nuit du jeudi au vendredi saints, et où saint Pierre vint se chauffer ; les fouilles en ont retrouvé un à Theanas. Pour faire la cuisine, on se contentait souvent d'un feu en plein air : on creusait un trou qu'on encadrait de deux pierres ; le mot qui veut dire fourneau, en hébreu, est de la même racine que creuser. On utilisait aussi de petits réchauds portatifs à deux trous, dans lesquels, nous apprend le traité *Sabbat*, on brûlait de la paille ou du chaume ; les maisons riches possédaient seules un four, chauffé au bois ou à la tourbe, mais chaque village en avait au moins un où tous pouvaient venir.

L'éclairage non plus n'était ni très abondant, ni très compliqué. Le Psaume CVIII chantait : « Mon Dieu c'est toi qui es ma lampe brillante, c'est toi qui éclaires ma nuit ! » Se contentait-on donc de la lumière de Dieu ? Pas tout à fait. Les maisons juives avaient grand besoin d'être éclairées ; la parabole de la drachme perdue nous le prouve : pour retrouver la piécette égarée, il faut allumer la lampe. Cette lampe, c'est celle qu'on connaissait dans tout l'Orient antique, et dont le modèle est notoire, les fouilles en ayant mis à jour un grand nombre ; un petit réservoir en terre cuite, de forme ronde ou ovale, assez plat, percé de deux trous, l'un pour la mèche, de lin ou de chanvre, et l'autre pour le remplissage ; le tout, prolongé par une sorte d'oreille ou d'anse permettant de tenir l'objet. Souvent un motif ornemental était gravé dans l'argile. Les très belles lampes avaient plusieurs trous, certaines jusqu'à sept, par imitation du chandelier à sept branches. Les riches utilisaient des lampes de bronze, et ceux qui vivaient à la mode païenne n'hésitaient pas à en avoir dont l'anse, finement ciselée, représentait une bête, par exemple une antilope au galop. Quelle que fût leur forme, ces lampes répandaient, dans les pièces, une odeur doucâtre d'huile d'olive plus ou moins rance : c'était l'odeur caractéristique de la maison antique, comme celle du beurre fondu est celle du Tibet. L'huile coûtant cher, les foyers modestes n'avaient qu'une lampe : Jésus ne parle jamais que de *la* lampe ; elle était posée dans un trou du mur ou, l'Evangile l'indique bien, sur un pied, de métal ou de terre, une sorte de lampadaire. Et, pour avoir du feu en permanence, on la laissait brûler jour et nuit.

Tout cela paraît évidemment rudimentaire : les Palestiniens d'il y a cent ans vivaient-ils très différemment ? Tout le mobilier était extrêmement simple. Le coffre était le meuble principal, coffre à vêtements, coffre à provisions ; chez les riches même, il était de grand usage. Les très pauvres mangeaient sur le coffre, ou sur le boisseau, la mesure du grain, retournée. Mais les foyers de moyenne aisance avaient des tables, dont il est très souvent question dans l'Evangile, ces « tables des riches » dont tombent des miettes qui eussent fait le bonheur des petits. La vieille habitude nomade de s'asseoir à terre, pour manger, pour bavarder, s'était certainement maintenue chez beaucoup ; mais on connaissait les sièges, les tabourets, chaises, fauteuils, ordinairement faits de supports de bois

tendus de paille ou d'étoffes, et aussi les divans-lits qui servaient pour les repas un peu solennels. A d'autre usage que les repas servaient les sièges d'apparat, tel celui du Grand Prêtre et les hautes cathèdres où les Docteurs de la Loi s'asseyaient pour enseigner.

Le mobilier de la nuit enfin était peut-être, du moins dans la classe aisée, plus confortable que celui du jour. On attribuait beaucoup de vertus au sommeil ; les rabbis avaient ordonné de dormir la nuit, et même décidé que l'insomnieux serait châtié ! Le lit tel que nous le connaissons, c'est-à-dire monté sur pieds, n'existait que chez les riches, mais l'influence romaine le généralisait ; on en voyait même — ce qui était fort condamnable — dont le bois faisait une sorte de paire d'animaux, démesurément étirés, les têtes des bêtes sculptées étant aux pieds du lit. De nombreux coussins, des couvertures, le rendaient confortable, et même, si l'on en croit le livre des *Proverbes*, les femmes qui y recevaient des hôtes de passage, le parfumaient abondamment. L'été, on y faisait la sieste, la nuque posée au creux d'un appuie-tête d'albâtre. Les pauvres, eux, se contentaient de nattes superposées qu'on étendait, le soir venu, sur le sol de la salle commune ou sur le toit en terrasse ; en saison froide, ils se roulaient dans leur manteau, ou, s'ils en avaient une, dans une couverture, s'appuyant la tête sur un morceau de bois, voire une pierre : usage auquel fait allusion Jésus quand il s'écrie que le Fils de l'Homme n'a même pas une pierre où reposer sa tête. Mais quoi, couvertures de fine laine des riches, couvertures de rude poil de chameau des pauvres, tout cela n'aurait qu'un temps. Le sommeil, assuraient les rabbis, est une petite mort, la « sixième partie de la mort ». Et le terrible Isaïe avait dit : « Dans la tombe les rois ont pour lit la pourriture, et pour couverture la vermine. » Eternelle leçon...

DANIEL-ROPS,
de l'Académie française.

CHRONIQUE DES LIVRES

QUELQUES PENSÉES D'UN HOMME LIBRE

par Jacques DUPONT-DURAND *(Le Scorpion)*

Le pseudonyme choisi par l'auteur de ce petit livre indique assez qu'il y veut exprimer le bon sens de « l'homme quelconque ». Rien n'est plus difficile, car le sens commun n'est pas toujours le bon sens. Je n'en loue que davantage ce Dupont-Durand d'avoir écrit, d'une plume assez franche, ces quatre-vingts pages d'aphorismes, un peu disparates mais bien venus et bien pensés.

P.-H. SIMON

(Suite de la chronique des livres page 61.)

LES BIFFINS DE GONESSE

par Jacques Perret

En sortant des Invalides les deux amis discutaient de l'opportunité d'un retour en métro quand M. Desenfans s'aperçut avec dépit qu'il avait oublié le baudrier. Maintenir le drapeau à la force des bras lui semblait difficile pour peu que la brise vînt à se lever au milieu de la cérémonie.

Résumé des chapitres précédents. — *A Moisy-le-Bel, l'Amicale des Biffins de Gonesse* (912e *Infanterie*) *s'est réunie pour assister aux funérailles du commandant Burnier, brave entre les braves, et tellement patriote qu'il a commencé de mourir de désespoir lors de la cession* (*clandestine*) *de Pondichéry. En fait, cette société du souvenir ne paraît compter que trois membres : le capitaine Huard qui, depuis qu'il a subi une terrible commotion en* 1917 (*à la Main-de-Massiges*) *éprouve parfois de grandes difficultés à s'exprimer clairement, le caporal-clairon Julien Desenfans, ami dévoué de Huard depuis la grande guerre et Thomas Lafleur, gardien de chantier la nuit et répétiteur le jour. Lafleur qui a perdu une main à la guerre est, comme ses camarades, resté obstinément voué au culte de la Patrie. C'est Lafleur qui, au cimetière, a improvisé un discours d'adieu au commandant et associé, à la gloire de cet humble officier, le souvenir de tous les régiments disparus de l'armée française.*

En sortant de la nécropole, après avoir rendu visite à un ancien combattant d'armes, Pinault, actuellement gardien de square, les trois amis décident d'aller ranimer la flamme du soldat inconnu. L'autorisation de célébrer cette cérémonie leur fait totalement défaut mais ils comptent agir « à l'improviste ». Malheureusement un drapeau leur manque qui donnerait à leur geste la solennité nécessaire. Ils réussissent à s'en faire prêter un par un de leurs anciens compagnons d'armes chargé, aux Invalides, de la garde de nombreux drapeaux qui n'ont pu trouver place dans la chapelle ou le Musée. D'après le magasinier, ce drapeau a appartenu au 12e *Régiment d'Infanterie lourde, « formation défensive anéantie en juin* 1940 ».

— Ah voilà ! dit l'adjudant, on prend honneur pour sinécure, je m'en doutais. Avec ou sans baudrier, mon fils, porter le drapeau en service commandé ne saurait être une faveur confortable. Pensez donc aux cinquante pieds carrés de brocart lourd dont se chargeaient nos porte-enseignes à Rocroy par exemple, et marchant à l'ennemi toute voile dehors par des vents à les coucher par terre.

— Je sais bien que nous sommes de petits garçons, fit le caporal agacé, mais je suis payé pour savoir que nos modestes drapeaux sont très encombrants parfois.

L'adjudant eut la bonté de ne pas insister sur la blessure et ils reprirent le débat sur la pertinence d'un retour en métro. M. Desenfans estimait que l'étui n'était pas un abri si discret qu'il ne laissât ignorer l'infortune d'un drapeau en déplacement souterrain et l'adjudant lui reprochait de n'avoir pas prévu de clochette pour inviter la foule à s'incliner au passage. Finalement ils se dirigèrent vers la rue de Grenelle pour prendre l'autobus dont la plate-forme offrait des conditions de transport plus honorables disait l'un, plus pratiques disait l'autre. S'avisant alors que la prise d'un drapeau par 35° à l'ombre n'était pas un événement si banal, ils souffrirent soudain de la soif et entrèrent dans un café. Le comptoir y était fort achalandé mais la clientèle voyant à qui elle avait affaire se dérangea de bon cœur pour ménager deux places. Les voisins ne tardèrent pas à manifester une curiosité de bon aloi pour l'objet insolite et la conversation prit un tour si honnête qu'au deuxième verre le patron se fit un devoir de payer la tournée des couleurs, à condition qu'on les montrât. Dans une telle atmosphère M. Desenfans eut à honneur d'accorder la montrance de l'objet, soi-même ayant fort envie de le contempler à loisir. Le drapeau fut mis debout sur sa hampe, dépouillé de sa molesquine, légèrement secoué pour dégager les premiers rouleaux, montrant du même coup, détail nouveau, qu'il était cravaté de jaune et de blanc ; puis Thomas Lafleur pinça l'extrémité supérieure du rouge pour maintenir l'étoffe bien déployée tandis que M. Desenfans déroulait lentement les trois couleurs où s'inscrivait en lettres d'or : *Bataillon des Voltigeurs du Pape.*

— Nous sommes trahis, murmura-t-il.

— Nous sommes gâtés, fit l'adjudant, c'est une belle pièce.

L'assistance ne réagit pas sur le coup. Elle resta une seconde, muette, à s'interroger sur le sens de la démonstration puis des voix s'élevèrent, indignées, ricaneuses, et enfin la colère des mystifiés. Ils avaient témoigné du respect et de l'amitié pour les croulants de Quatorze, on avait accueilli gentiment leur drapeau, sur la foi de l'étui et les yeux fermés pour ainsi dire, et voilà que par surprise, ils avaient trinqué pour les voltigeurs du Pape. La chose cléricale mise à part, ce renvoi au Pape les piquait au vif, les invectives se firent outrancières et M. Desenfans ulcéré dut renrouler précipitamment le drapeau et battre en retraite sous la couverture de l'adjudant qui projetait à pleine voix de hautaines apostrophes

contre les jeunes abrutis incapables de respecter la patrie à travers les vicissitudes de son histoire. Il invita même les plus malins d'entre eux à se faire expliquer sur le trottoir le côté vraiment pontifical de la question, mais le défi n'était pas encore relevé quand l'autobus arriva.

— Je me demande si votre ami ne l'aurait pas fait exprès, dit M. Desenfans sur la plate-forme : votre Dédé ne m'inspire aucune confiance.

— Je connais mon Dédé. En toute hypothèse la perfidie est exclue et vous me ferez le plaisir de considérer ce drapeau comme le nôtre. Sans doute n'a-t-il pas beaucoup servi mais son heure est venue et je veux le croire en bonnes mains. Tout cela ne ferait pas question si vous étiez analphabète.

Le caporal se retrancha derrière la mémoire du commandant Burnier, qui avait tout de même son mot à dire, ne l'oublions pas ; or il n'était sûrement pas calotin à ce point-là. Thomas Lafleur fit simplement observer que, depuis sa mort, il avait pu changer d'avis.

⁂

En arrivant au square ils s'aperçurent, dès le portillon, que le vin rouge avait trompé leur absence et que M. Huard n'était pas loin d'avoir sa dose. Assis sur la marche du kiosque et tenant par l'épaule son compère évanescent, il poursuivait un monologue de sa façon devant un auditoire de gamins frappés d'admiration pour ce vieillard incompréhensible et chamarré. Sur sa poitrine en effet scintillaient et tintaient une dizaine de médailles et croix, ce qui prouvait assez que M. Huard n'était plus dans ses limites habituelles. « C'est ma contribution aux biffins de Gonesse, expliquait Pinault, et la main de Massiges a bien voulu bénir mon offrande. » Ces décorations provenaient d'une boîte à cigares appartenant au trésor du kiosque et trouvée un jour dans la corbeille publique réservée aux détritus. Le gardien se demandait toujours qui avait osé le sacrilège, quel indigne héritier d'une ascendance épique ou quel fameux lascar frappé soudain par l'esprit de renoncement. Outre les décorations qui lui revenaient, M. Huard avait ajouté la médaille de Sainte-Hélène à l'aigle de Russie, et non seulement les objurgations du caporal ne l'en firent pas démordre mais il réclama la croix du Saint-Sépulcre dont l'adjudant lui disait le plus grand bien, affirmant que le nouveau drapeau des biffins de Gonesse accréditait avec joie cette nouvelle distinction. De toute manière le 912 qui remontait à Gergovie avait eu l'occasion de soutenir toutes les causes tant spirituelles que temporelles associées pour un temps à la fortune du royaume. Aussi bien mille raisons inconnues ne sont-elles pas célébrées dans le soldat du même nom, et à propos, où est la gerbe ?

— Vous n'avez pas soif ? demanda Pinault.

— Où est la gerbe ?

— Ne t'inquiète pas ; mais j'avais oublié que le 912 c'était les biffins de Gonesse ; tu aurais pu le dire tout de même. Nous allons arroser la chose, non ?

— Morbleu nous boirons après la revue. Où est la gerbe ?

Tandis que M. Desenfans, bouche pincée sur les épingles, commençait de lui garnir la poitrine avec les quatorze médailles sélectionnées par le gardien, l'adjudant se fit montrer la composition florale. Ne voyant qu'une poignée de bégonias secs dans un cornet de papier journal, il se mit fort en colère contre l'ami Pinault qui avait soûlé le capitaine au lieu de confectionner une gerbe artistique, à la rigueur un bouquet.

— Les bégonias ne se prêtent ni à gerbe ni à bouquet, dit le gardien vexé.

— Ne joue pas sur les mots. En quarante ans de square tu pouvais trouver un arrangement pour les bégonias à offrir.

La scène ayant pris de l'ampleur, les gamins avaient élargi le cercle au milieu duquel, immobilisé par le travail de M. Desenfans, l'adjudant exhalait son humeur. A l'en croire il serait difficile maintenant de trouver un volontaire pour se charger d'un paquet de fleurs galeuses et présumées porteuses de symboles en décomposition ; qu'est-ce que vous en dites mon capitaine ?

— Les symboles dans la musette et le bégonia à la bretelle.

— Moi, j'ai le drapeau, dit le caporal, et si je laisse mon clairon ce n'est pas pour prendre un bouquet.

— Quand tu voudras des arums et des glaïeuls, dit le gardien, tu t'adresseras aux squares de luxe. N'importe comment vous n'allez pas offrir des fleurs mais les déposer, les répandre, c'est donc la manière qui va compter, le geste pieux.

— Soit ! pour le geste pieux je te fais confiance, prends le paquet et viens avec nous.

— Viens avec nous petit, chanta le capitaine en posture de primadona, viens avec nous, viens... tu connaîtras le sac... tu connaîtras la duuuuure...

— Vous n'y pensez pas mes amis, se récria Pinault comme une sentinelle en armes sollicitée par les drilles en goguette.

Il jura que le cœur y serait, bien sûr, et demanda même à jeter un coup d'œil sur le drapeau, précisant qu'il n'en avait vu de près depuis fort longtemps.

— Il n'a pas changé, fit sèchement l'adjudant : bleu blanc rouge, comme d'habitude, on n'en sort pas.

— Et il est bien dans son étui, ajouta M. Desenfans. On a le temps de le dérouler là-bas.

— Vous savez qu'il y a de l'orage dans l'air ?

— Je te remercie du renseignement, dit Lafleur en levant la tête vers les sombres nuages qui roulaient pesamment vers le nord.

Le caporal ayant accroché la dernière médaille, une Tonkin 1904, se recula pour juger de l'ensemble :

— Les médailles d'avant l'autre guerre ne craignent pas la pluie, dit-il.

— Ce n'est pas la question d'orage proprement dit, reprit Pinault, mais ce matin j'ai causé avec un flic du quartier ; il parlait d'une manifestation sur les Champs-Elysées.

— Tiens, tiens ! le secret aura donc transpiré. Je me doutais bien qu'il serait difficile de mobiliser en douce les anciens du 912. Nous sommes attendus, mon capitaine, on y va ? Comment vous sentez-vous ?

— Je ne me sens que trop bien, mais que voulez-vous, expliqua M. Huard, ce cochon-là avait des quarts d'ancien.

La chose méritant examen, tout le monde se regroupa autour de Pinault qui présentait ses deux quarts, humides encore.

— Doucement dit le capitaine, juste un petit chouia pour trinquer. Ce n'est pas un jour à marcher de travers.

Pour commencer, Lafleur et Desenfans prirent en main les ustensiles de famille. Le quart est la version militaire du gobelet de pensionnat succédant lui-même à la timbale de baptême. Parlez-moi de ces générations dressées à boire dans le métal, et malheur aux fils qui en auraient les dents agacées. La tournée fut donc servie en deux temps, et à petit fond. Plus faible est la ration plus dense est le symbole. Les quarts choqués rendirent le petit bruit doux et mat habituel à ces coupes de fer battu, rebattu, brinquebalé, incassable et sans cesse attendri de bouche en bouche. Le crâne des aïeux, avant même de se culotter, avait mille choses intéressantes à faire avaler, mais rien que d'ancestral bien sûr. Le quart, lui, n'est rien que fraternel.

Le capitaine tenait le sien comme il faut, l'anse au doigt et le pouce dessus. Il pensait justement à un copain, le nom va lui revenir, tué au créneau à l'instant qu'il buvait un rab : l'anse tordue seulement et le crâne éclaté. Le nom va bien lui revenir. Le sergent Huard avait ramassé le quart et, tout un hiver, il avait bu dedans. Le copain y avait même gravé son nom, en pointillé, comme un pense-bête, et voilà que le pointillé est devenu illisible. Encore un mort qui s'en va, je ne peux plus les retenir tous, il y en a trop. Ce n'est pas moi qui les oublie ce sont eux qui me laissent tomber, on dirait, fatigués de m'attendre. C'était un petit jeunot qui se faisait de la mousse à vouloir tout comprendre, le gros et le détail, il était coiffeur à Mézidon, sa fiancée tournait mal et il dévorait les romans d'Arthur Bernède ; mais comment le retrouver jamais si je ne peux plus l'appeler par son nom ? C'est la malice des vieux morts, et ceux qu'on aimait le plus ils vous laissent tout sauf le mot de ralliement. Lui, encore, il m'avait laissé un nom pointillé dans le fer, c'était une

faveur, mais un pointillé ça ne tient pas en place. Et le capitaine, gêné par un picotement, se frottait les paupières.

M. Desenfans clapa : il a bon goût, dit-il, sans préciser s'il parlait du quart ou du vin, mais dans le fer saturé d'aramon il n'est médoc ou chambertin qui ne s'encanaille de bon cœur. La gorgée de culot fut secouée par terre car il y traînait souvent des poussières de musette, puis les quarts furent déposés sur le seuil et une fois de plus aux parois de tanin mordoré s'évaporaient les reflets d'une tournée mémorable.

Ils firent à pied l'étape qui les séparait des Champs-Elysées, le capitaine en tête. Son allure était un rien chaloupée mais il marchait plus gaillardement depuis que la ceinture était serrée d'un cran et les basquettes lacées à bloc. M. Desenfans se résignait enfin à porter l'étui en toute simplicité, à côté de l'adjudant qui disait : « Pour la bonne règle nous devons affranchir le capitaine relativement au drapeau. »

Mis au courant, M. Huard déclara tout simplement que la Providence faisait bien les choses, formule assez rare dans sa bouche, et que l'heure allait enfin sonner où le pape de Gonesse voltigerait pour ses biffins.

Quoi qu'il en fût des sentiments intimes du capitaine, il allait non seulement de bon cœur à la promenade mais commençait à prendre l'affaire en considération. Il regretta en effet de n'avoir eu le temps de mobiliser quelques biffins de ses amis, émérites s'il en fût et plus ou moins de Gonesse à titre honoraire. M. Desenfans le regretta moins en évoquant la séquelle de truands que M. Huard eût sans doute proposée en hommage au commandant Burnier. En revanche, il déplora l'absence de Pinault qui lui avait produit une excellente impression.

— Il ne faut pas lui en vouloir, dit l'adjudant : oui, dans un sens, on peut dire qu'il a une bonne planque et qu'il s'y accroche, mais il faut voir son cas autrement, se dire que tout le monde ne peut pas faire mouvement et qu'il faut laisser derrière soi des gens sûrs. Peut-être Pinault manque-t-il de surface, mais on ne peut nier qu'il a du fond.

A mesure que Thomas Lafleur en parlait, le cas du gardien se révélait en effet de plus en plus riche et M. Desenfans écoutait de son mieux un exposé touffu d'où il semblait ressortir que Pinault avait ramené les frontières aux grilles du square Ambiorix, qu'il avait pris position dans le jardin carré au-delà duquel ce n'était plus à ses yeux que territoires disputés, contestés, vérités capricieuses et chienlits en rase campagne, que ces points de vue souffraient discussion, mais que le factionnaire était vigilant et sagace, tiens, regarde, n'avait-il pas raison : voici les flics.

Des autocars de police vidés de leur contenu s'alignaient en effet sur le flanc droit du Palais-Bourbon. Certes, il faut peu de chose pour alarmer ces lieux ombrageux, mais l'affaire n'était pas si mince à en juger sur la

mine d'un officier de police en cape noire et visage pâle, qui s'entretenait sous les grands pieds de Sully avec trois hommes notoirement quelconques et dégagés aux entournures.

— Je ne suis pas certain que nous soyons attendus, mais la fête se prépare, dit l'adjudant.

Comme ils traversaient la place de la Concorde, le capitaine fit un crochet vers une fontaine pour s'y débarbouiller à la main. La trempette eut lieu sous la queue d'une sirène, mais il y a toujours un peu de mythologie dans l'air quand un vieux barbu se débarbouille. Pour lui-même ce n'était qu'un rappel des toilettes sifflotantes aux abreuvoirs de la Meuse. Il s'ébroua, souffla un petit jet d'eau, sourit aux anges dans son poil perlé et repartit, folâtre, en suçotant ses bacchantes. L'ordre régnait sur la place. La circulation s'effectuait normalement, dans le sens inverse des aiguilles d'une montre, discipline urbaine empruntée aux cyclones de l'hémisphère boréal. Si le ciel était lourd, aucune perturbation ne s'annonçait au sol, mais l'endroit est assez connu pour ses turbulences. Par mégarde, un jour d'hiver, le peuple s'y coupa la tête et souvent il revient sur les lieux du suicide. C'est là, dans le cercle des villes douairières siégeant en conseil de famille et quand l'ombre de l'obélisque appelle à la soupe en passant sur Bordeaux, que les manifestations se disloquent ou se dramatisent. Or, on avait enregistré un peu partout une hausse de température, mais la place appartenait encore à ses tourbillons harmonieux ; aucun caillot n'était signalé dans les artères du système et le service d'ordre s'effaçait pudiquement sous les ombrages du pourtour. Il apparut bientôt que le dispositif prenait de la densité à mesure qu'on approchait des Champs-Elysées.

Entre le guignol et les chèvres, stationnait un fort détachement de pèlerines bleues, agglomérées non pas en carré à la mode militaire mais plutôt en rond à la manière des moutons, et cette formation primitive aurait dû évoquer la bonhomie d'un rassemblement spontané. Ce n'étaient encore après tout que des gardiens de la paix, créatures individuellement primesautières mais que l'odeur d'orage avait serrées sous les arbres.

On n'aurait pas su dire s'ils souhaitaient l'orage ou s'il priaient Dieu qu'il allât crever ailleurs, mais il y avait du voltage dans les pèlerines et de peur qu'elles ne crépitassent on évitait de les caresser au passage. Elles-mêmes ne bougeaient pas d'un pli et l'inquiétant poudingue, en retrait sous les quinconces, affichait une discrétion massive en regardant passer la foule provisoirement innocente. Les mères toutefois commençaient de rameuter la marmaille toujours prompte à festoyer l'insolite.

Sans paraître incommodés par l'atmosphère pesante et louche, les anciens du 912, coulant de sueur, allaient bon train. Leur passage n'avait encore suscité d'autre incident qu'une tapageuse et puérile escorte, animée semblait-il de sentiments patriotiques à l'état brut. L'atavisme de ces bambins était sans doute lourdement chargé, mais leur déguisement y apportait un correctif appréciable ; la plupart en effet s'égosillaient en

tenue de coboye et les autres gesticulaient en scaphandre interplanétaire, ce qui révélait une éducation superficielle mais vigilante. Parmi les gamins sautillant à cloche-pied, le plus excité prit les devants pour chanter Malbrou sous la barbe du capitaine et celui-ci ne put moins faire que décrocher son Eléphant Blanc pour l'épingler sur le blouson du galopin qui en demeura cloué sur place. Peu après, nos trois amis aperçurent une trentaine de camarades réunis au pied de la statue de Clemenceau et tristement occupés à rengainer leurs drapeaux. Cédant à l'esprit de famille ils se portèrent vers le rassemblement pour s'informer de la cause. Ils y furent accueillis avec beaucoup de circonspection, un peu toisés même comme des vétérans de province en route depuis Solférino, mais leur présence ne fut pas autrement discutée puisqu'il s'agissait en somme d'un rendez-vous raté. Un défilé à effectif complet avait été prévu pour en finir dans le calme et la dignité avec une irritante question de retraite ou de pension lorsqu'au dernier moment, un ministre pathétique avait obtenu qu'ils renonçassent à leur projet au nom des intérêts supérieurs et des circonstances inopportunes. Selon la Préfecture, en effet, d'autres manifestations se préparaient à surgir, probablement étrangères aux préoccupations de l'honorable défilé, mais risquant fort d'en contrarier la bonne tenue sinon de nuire à sa cause. Une fois de plus le service de la patrie consignait les brisquards dans leurs pantoufles, sauf une demi-douzaine de délégations que n'avait pu toucher le contre-ordre. Elles se disposaient alors à faire demi-tour, exhortées par l'envoyé de la Fédération, vivante image de la discipline et de l'abnégation.

— Et la flamme ? demanda l'adjudant.

— Ne vous inquiétez pas, les dragons s'en occupent.

A ces mots, le capitaine Huard démarra brusquement et les anciens du 912 s'éloignèrent au pas de charge vers leurs objectifs secrets et particuliers.

L'avenue n'était pas encore fébrile mais visiblement elle incubait. L'occupation des points stratégiques s'était accomplie comme un exercice du répertoire dans ces parages où les réflexes de l'ordre sont conditionnés depuis les funérailles de Victor Noir. Du côté police, l'attitude ne pouvait que rester à l'expectative ; du côté population l'allure générale était celle d'une promenade à peine ralentie par le poids de l'atmosphère ; du côté populace on se bornait encore à l'expédition de noyaux précurseurs, comme en témoignaient les éléments hétérogènes que le métro dégorgeait sournoisement au pied des terrasses où les garçons commençaient de planquer les carafes. Quelques attroupements, ici et là, mais rien qui pût trahir encore une intention de désordre ou justifier une invitation à circuler. Beaucoup de promeneurs montaient vers l'Etoile pour voir, et d'autres, n'ayant rien vu, descendaient. Le reste flânait en attendant que les événements se prononçassent. Aux balcons du Rond-Point, des observateurs professionnels et blasés se tenaient à poste, et la télévision mettait en batterie à ses emplacements habituels ; en revanche les chiens en laisse

vaquaient paisiblement à leurs besoins, les vitrines se flattaient de ne pas baisser le rideau de fer et si de temps à autre une poignée de tracts papillonnait sur la foule, on ne se jetait pas dessus. Comme les anciens du 912 étaient les seuls à paraître assurés de leur objectif, ils suscitaient quelques demi-tours dans leur sillage et, à hauteur de la rue Marbeuf, un certain nombre d'indécis avait emboîté le pas du mince cortège qui allait maintenant colonne par un, la canne du capitaine frayant le passage, Thomas Lafleur fermant la marche et le porte-enseigne au milieu. Rien à cela de foncièrement perturbateur. Dans cette avenue que l'épopée ouvrit au commerce, les anciens combattants jouissent d'un privilège de parcours dont ils abusent rarement ; ils y sont accueillis avec bienveillance, l'automobile et le cinéma en reçoivent une caution honorable et le tourisme est assez friand de leurs défilés folkloriques. Il semblait pourtant que nos trois amis eussent dépassé la mesure du pittoresque. On connaissait bien la manière un peu glorieuse des incorrigibles survivants d'un casse-pipe rabâché, mais ceux-là offraient plutôt l'image d'un trio de lascars en pleine possession de leur numéro et visant à l'effet. Ne voulaient-ils pas réveiller dans l'opinion le funeste préjugé de la victoire, exciter l'irritation des sectateurs de la patrie cosmique, ou cravacher le zèle des chauvins déprimés ou encore, dans un élan d'humour noir, tourner en dérision leur propre légende ? Quelques voyous élégants et peu hardis pouffèrent entre eux en parlant de ganaches et de mardi-gras, puis une femme cria vive la France, premier cri d'une foule encore atone ; il ne trouva aucune sorte d'écho, soit qu'il fût impolitique ou prématuré, mais ce vivat horriblement solitaire pinça les cœurs et fit monter le rouge au front des citoyens timides. Cependant les anciens du 912 fonçaient toujours d'un pas gymnastique et moelleux dans leur nuage de fable où se mêlaient discrètement les vapeurs sacrées du pichtegomme. Ils attiraient le regard indulgent mais inquiet des agents patrouilleurs qui voyaient là une confusion des genres prêtant à désordre ; l'apparition n'avait rien d'illicite, mais son caractère hyperbolique et guenilleux fourvoyait la vieille patrie dans une conjoncture inadéquate où elle risquait d'ajouter le malentendu à la perturbation.

Le premier incident, à peine public il est vrai, eut lieu au coin de la rue de Tilsit où les biffins de Gonesse, ayant fait halte pour déployer le drapeau, s'affrontèrent à l'amicale des dragons de Bagnolet qui venaient d'arborer leur étendard. Cette amicale étant régulièrement habilitée à ranimer la flamme ce soir-là, son porte-parole flanqué du porte-étendard s'avança pour barrer la route : c'était un pète-sec assez jeune et de haut lignage, en gants de pécari et chapeau bordé :

— Les dragons de Bagnolet, annonça-t-il, à qui avons-nous l'honneur ?

— Les biffins de Gonesse, répondit M. Huard tandis que le caporal, furtivement conseillé par Thomas Lafleur, s'appliquait à maintenir la hampe de telle sorte que les plis rendissent indéchiffrable une inscription qui pouvait compliquer les choses. Le regard du dragon s'arrêta une

seconde sur les médailles de M. Huard et, plus longuement, sur ses basquettes :

— Puis-je vous demander quelles sont vos intentions, dit-il, visiblement indisposé par l'arrogance des hardes.

— Apparemment les vôtres.

— Fâcheux malentendu, reprit le cavalier qui, sans esprit de recul, demanda aussitôt des explications que M. Huard expédia rondement.

— Brisons-là mon cher : les drolets de Bagnagon empateront le bois aux binesses de Goffin.

— Que dit-il ?

— La Main de Massiges, expliqua M. Desenfans tandis que l'adjudant donnait la traduction :

— Il dit que les dragons ne portent pas ombrage aux anciens du 912.

Murmures et mouvements saluèrent l'énoncé du chiffre et les cavaliers obtus qui déjà s'irritaient d'une insupportable méprise firent quelques réflexions soupçonneuses, allant jusqu'à prononcer des mots comme blufe, pèlerins marrons et resquilleurs de flamme. M. Desenfans fulminait intérieurement, la main serrée sur les plis du drapeau.

— Neuf cent douze ? reprit le porte-parole des dragons, neuf cent douze ? Vraiment vous nous étonnez.

— Nous en étonnâmes bien d'autres, fit Thomas Lafleur d'une voix éraillée, poussiéreuse, où paradait un millénaire de piétaille insolente.

— Et neuf cent douzième de quoi, sans indiscrétion ?

A pareille question les biffins de Gonesse ne devaient qu'un haussement d'épaules, mais l'adjudant préférait les situations nettes. Il prit la posture et le ton du racoleur qui expédie en vitesse un boniment rabâché :

— Neuf cent douzième régiment d'infanterie, commença-t-il, tandis que des agents de police assuraient la protection de l'honorable conciliabule : neuf cent douzième régiment d'infanterie, né l'an 2 avant Jésus-Christ de la rencontre en plaine Saint-Denis de trois bataillons de Rèmes, de Parisiens et de Bellovaques, porté à quatre bataillons le 3 janvier 498 par incorporation d'un fort parti de Francs Pharaminiens et baptisé le même jour à la basilique de Gonesse, grossi en 825 d'un contingent de transfuges normands et depuis lors incessamment confirmé dans ses recrutements d'origine, cantonné dans ses tentes et chariots jusqu'à Louis VII le Jeune qui lui fit prendre quartiers définitifs à Gonesse en France dont nous sommes ici même les biffins éponymes par la grâce de Dieu. Suivez-moi bien : 198 colonels à ce jour ont commandé le régiment, le plus ancien connu étant Baptistin Totoric tué à Vouillé. Tous les cieux, toutes les fortunes. Entièrement pestiféré à Tunis, couvert de filles à Milan, congelé dans la Bérézina, mort et ressuscité quatre fois de Quatorze à Dix-huit, premier et dernier régiment de France : autrement dit et pour répondre à votre question, c'est le 912e de rien, le régiment inconnu qui va saluer son mort.

— En y ajoutant le commandant Burnier terrassé par un fractus de la cocarde, précisa M. Desenfans.

— Aux drabas de Congnolet le fralut saternel des gonins de Bifesse, ajouta le capitaine avec une politesse exquise.

— La Main de Massiges, expliqua le caporal en appuyant sur le geste.

A cette ultime référence le dragon s'inclina, comme frappé, mais il reprit le dessus et demanda qui donc à la fin commandait le détachement. M. Huard, sentant venir le galimatias, transmit d'une pression du coude ses pouvoirs à l'adjudant. Le cavalier se présenta :

— Colonel de Montmireau.

— Colonel de Lonjumail, répliqua Thomas Lafleur en rassemblant ses deux amis dans le geste paternel instinctif à ce grade.

« Je n'ai de ma vie, se dit alors le cavalier, même chez les biffins, rencontré colonel arborant pareille gueule d'adjudant. » Lafleur lui tendit alors une de ces mains dures et gantées qui interdisent la discussion.

— Honoré, dit le dragon, mais il faut régler tout de suite ce...

— Entièrement d'accord. Vu l'atmosphère et le public attentif à nos débats, il faut tâcher moyen de combiner les préséances. Nous baignons dans les circonstances inopportunes, mon cher camarade. Nous allons donc ranimer de conserve ; et s'il vous plaît de prendre les devants, c'est qu'il appartient au cavalier d'éclairer le fantassin. En route.

Les automobiles ne passaient déjà plus, le champ était libre, ils s'avancèrent en formation serrée jusqu'au milieu de l'avenue pour se ranger dans l'axe et déployer les emblèmes, puis s'ébranlèrent au pas cadencé. Très édifiant, le caporal ne quittait pas son drapeau des yeux, mais dans l'air de plomb, grâce à Dieu, les plis ne flottaient pas. Quelques voitures échappées aux barrages et sentant venir le grain rangèrent effrontément le petit cortège pour s'abriter en vitesse dans les criques adjacentes ; mais la dernière, un cabriolet chargé de famille, s'arrêta pile et, du spider au volant, trois générations debout comme un seul homme saluèrent au passage le vivant symbole de la patrie douloureuse tandis qu'un sifflet à roulette les invitait à circuler. La place elle-même, étrangement déserte et silencieuse, avec son liséré de foule noire, fut traversée d'un pas souple et vif et le bruit léger de leur cadence faisait rouler dans le ciel torride l'écho d'une parade extraordinaire. La gravité qui régnait sur la ville était probablement étrangère à leur pieuse mission mais peu importe elle contribuait à la grandeur du moment. Il semblait qu'un peuple entier eût agrandi le cercle pour exalter l'hommage des biffins de Gonesse et lui conférer tout le solennel dont avait pu rêver M. Desenfans.

Devant la dalle enfin les deux délégations se rangèrent face à face pour accomplir les gestes rituels qui concourent à l'éternité d'un souvenir alimenté par le gaz de France lui-même. Le soleil avait maintenant

disparu, ne laissant tomber que cette lumière cuivrée déclamatoire et fiévreuse où s'élaborent les prodiges. Fasciné par la flamme que semblait inquiéter un courant d'air molasse, le capitaine Huard dodelinait, et la blancheur de son crâne rarement découvert irradiait comme un nimbe. Deux coups de chapeau à la mort dans une même journée, pensait-il, voilà bien longtemps que je n'ai salué un vivant, mes politesses ne vont plus qu'à l'autre monde, je cultive mes relations. C'est un élan saugrenu pourtant qui l'avait mené jusque-là, lui qui d'ordinaire passait au large, sans trop savoir pourquoi d'ailleurs, par pudeur ou discrétion, comme on évite le copain de misère qui a gagné le gros lot. De toute façon il en avait connu des soldats inconnus, il en avait toujours plein la tête et qui ne se gênaient pas pour boire dans son verre car ils avaient tous, eux aussi, leur dalle en bronze et même en pente. Hirsute et dépenaillé, entraîné par ses médailles et la musette en contrepoids, il vacillait un peu sur le corbin de sa canne mais ce n'était pas la tête qui lui tournait, plutôt une pensée lourde et percluse qui se traînait pour joindre les deux bouts comme un vieux chien après sa queue pelée. Des gouttes de sueur lui dégoulinaient sur l'estomac entre chemise et peau mais une fraîcheur le taquinait entre les épaules. Le gisant banal et insomnieux lui donnait envie de dormir et la minute de silence lui pesait sur les paupières, mais il craignait d'y succomber car la minute creusait sous la voûte une éternité de solitude. En légions ce matin ils étaient partis du cimetière, mais il fallait s'y attendre, les anciens du 912 les avaient semés en douce pour s'égayer dans les mauvaises rues comme une volée de tiraucus, et la pensée du capitaine s'en retournait les rejoindre à tâtons dans les bistrots d'un chemin qui se perdait dans les ruines. Mais Desenfans restait là, caporal vivant, bon serre-file et bon guetteur. Il avait dû incliner le drapeau sur la tombe et l'inscription dégagée de ses plis semblait gueuler maintenant son imposture dans la minute de silence qui n'en finissait pas. Déjà les cavaliers, la tête penchée dans une attitude hypocrite, s'occupaient à déchiffrer les lettres d'or dont ils allaient demander raison : cela va barder avant peu songeait le caporal et nous aurons bonne mine. Suant et vermeil, il sentait venir la seconde où il faudrait choisir de se battre pour les voltigeurs du Pape ou d'humilier une enseigne affectée par mégarde à la gloire du 912. Jamais le devoir ne lui avait semblé si difficile à reconnaître. En hâte il consulta le principal intéressé sur qui penchait l'emblème fourvoyé, mais la réponse ne fut pas bien claire. Ecrasé par le poids de sa propre question et assumant jour et nuit le questionnaire sans fin des autres, l'inconnu préférait s'en tenir aux arrêts sibyllins. Il disait à l'un : les carottes sont cuites, à l'autre il chantait au jardin de mon père, à M. Desenfans néanmoins il laissa deviner que les pas de clerc de ce genre le confirmaient dans son incognito, que les plus éminents malentendus ne cessaient de lui porter couronne, qu'au petit jeu du mort et du vif les tricheurs de son espèce réparaient beaucoup d'injures, que les drapeaux morts sont agréables

à bien des morts, que des millions d'inconnus réclamaient encore le drapeau qui leur est dû et que, ma foi, pour le reste, le caporal eût à s'en remettre à l'appréciation des anciens du 912. Consultés sur le champ, ces derniers ne fournirent pour toute réponse qu'un murmure de rigolade attendrie et M. Desenfans se tourna en dernier recours vers l'adjudant à qui rien n'avait échappé. Immobile et raide, la moustache en garde et l'œil émincé, visiblement résolu à soutenir les héritages conjoints de la voltige pontificale et de la biffe gallicane, il épiait les cavaliers, pesait leurs intentions, ajustait la riposte. Ainsi la minute commencée dans le recueillement s'achevait-elle dans la vigilance, attitude militaire s'il en fût, tandis que sourdement s'exaltait un esprit de corps hélas interdit à l'infortuné camarade ci-dessous enterré sans écusson ni passe-poil. Déjà se redressaient étendard et drapeau, et la soixantième seconde allait expirer quand le tonnerre éclata sur Passy en même temps qu'un tumulte se levait au tournant de l'Astoria.

Les deux orages confondirent un instant leurs échos mais tout de suite la clameur l'emporta sur le tonnerre et M. Desenfans roula prestement son drapeau.

— Nous en reparlerons, lancèrent les cavaliers en assurant leurs chapeaux.

Déjà la foule des Champs-Elysées avait détaché une puissante avant-garde en direction de l'alerte, tandis que le barrage de Wagram cédait sous la poussée d'un cortège informe qui semblait tailler sa route vent arrière, toutes banderoles dessus et braillant son cri de guerre sur la musique toujours dangereuse des lampions. Au coin Marceau, un remous d'aspect tourbillonnaire se déplaçait vers Kléber sous le contrôle semblait-il d'un détachement de police relativement débonnaire mais, de Mac-Mahon, débouchait une flopée d'agiles coureurs lancés à la rescousse de quelque chose, mais assez dénués d'expérience pour aller se regrouper devant une barrière de sécurité républicaine qu'ils se contentèrent d'attaquer à la voix. Sur le front des Champs-Elysées en revanche, l'importance des effectifs rendait la situation plus confuse encore, mais le conflit se noua bientôt sur le trottoir sud, à hauteur de Buick où deux corps de bataille se frictionnaient durement sous l'arbitrage impartial et dynamique des gardiens de la paix.

C'est là que les anciens du 912 furent amenés à prendre un parti tout à fait improvisé. Le temps de traverser la place et le prestige de leur mission avait succombé au désordre. Pressés d'invitations à circuler, échauffés par d'insolentes bousculades, portés enfin par le caprice des courants, ils s'offrirent de bon cœur et les yeux fermés à la cause qui leur tombait sous la main ; manière de vider au petit bonheur un certain nombre de querelles rentrées. L'adjudant replia les doigts de sa main gantée pour faire le poing et en vérifia la bonne tenue par un affectueux crochet dans les côtes du caporal. Loin d'apporter l'apaisement, l'intervention des trois vieillards intrépides sous leur drapeau gainé de noir sembla fournir

aux deux camps un surcroît de bonnes raisons et les coups de redoubler comme si les vétérans fussent l'enjeu de la bagarre. Le capitaine Huard, qui avait déjà l'œil fermé d'un coup de pèlerine, s'obstinait à refuser l'assistance de la police et M. Desenfans tentait une percée à la pointe du drapeau quand l'adjudant plié en deux ouvrit la brèche d'un coup de boule qui les entraîna dans une zone relativement calme. Alors Thomas Lafleur, à peine essoufflé par la lutte :

— Mes enfants, s'écria-t-il, en désignant une espèce de pancarte oscillante au péril de la mêlée, mes enfants, êtes-vous réellement décidés à mourir pour la Bourgogne ?

⁂

Cette anné-là, en effet, les Bourguignons s'enflammaient pour l'indépendance et faisaient retentir un peu partout le réveil de leurs aspirations millénaires. Le mouvement qui semblait avoir pour origine un sursaut folklorique nuancé de poujadisme avait bientôt reçu l'adhésion des petits viticulteurs locaux, l'appui moral des célèbres monastères de la région, le soutien des bouilleurs de cru et les encouragements de l'intelligenzia du Charolais qui ne dormait que d'un œil depuis le traité de Picquigny. Une fois réveillées ces choses-là vont vite. La Ligue des Droits de l'Homme ayant procédé à l'émission d'un vœu, le comité de coordination des anciens peuples opprimés par le joug français avait promis son aide inconditionnelle. Le puissant office des appellations contrôlées se faisait encore tirer l'oreille, mais la conscience mondiale, par les voix autorisées des dames anticolonialistes de Vancouver et du Pandit Nehru, en appelaient à la nécessité des lendemains bourguignons tandis que la presse de gauche fournissait comme d'habitude les alibis démocratiques indispensables au renouveau féodal. Elle se flattait aussi bien d'avoir dénoncé la manœuvre de certains banquiers de la maison d'Autriche qui prétendait annexer ce mouvement populaire au profit de revendications obscurantistes, et c'est elle encore qui pressait le gouvernement de négocier avec un personnage du terroir où devait s'incarner le triple aspect dynastique, social et humain du destin bourguignon.

Le personnage en question, un nommé Philippe Lebeau, avait été suscité dans des conditions assez troubles, à l'issue d'un tastevin où s'étaient abouchés plus ou moins fortuitement un secrétaire de syndicat d'initiative, un archiviste départemental, un shérif retraité du Texas et un pharmacien membre du Rotary. Une lumière historique, habilement circonvenue par un nom si représentatif des fatalités bourguignonnes, avait tiré de l'ombre ce Philippe Lebeau pour l'introduire dans la postérité de Charles le Téméraire, prince populaire et séparatiste à souhait. En ce nom fameux, les ressortissants parisiens du prétendu duc réclamaient donc aujourd'hui la reconnaissance officielle d'une personnalité bourguignonne, préalable au self-gouvernment. Il va de soi que dès l'origine le

mouvement avait accusé deux tendances, l'une voulant ne soutenir en Philippe Lebeau que la candidature d'un duc-président, l'autre n'envisageant rien de moins que relever sur ce nom le titre européen de grand-duc de l'Occident. Précisons que des réflexes historiques avaient suscité l'aide financière de l'Intelligence Service et du gros négoce flamand avec le soutien philosophique de la Sorbonne dont le fanatisme avait enchanté l'aristocratie frondeuse et les élites du cinéma. Certes la rébellion semblait devoir suivre le processus réglementaire, mais une certaine mollesse due au climat retardait l'administration des preuves au plastic indispensables à la consécration officielle et unanime des justes causes. Tout de même, on avait pendu Louis XI en effigie dans une bourgade chalonnaise et dispersé à la fourche les dossiers du contrôleur des Indirectes. Pour calmer les esprits, un ministre d'Etat inaugurant un groupe scolaire avait hasardé une formule d'autonomie à promotion interne, mais le ministre, soumis à la question du Pommard, fut renvoyé ivre-mort à Paris. Sur le plan géographique, l'agitation cherchait encore ses frontières, et les efforts déployés pour gagner le Beaujolais se heurtaient non seulement au particularisme ombrageux d'une région qui menait pour son compte une politique de subversion œnologique, mais à l'opposition des historiens les plus vénaux.

Le bistrot où s'étaient réfugiés nos trois amis se trouvait précisément occupé par un groupe de propagandistes qui travaillaient au Chambolle-Musigny. Ils firent aux anciens combattants un accueil des plus chaleureux et tandis que M. Desenfans tamponnait l'œil du capitaine d'un coin de serviette imbibée de Vittel, une première tournée fut servie à la gloire des vétérans victimes de l'oppresseur commun. Dans leur sollicitude perçait une arrière-pensée de recrutement. Le deuxième ballon fut dédié au réveil bourguignon, mais l'attention générale fut détournée par l'arrivée pathétique d'un matraqué pour qui ses compagnons réclamaient un vieux marc et une chaise. C'est alors qu'un intellectuel bressan prit à part l'adjudant pour lui faire des propositions à peine déguisées dans un roucoulement de terroir et s'informer des effectifs de l'amicale. Thomas Lafleur n'en fit pas mystère. Il révéla que les anciens du 912 représentaient une masse de manœuvre imposante, pratiquement incalculable et toute à la dévotion de son nouveau chef le capitaine Huard que voici à ma droite.

— Très flatté mon capitaine, soyez les bienvenus parmi les Bourguignons.

— Ouin...

— N'insistez pas, dit l'adjudant, notre chef domine toujours les événements.

En effet, M. Huard semblait accoudé sur un nuage. Il eût volontiers succombé au sommeil si le tonnerre, la bousculade et les coups n'eussent ébranlé dans sa tête un écho des anciens tumultes. Quelques fantômes en avaient profité pour se faire reconnaître après une longue absence et celui

qu'il considérait maintenant de son œil embué c'était un malabar cuirassé de boue, agenouillé dans une patouille crémeuse et pissant sur son Lebel pour décoincer le mécanisme... la marmite est partie qui le cherche en bourdonnant... la Somme sans doute, oui, voilà, j'y suis, Rancourt, septembre Seize, Petrequin il s'appelait... et pour célébrer la retrouvaille d'un nom si précieux, le capitaine but une gorgée sans lâcher de l'œil la silhouette énorme et fragile soudain pulvérisée dans un éclatement silencieux, sacré Petrequin, comme tu m'as fait peur. Une veine encore que ton nom me soit revenu. Je devrais noter par écrit les derniers qui me reviennent. Non, idiot, truquage. C'est dans la tête qu'il faut les prendre, les chercher, c'est là qu'on les trouve encore un peu chauds et vivants. Tous les soirs maintenant je ferai l'appel.

— Et voici, continuait l'adjudant, notre caporal porte-enseigne, enfant chéri des biffins de Gonesse.

De sa main de bois il toucha l'épaule de M. Desenfans, mais l'auriculaire s'était retourné dans la bagarre donnant ainsi aux gestes une rare distinction.

— Demandez-lui donc, reprit Lafleur, c'est le moment, s'il avalerait son drapeau pour une barrique de Pommard, on ne sait jamais.

Dehors l'orage grondait toujours et ne crevait pas. Pour flatter le drapeau, le racoleur fit signe au garçon de remplir les verres.

— A propos, dit-il, soyez sans inquiétude, nous conservons les couleurs françaises. Elles seront cantonnées.

— Comment ça, cantonnées ? fit le caporal sourcilleux.

— Hé oui, dans les coins.

— Dans les coins ?

— Hé oui, l'honneur des coins, tout le monde est content.

— La fantaisie dans le drapeau, ce n'est pas bien le genre du 912, dit M. Desenfans dont la sincérité ne faisait pas question.

A cet instant on vit refluer sur la chaussée une vague de manifestants silencieux et débandés. Leurs calicots illisibles claquaient au vent d'orage. Croyant qu'il s'agissait des petits viticulteurs spoliés du Maroc, plusieurs clients s'étaient portés au seuil du bistrot pour contempler le retour du sort qui frappait ces repus, mais ils firent demi-tour en haussant les épaules :

— C'est les anciens prisonniers qui réclament le remboursement des marks.

La nouvelle ne fit pas sensation, à peine fut-elle accueillie par deux ou trois paroles de commisération ambiguë et, sauf le capitaine Huard qui en parut frappé d'hébétude, les anciens du 912 détournèrent les yeux et s'abstinrent pudiquement de tout commentaire.

— On a essayé de les débaucher, fit une voix, mais penses-tu, rien à faire, ces gars-là, ils ont encore le nez sur la gamelle.

Du fond de la salle un ancien prisonnier du 334e R.I. de Chalon-sur-

Saône se récria violemment contre un jugement si sommaire, et comme il exaltait les droits du salariat au sein des masses captives, la nouvelle se répandit qu'un parti de Bourguignons venant de la Bastille se trouvait bloqué aux Pyramides par les non-violents de la Fédération Yogui de Seine-et-Oise. L'affaire allait ouvrir des horizons nouveaux quand une vocifération puissante et bien scandée, semblant venir de l'avenue Kléber, fit dresser les oreilles.

— Silence ! dit le caporal prodigieusement attentif.

Soudain les voix débouchèrent au coin de la rue, faisant retentir à la cadence du pas de charge un vigoureux cri de guerre dont seul encore M. Desenfans avait cru débrouiller le sens.

— Pondichéry ! s'écria-t-il d'une voix bouleversée.

On reconnut en effet ce mot, naïvement épelé comme la rengaine d'une troupe d'écoliers.

— Pondichéry ! répéta le caporal, souvenez-vous que le commandant Burnier en est mort. En avant !

⁂

Comme réveillé en sursaut, le capitaine prêta l'oreille aux vociférations et quitta son verre en grommelant : sachons mourir pour les comptoirs. Il tourna sa musette sur les reins, prit son élan, devança le caporal et sortit, canne pointée, pendant que derrière eux l'adjudant tirait son chapeau en faisant claquer ses couleurs :

— Au revoir messieurs les Bourguignons, et mille regrets : les biffins de Gonesse sont Armagnacs depuis 1352.

D'abord accablé par cette révélation, l'intellectuel bressan se dit qu'après tout les choses ne s'arrangeaient pas si mal puisque l'Inde et ses mirages le soulageaient aujourd'hui d'un ennemi héréditaire. Appelé au téléphone, il s'y enferma pour écouter le rapport d'un observateur qui signalait, place de l'Alma, le choc indécis des petits colons revanchards de Tunisie contre les objecteurs de conscience de la faculté œcuménique provisoirement grossis des étudiants bamilekés déchaînés contre l'insuffisance de leurs bourses. Par ailleurs on notait, sur les derrières du Gros-Caillou, le difficile regroupement des Bourguignons harcelés par les jeunes frénétiques de la Paix par le Jazz. C'est tout ? C'est tout, le reste est confus. L'intellectuel bressan quitta la cabine et se mit à rêver sur l'évolution des faits relativement au sursaut lotharingique.

Dehors la situation échappait non seulement aux informations de la place Beauvau, mais aux plus dégourdis reporters de l'Associated-Press qui s'en tiraient par des affabulations où l'impartialité le disputait au suspense. Le ciel assombri gênait les photographes qui travaillaient au flache et, sentant venir la pluie, couraient après les documents qu'ils emboîtaient en hâte. L'un d'eux, novice américain, voyant surgir les

patriarches du 912 comme la chance de sa carrière, en impressionna une dizaine de clichés à toute allure et, gonflé de reconnaissance, adressa aux boys une manière de joyeux sursum au nom des intérêts supérieurs du glamour occidental. Intimidés ou réjouis par la barbe rayonnante et le plastron de médailles, manifestants et curieux s'écartaient plus ou moins au passage de M. Huard et les trois biffins, le cap sur Pondichéry, progressaient dans la foule ; foule travaillée de mouvements divers, désorientée par la coïncidence de tant de querelles et l'imbroglio des alliances douteuses. La concurrence des cortèges avait jeté non seulement le désarroi dans les plans de manœuvre mais la cacophonie dans les slogans, et les forces de l'ordre s'évertuaient à provoquer des confluences incongrues où se fatiguerait le zèle des perturbateurs. Un peu ralentis et molestés par un troupeau d'énergumènes anonymes et probablement appointés par le praesidium secret du désordre à l'état brut, les anciens du 912 bourraient toujours en direction des vengeurs de Pondichéry, dont les chœurs si bien orchestrés laissaient deviner que leur formation n'était encore abâtardie d'aucun apport suspect ni même entamée par la police. Ils avaient renoncé à leur cri martelé dont la cadence prêtait à confusion avec les basses réclames vociférées de toutes parts, et c'était maintenant une chanson d'amour et d'alarme balancée comme un tocsin :

Orléans Beaugency,
Yanaon Pondichéry.

Le refrain sonnait en majesté dans la rue François-Ier quand la tête du cortège, arrivant au coin Marbeuf, se heurta aux cadets de la métallurgie laïque, renforcés par la ligue de défense des sursitaires prorogés, eux-mêmes excités en sous-main par les cagoulards du comité interconfessionnel du sens de l'Histoire. Cette coalition ouvrit les hostilités par une projection de carafes et soucoupes, engins civils comparables aux grenades offensives dont le seul fracas doit au moins troubler l'adversaire. C'était mal connaître la force d'âme des causes perdues. Une douzaine de chaises volantes et trois guéridons lourds bien ajustés avaient déjà mis les coalisés à raison quand un noir peloton de sécurité républicaine, débouchant de la rue Pierre-Charron, tomba sur les derrières des Indes françaises où les biffins de Gonesse, à peine arrivés en serre-file, exécutèrent un demi-tour agressif, canne haute, hampe au poing et le défi fumant dans la moustache. A la vue des glorieux vieillards les prétoriens marquèrent une hésitation, une faiblesse venue des profondeurs de l'instinct car ils étaient tous bardés de médailles, mais comprenant tout de suite qu'ils avaient affaire à la redoutable espèce des vieilles bannières débauchés par la réaction, ils chargèrent dans le tas.

Pour Pondichéry, ses éléphants, sa bégum, ses Jésuites, ses Indes galantes et baptisées, ce n'était encore qu'une parade expiatoire menée tambour battant, mais on y flairait un secret espoir de bouter le feu à quelque machine-arrière infernale. Attaqués sur deux fronts, les vengeurs

de l'ordre bafoué ayant livré un baroud d'honneur aux janissaires de l'ordre établi n'hésitèrent pas à se retourner en masse contre les petits voyous de l'ordre futur qu'ils taillèrent en pièces pour s'éparpiller aussitôt à toutes jambes en vue d'un regroupement aux abords de la Concorde où ils n'étaient pas les seuls d'ailleurs à vouloir livrer leur dernière bataille. Les officiers de police commençaient à s'interroger sur les lendemains du pouvoir et leurs hommes faisaient des vœux pour que l'orage crevât en trombe avant la soupe. Déjà tombaient de grosses gouttes rares et tièdes qui faisaient monter du sol une excitante odeur de pierre à fusil. Ici et là, aux balcons des immeubles rationnels, se penchaient les synarques, prudents et patients, vêtus de gris, toujours flairant dans les grands soirs l'aurore des souverains plannings.

Cependant les anciens du 912, fort éprouvés par le choc et renonçant à suivre le train, se laissaient porter en triomphe par une escorte admirative et désireuse de se rafraîchir. Ils furent détournés de ce projet par le flot d'un cortège gueulard à la fortune duquel ils décidèrent de s'attacher cinq minutes, pour voir. Le capitaine estimait que la colère de ces jeunes gens s'apparentait au style Fachoda et M. Desenfans assurait que les refrains dans leur confusion avaient des intonations patriotiques mais, quoi qu'il en fût, l'adjudant affirmait que les biffins de Gonesse imposeraient leur loi dans tous les camps où cette chienlit les inviterait à combattre. Ils n'eurent pas loisir d'élucider la question car il se produisit dès lors un tel enchaînement de bousculades, frictions, replis, esquives, rencontres, marches et contre-marches que les vétérans y retrouvèrent bientôt le deuxième souffle qu'ils croyaient perdu à jamais. Fort avant dans la nuit, les troupes décimées par la pluie propagèrent le message des querelles où se forge le destin des peuples libres et de tous les points du champ de bataille on vit surgir les anciens du 912 comme des combattants égarés cherchant leur corps à la lueur des éclairs.

***

Il n'est pas important de reconstituer en détail l'itinéraire des biffins de Gonesse. De l'obscure épopée nous dégagerons seulement quelques points remarquables. Vers huit heures, comme la banderole éplorée des anciens prisonniers, poussée par un coup de vent, s'engouffrait dans le métro Saint-Philippe-du-Roule, les biffins de Gonesse, quittant les débris équivoques du Réarmement Civique, rejoignaient une fraction des vengeurs de Pondichéry en marche vers le domicile d'un négociateur félon où les avait devancés un fort détachement de policiers lacrymogènes : contact, échec, repli dans les larmes. M. Huard avait perdu quelques médailles, le caporal, choqué au bâton blanc, avait des bourdonnements dans les oreilles et Lafleur épluchait les éclats de sa main gauche cassée au niveau du métacarpe. A 8 heures 45, pause assise et casse-croûte-pâté au bar Flor-Fina où se trouvaient déjà quelques processionnaires mouillés

du cortège de l'Enseignement Public. Leur conversation ayant pris un tour suspect, l'adjudant ne tarda pas à y apporter la contradiction en faisant valoir sa qualité de collègue démissionnaire et sa belle voix de doyen ravagée par les maximes et les poussières de craie. On le prit d'abord avec indulgence pour un instituteur fossilisé de l'époque Déroulède et Fallières, mais il ouvrit bientôt son gueuloir de plein vent et cinq minutes plus tard le corps enseignant était réduit à condition d'ilote. Révoltés par le spectacle, deux costauds probablement issus d'une manifestation périphérique menacèrent de prendre les crosses de l'école insultée. Ils y semblaient encouragés discrètement par un homme distingué qui sentait fort le technocrate égaré dans les remous passionnels. Alors d'une voix reposée, l'adjudant déclara que les biffins de Gonesse ici présents n'avaient tant peiné dans leur existence que pour assurer la protection des écoliers en même temps que la sécurité des cuistres, qu'au demeurant ils s'honoraient d'avoir campé maintes fois dans les locaux scolaires préalablement garnis de paille, trois bottes pour deux hommes et la roulante sous le préau, mais qu'aussi bien toute allusion désobligeante à l'égard de la soldatesque invalide serait reprise par la main que voici : et sans même se lever il sortit de sa poche un moignon de sycomore si terriblement déchiqueté que l'assistance ne put que s'incliner de mauvaise grâce devant une infirmité aussi rébarbative.

Vers les neuf heures, ayant, par mégarde, emboîté le pas des traînards de l'Objection de Conscience, ils furent pris à partie par un petit groupe de polos dorés opérant en francs-tireurs mais des plus sympathiques et sincèrement bouleversés par le malentendu. En guise de réparation, cette jeune maffia qui jurait bizarrement par Saint Ex et Ravachol offrit une tournée non moins bizarre de plum-cakes arrosés d'un Royal Kebir. A neuf heures et demie, entre deux averses, comme les biffins entonnaient *La soupe et le bœuf et les fayots* derrière une colonne furtive sans savoir qu'il s'agissait d'un parti bourguignon se dirigeant vers la rue Etienne-Marcel pour occuper la tour de Jean sans Peur, M. Desenfans s'arrêta net et comme foudroyé par la constatation qu'il n'avait plus le drapeau dans les mains.

Les consolations, excuses, apaisements, boutades et sophismes aussitôt prodigués par ses amis n'ayant pu calmer la douleur du caporal, Thomas Lafleur envisagea l'expédient d'un cordial et M. Desenfans se laissa traîner dans un petit bar secret, moelleux et désert. En les voyant entrer, le vieux barman qui attendait avec sang-froid les premiers effets de la révolution, constata que le brassage des classes et les mutations de clientèle avaient l'air de s'effectuer assez gentiment. Il reçut les trois pandours avec douceur et respect comme on recueille dans un boudoir trois chiens mouillés de grande race et d'humeur incertaine.

— Ecoute-moi Lafleur, disait le caporal : tu te souviens, à un moment, il y a eu des bicots qui nous ont dépassés en courant sur la droite.

— Tu veux parler des Francs Paveurs de la Kabylie Lutécienne qui

allaient à Saint-Augustin pour dégager Jeanne d'Arc ? Bons éléments. N'est-ce pas alors que tu embouchas un clairon imaginaire pour leur envoyer au passage un refrain de leur clan ?

— Voilà ! tu y es :

Tiraillour chaussure
Acarbi j' ti jure.

— Les refrains de régiment ont une densité parfois elliptique, c'est ce qui fait leur force. Et alors ?

— Eh bien, à ce moment-là, est-ce que j'avais encore le drapeau ?

— Oui, dit l'adjudant.

— Non, dit le capitaine.

La gorge serrée, M. Desenfans supplia ses amis de conjuguer leurs efforts pour découvrir à quel moment l'accident avait pu survenir et l'adjudant pensa qu'une verveine du Velay embaumerait l'affaire, mais le caporal eut l'idée d'un genièvre et le barman sembla prendre en considération ce goût peu commun. Le capitaine aussi ; tout fumant dans ses loques imbibées, il se préparait à piquer un petit somme debout, quand le mot genièvre lui tomba dans l'oreille. Il battit des paupières et coula vers le caporal un regard humide, mais M. Desenfans ne pensait qu'à dramatiser son histoire idiote et peut-être avait-il réclamé son genièvre sans voir plus loin ; mais non, pas possible. M. Huard, lui, savait bien comment ils avaient découvert le genièvre et qu'ils ne pouvaient plus en boire une goutte sans y mettre la Maison du Passeur et l'Yser, les gaz, les Anglais, les derniers casques à pointe. Il en demanda lui aussi une larme pour y tremper ses lèvres : les estaminets en ruines, le café recuit des grands-mères chtimis et la petite rasade qui sentait le feu d'herbes. La section perdue dans la plaine inondée, l'eau jusqu'aux genoux, un restant de chlore dans le brouillard jaune, des képis et des gamelles qui flottaillaient, et le sergent sur sa gauche qui sifflotait *Tout le long du Missouri,* entre les dents. Il travaillait dans les omnibus. Il marronnait parce que son tabac était mouillé, je vais pour lui tendre un paquet de grocu et, sur la droite, un long bruit touffu de pas patouillant dans la flotte, une compagnie au moins pour faire un glouglou pareil, et les voix ne sont pas de chez nous. J'ai toujours le perlot dans la main. Les gars figés raides et tordus comme des saules et le doigt sur la gâchette. Le sergent voûté, son képi de voyou, le papier zigzag au coin de la moustache, le grand tarin dans sa buée avec la goutte au bout. Le bruit avance, mousseux et poussif, les rides molles nous passent dans les jambes, et les silhouettes baveuses, droit sur nous, les pointes de feu, la fusillade à cinquante mètres, une minute, pas plus et plouf, il s'écroule dans la flotte avec un mot gentil. Il avait une voix de gamin. Comment s'appelait-il ? J'ai toujours le paquet de grocu dans la main, comme un couillon, je voudrais bien le lui donner, tout de même, à la fin ! Il s'appelait un nom comme Baron, Daron, Buron, encore un qui fiche le camp, mais je le rattraperai celui-là : Biron, Durond.

— Oui, rue du Colisée, je l'avais encore, disait M. Desenfans.

Il cherchait toujours, mais les événements se représentaient avec une incohérence qui l'étonnait beaucoup.

— Et toi, Joseph ? Ça ne t'intéresse pas, bien sûr ?

— Laisse-le tranquille. Le sommeil du chef aiguise le sabre. C'est un proverbe turc.

Ils contemplèrent un instant la pose du capitaine qui venait de s'endormir, la barbe écrasée sur le comptoir.

— Bon, reprit Thomas Lafleur, il faut rentrer, mission accomplie, manque personne.

— Manque quelque chose mon adjudant, pardon.

— Tu m'embêtes. Opération terminée. Mais la nuite n'est pas franche, je vous emmène en taxi au réduit Massebeuf.

— Qu'est-ce ?

— Une position sûre dont j'ai la clef. Le capitaine aura un lit.

— Et quand les petits gars en maillots jaunes ont payé des gâteaux, me voyez-vous avec le drapeau ?

— Je te verrai toujours avec le drapeau, mon fils.

— En tout cas, rue de Penthièvre, je l'avais encore.

— Le Régiment de Penthièvre avait son drapeau croisé de bleu pour laisser le blanc à ses hermines.

— Mais j'y pense, rappelle-toi, avenue Friedland...

— Je crois me souvenir en effet : pour le seul Grouchy, vingt-cinq drapeaux, cinq étendards, jaunes comme l'or avec l'aigle noir, des pièces de toute beauté. On en fit rapporter une dizaine le soir même à Gortchakov en échange du fanion de la 3e compagnie du 5e Sapeurs.

— J'ai peur de l'avoir oublié sous la porte cochère où j'ai rallumé une cigarette.

— Que n'as-tu laissé le mégot et allumé le drapeau !

Ainsi l'adjudant venait-il en aide au caporal qui s'obstinait à remonter le cours des événements pour y surprendre l'instant fatal. Séduit par l'exercice, Thomas Lafleur poussa très loin le retour en arrière. Il en était aux drapeaux de Krasnoïé quand le capitaine se mit à ronfler et il rappelait qu'à Oudernarde, un des rares drapeaux conquis sur les Anglais fut oublié sur le lit d'une goton frileuse quand M. Desenfans l'interrompit, au bord des larmes :

— Je te remercie, mais tu n'en trouveras pas un qui ait perdu deux drapeaux dans sa vie.

— Hélas ! infortuné vexillaire infatué de son infortune, depuis que les régiments vont en guerre sans musique il n'y a plus de drapeau ni à prendre ni à perdre et les soldats s'emmerdent. La dernière bataille sauf erreur qu'on livra sous drapeau c'était à Vauquois pour le troisième assaut. Clique en tête, le 46e de Reuilly, La Tour d'Auvergne, parigots et ventrachoux, le gala des adieux, le gala du gâchis, les prussiens en

pleuraient ma parole. Et ce drapeau-là, veux-tu me dire où il est et qui le pleure aujourd'hui sinon ceux qui en moururent, et encore ce n'est pas sûr.

— Je n'étais pas loin. On entendait la musique. Elle jouait *Paris-Belfort*. Les clairons se sont tus d'abord. Mais le drapeau est revenu, j'en suis sûr, tandis que moi, bon Dieu de nom de...

— Tais-toi ! la langue des blasphémateurs sera percée au fer chaud. C'était un drapeau bénit, n'aggrave pas ton cas.

— Il m'est venu par malice, mais je commençais à m'y attacher.

— Bah ! les voltigeurs du Pape l'ont bien perdu avant toi.

— En quelles mains ce soir est-il tombé !

— Son ange gardien, des fois, aura pu le ramasser.

Une céleste torpeur planait en effet sur le bar quand ils en furent arrachés soudain par un fracas de vitres suivi de cris belliqueux. Le capitaine sursauta et prit sa canne. Thomas Lafleur racla ses poches et pour faire l'appoint jeta sur le comptoir son Etoile du Bénin, son Cambodge et son Iftikar, ce qui faisait un joli pourboire.

Marchant au canon ils embouquèrent la rue Démocrite-Meyer où bouillonnait une échauffourée noire au pied d'un immeuble apparemment officiel et solidement défendu. Les camps étaient douteux, l'enjeu pas très clair et les cœurs traversés de pluie. L'idée venant alors au capitaine d'engager ses biffins en connaissance de cause, il s'informa des motifs auprès d'un gaillard déluré qui semblait jouer un rôle et même donner des ordres. Malheureusement, M. Huard, en pleine crise de langage, fut très mal compris. L'interlocuteur en prit ombrage et les trois amis furent embarqués dans le panier à salade où se trouvaient déjà deux professeurs de philosophie, un ancien ministre et un lot tout-venant.

Le poste de police était une charmante construction Louis-Philippe avec décor à frontons, boiseries chocolat et la garnison elle-même en avait la patine. Mais depuis 48 elle n'avait connu pareille affluence et les sergents de ville s'énervaient un peu dans une odeur de chenil. L'un d'eux dressait l'inventaire d'un ramas d'objets abandonnés sur les lieux de bagarre, tels que matraques, pancartes, boomerangs, chaînes de vélo, bâtons de toutes sortes, chapeaux plombés, appareils de photographie cassés, papillons, calicots, tracts et enseignes diverses parmi lesquels M. Desenfans eut l'indicible bonheur de reconnaître son drapeau. Son élan fut brisé net par le brigadier qui parla tout de suite emblème subversif, ingérence cléricale et complot des sacristies. Il commençait même à loucher fort sur les médailles pendantes et soupçonnait les curés d'avoir lâché leurs suisses dans la rue quand un jeune et sémillant inspecteur, confondu par la vision des glorieux épouvantails, les fit relâcher sur-le-champ et, sans autre explication, procéda lui-même à la remise du drapeau, ne pouvant, disait-il, douter un instant qu'ils fussent les gardiens élus d'un emblème si rare. Malheureusement la hampe cassée ne présentait plus qu'un tout petit manche et M. Desenfans n'avait en main

désormais qu'une espèce de muleta tauromachique impropre au service de la patrie, car mieux vaut un mouchoir flottant haut sur la mêlée qu'une oriflamme déhampée.

— Maintenant que ce desenfu de pantin a récupeau son drapéré, j'irais bien dormir dans un couile tranquin.

— Il n'est coin tranquille que fortifié, répondit l'adjudant, suivez-moi.

Comme ils attendaient un taxi au pied d'un candélabre, ils reconnurent, sortant de l'ombre, les derniers vengeurs de Pondichéry, une poignée d'irréductibles qui se hâtaient à pas feutrés. M. Desenfans ne put retenir un cri de reconnaissance et les anciens du 912 furent immédiatement circonvenus par une si chaleureuse ovation qu'ils emboîtèrent le pas sans se faire prier ni s'inquiéter de l'objectif. Un quart d'heure plus tard, la petite formation tentait une charge sans espoir pour la tête de pont Solférino dont la police avait bizarrement remis la défense à une horde hétéroclite soudain passionnée de vigilance républicaine. Encerclés dès le premier choc, ils se formèrent en carré autour des biffins de Gonesse et de leur chétif emblème. Le coin n'était pas tranquille mais le capitaine, bloqué au plus chaleureux de la chaleur humaine et bercé par des remous si fraternels, commençait à dormir, ses pieds déjà ne touchant plus terre. C'est alors qu'à la faveur d'une pluie en trombe, deux anciens paras effectuèrent un brillant dégagement au close-combat, assurant ainsi la retraite de leurs aïeux surmenés.

Retraite laborieuse, pas de taxi, métro en grève ; retraite folâtre et fourbue qui se prolongea en patrouille traînante pour s'accorder un répit au bar des Zanzinettes voisin de la Bastille. Le quartier semblait calme, peut-être vidé de sa population mâle en âge de manifester, peut-être claquemurée en famille devant ses petits écrans.

Ce café en revanche abritait une demi-douzaine de consommateurs groupés au comptoir avec un air de coterie morose malgré deux poissons rouges frétillant dans un bocal suspendu. A en juger par le silence qui accueillit les voyageurs, l'établissement n'était pas favorable à ce genre de clientèle, mais les biffins de Gonesse ne firent aucun cas de l'atmosphère et les deux paras fermaient la marche, stylés comme des pages. Thomas Lafleur ayant fait à la compagnie le salut débonnaire d'une entrée à la cantine un jour de prêt, ils s'installèrent avec autorité dans la molesquine pour commander sagement quatre boissons gazeuses. Des regards lourds les cernaient dans leur coin ; on eût dit qu'un chef de bande et ses lieutenants qu'on croyait déconfits sinon morts et mangés au corbeau, se fussent introduits par insolence ou mégarde sous une tente ennemie.

L'éclairage il est vrai ne ménageait pas les effets car l'Electricité de France ayant débrayé pour des motifs de solidarité confuse, le patron avait allumé des bougies sur les guéridons de la salle. Baignés de lumière sédative, les voyageurs ne sentaient plus leurs fatigues, la flamme leur dansait au cœur et réchauffait en eux de naïves quiétudes. Thomas

Lafleur, en particulier, troussant la moustache dans l'ombre du galurin chahuté sur l'oreille, avait rajeuni de cent cinquante ans au bas mot et M. Huard n'était plus qu'un deuxième classe accroché au destin de l'escouade pour le meilleur et le pire d'une patrouille enténébrée qui ne songeait qu'à tenir debout jusqu'à l'aurore, et tout lui promettait que l'aurore ne serait pas de ce monde. Affiliés à l'inquiétante frairie des Moufflets de saint Michel, les deux anciens paras, fluets et silencieux, ressemblaient à des garçons de bonne famille intimidés par des oncles prodigieux. Sagement assis, les mains sur les genoux, ils considéraient avec un tendre orgueil les vétérans perclus qui avaient prêté leur vieille carcasse de vainqueurs aux bleusaillons d'une cause perdue. D'une voix rêveuse ils les appelaient papa, tout semblait dire que la rude journée s'achevait dans l'aubaine de retrouvailles inespérées, saint Michel avait lâché ses moufflets dans un brelan de mousquetaires et Callot avait arrangé pour ce rendez-vous de bretteurs mystiques le clair-obscur des pèlerins d'Emmaüs.

— Saint Michel est bien bon, dit Lafleur, et de toute manière c'est le Patron, mais je trouve qu'il se fait attendre. On ne l'a guère vu depuis Jeanne d'Arc.

— Démange-toi et l'archerde t'aidera, fit le capitaine avec difficulté.

— La main de Massiges, expliqua M. Desenfans aux deux paras qui s'étonnaient.

— Elle me tradur vaille ce soir, reprit le capitaine en signifiant qu'il préférait ne plus parler mais que le cœur y était.

Vers onze heures et quart, l'adjudant décrocha sa dernière médaille, une bleue de Tunisie et l'offrit sans façon pour cordon de saint Louis en échange de l'insigne para, tandis que le plus jeune des moufflets embrassait pour la troisième fois le capitaine Huard en lui disant que sa barbe le faisait pleurer. Un instant plus tard, Desenfans se faisait prier pour déployer la bannière des biffins de Gonesse quand il crut entendre au comptoir, de la bouche d'un drôle, quelques mots douteux concernant leurs effusions. Il prit la mouche et l'affaire tourna de telle sorte que le caporal ne put moins faire que se mettre debout, non sans peine d'ailleurs. Le jeune faquin ayant déclaré qu'il n'avait pas l'intention de faire bobo à des vieillards pour qui l'heure du dodo avait sonné depuis longtemps, M. Huard se mit debout lui aussi, très laborieusement, et l'adjudant dressait comme un épieu son moignon échardé, protestant qu'il ne ferait usage de cette arme à vilain qu'en dernière extrémité, mais que l'autre avait coutume de travailler pour deux. Il n'avait pas achevé ce préambule que déjà les Moufflets de saint Michel, avec une remarquable modestie, avaient jeté par terre le premier rang des insulteurs et que le bistrot tout entier, saisi dans un festival de judo, éclatait comme un pétard silencieux. Quand police-secours arriva sur les lieux, elle ne put retenir que le témoignage ambigu du patron qui pleurnichait ses poissons rouges en disant : c'est toujours les mêmes qui se font tuer.

Cependant les biffins et leur suite, entassés dans un taxi, roulaient en direction provisoire de Levallois. Les moufflets avaient donné pour point de chute un lieu qu'ils appelaient le Mirador des Paras Maudits et dans lequel seraient prodigués aux grands-pères tous les soins et honneurs dus à leurs peines. C'est notre service social, disaient-ils avec un sang-froid qui donnait à penser ; mais l'adjudant fit prévaloir l'obligation morale où il se trouvait de rallier au plus court le réduit Massebœuf : c'est le foyer du soldat, disait-il avec une onction qui laissait à rêver. Les moufflets ayant obtenu de faire un crochet par Wagram, le taxi pusillanime voulut se ranger dans la rue Beaujon pour éviter les approches de la salle, car n'oubliez pas, disait-il, que le coin est mauvais pour ceux qui roulent un jour de grève. Aussi sec, les paras sautèrent en marche dans le style héliporté. Impavides éclaireurs en mission dans le chaos ils s'arrêtèrent, coude à coude, pour tâter l'ambiance. Toutes antennes dehors et le doigt sur leurs détentes, effrontés rejetons d'une race honnie, tranquilles desperados d'un ordre détesté, ils calculaient avec délices les petites chances d'un coup heureux.

Clopin-clopant, les biffins rejoignirent leurs cadets et la troupe alourdie par ses vétérans fourbus se glissa jusqu'aux abords de la salle Wagram d'où s'épanchait tumultueusement un meeting attendu à la sortie. Les deux moufflets songeaient à mettre en sûreté leurs aïeux perclus quand ils reconnurent un des leurs dans un colosse matraqué soutenu par de saintes femmes. Assurés d'où venait l'injure, ils se recroquevillèrent soudain, coudes au corps, mains plates, bouche tordue et narines fumantes selon la grimace n° 3 du règlement de choc et piquèrent dans le tas comme torpilles jumelées. On suivit un instant leur sillage puis la mêlée se reforma dessus.

Thomas Lafleur sentait venir avec indignation le bout de ses forces, mais, par routine, il envisageait une diversion pour dégager les gamins quand il s'aperçut que les anciens du 912 n'étaient plus à ses côtés. Il n'eut alors d'autre souci que de ses frères en perdition. Dans cet air d'orage et de colère il prit une respiration généreuse, et d'une voix empruntée aux plus célèbres apostrophes qui stimulèrent notre histoire, il lâcha son cri : « A moi Gonesse ! » La populace ne s'y trompa point qui sentit le vent d'épopée lui souffler aux oreilles, ni les gardes noirs qui pensèrent à Poitiers ni la police qui se crut à Tolbiac, et les masses d'armes s'abattirent avec un regain d'ardeur. Voyant là-bas s'agiter le drapeau dans les reflets d'un lampadaire, l'adjudant Lafleur, tordu, moulu, la moustache en berne, contourna la bataille et rejoignit ses compagnons en détresse. M. Huard n'était plus qu'un somnambule dérivant sur ses cauchemars et M. Desenfans titubait sous le poids de horions si vulgaires et d'un drapeau surmené.

— C'est bon, fit Thomas Lafleur, ordre du commandant Burnier : arrêtez les hommages.

Aucune objection ni murmure ne s'étant élevés, il se pétrit les reins,

essaya d'une cambrure, cracha à cinq pas, rectifia la moustache et précisa :

— Les cérémonies qui traînent en longueur mes enfants, se déprennent de leur objet. Repli sur le réduit Massebœuf. L'arme à la bretelle. En route.

Le caporal emboucha crânement son pouce pour sonner la retraite, mais il abandonna de lui-même à la deuxième mesure et la troupe s'ébranla douloureusement pour une longue et dernière étape.

⁂

Une heure plus tard, au pas lent et lourd des colonnes africaines, les biffins de Gonesse arrivaient en vue du réduit Massebœuf. Telle qu'on la devinait dans les vapeurs de l'orage et la clarté funéraire du néon, la position se présentait comme le campement d'un prospecteur oublié sur un astre mort, mais enfin c'était l'objectif et, peu à peu, on lui reconnut en effet le genre ouvrage de fortune et retranchement léger. L'adjudant pratiqua une ouverture dans la filière, allongea une planche et mit en garde ses invités contre les embûches du passage. N'empêche que M. Desenfans rata la passerelle et s'écroula dans la tranchée du fond de laquelle il s'écria d'une voix terreuse :

— Vous en faites pas les gars, c'est pas encore aujourd'hui qu'ils m'auront les fumiers, continuez sans moi...

On voulut le hisser, le capitaine glissa, retenu au col par l'adjudant et, du fond du boyau, la voix du caporal exhortait toujours :

— Vous en faites pas pour moi, prenez le drapeau et continuez, on se retrouvera les gars.

— Mais oui, disait Lafleur, tu suis la conduite de gaz, tu tournes à gauche et arrivé au busard tu trouveras une échelle.

Avant de mettre le bivouac en train l'adjudant offrit son lit à M. Huard qui refusa de quitter le tas de rondins où il venait de s'asseoir. Lafleur lui fit quand même un coussin d'une pile de vieux sacs et lui dressa dans le dos un grand tamis de chantier qu'il couvrit d'une lourde bâche. Sur ce trône de campagne le vieux capitaine s'endormit aussitôt et Thomas Lafleur sortit de l'enceinte pour allumer les douze lanternes, douze verrines à trois faces, du temps que la ville alimentait son luminaire à l'huile de baleine. D'ordinaire il expédiait assez rondement la manœuvre, bloquant le verre mobile sous son crochet de fer et boutant le feu de sa main valide, mais ce soir la fatigue le rendait maladroit, il accrochait partout son moignon échardeux, les carreaux grippaient, les mèches coinçaient, le rat de cave tremblotait et les verres s'enfumaient. « C'est l'âge aussi pensait-il ; depuis le temps qu'il vient il doit être là et j'ai dû prendre aujourd'hui un petit coup de vieux. » Quand la girandole eut pris sa tournure de frontière, il se mit à siffloter un air

de fifre en cherchant un ninas au fond de sa poche. Solidement balisée la position offrait tout de suite un aspect plus rassurant, mieux défendu contre les périls vagabonds ; il était permis de se détendre un peu. Comme il baissait le verre sur le dernier feu du dispositif, il entendit à ses pieds la voix de M. Desenfans qui chuchotait :

— Alors, mon adjudant, elle vient cette relève ?

Dans la tranchée boueuse, les coudes sur le remblai gluant, la tête au ras des mottes et le col relevé jusqu'aux oreilles, le caporal immobile ajouta sans se retourner :

— Rien à signaler mon adjudant. Toujours des feux qui passent, dans le même sens, les déserteurs, les fuyards, les donneurs de Pondichéry, mais je laisse passer : vont se faire cueillir par les moufflets...

— Viens donc te sécher, mon fils, on va faire du feu.

— Une riche idée mon adjudant, mais il faut envoyer quelqu'un me remplacer. La nuit bouge encore.

Lafleur se pencha pour lui susurrer :

— Tu te fais des idées, le secteur est calme.

— Oui, oui, on connaît ça ! mais ne vous en faites pas, j'ouvre l'œil.

L'adjudant n'insista pas. Il contourna les bois de coffrage, retourna une brouette que l'orage avait remplie, enjamba un tas de tuyaux, buta sur un cric, bouscula un arrosoir et retrouva le capitaine que ces bruits avaient réveillé.

— Notre caporal est complètement noir, dit l'adjudant, il a pris faction dans le busard pour surveiller les abords.

— Parfait, dit le capitaine, il va encore nous faire des carfons dans les tantômes.

— Ça dépend, j'ai vu des cas où le créneau dessoûlait.

— Ça fait quarante cuites qu'on tient la pige, c'est un cas aussi. Terre à sac, terre à sac, le nudieu des ameros c'est une corchié de viottes, rappare en fanfel pour les matribourres à la cule et quinze dont huit pour les morts-fayots qui rempilent.

— C'est assez mon point de vue, dit Lafleur, mais vous devriez vous changer, votre paletot est trempé.

M. Huard d'un geste vif écarta cette proposition comme une insanité, mais l'adjudant alla quand même chercher une couverture qu'il jeta sur les épaules du capitaine endormi, puis il retourna sous la tente qui s'éclaira peu après d'une lueur verdâtre.

— Pour celui qui voudrait se coucher, cria-t-il, j'ai un bon pageot.

Personne n'ayant répondu il se mit à fendre du bois. Le bruit était gai.

— Vous avez raison, cria-t-il encore, on va faire du feu et dans dix minutes : au jus !

Il sortit en bras de chemise avec son crochet de fer sanglé jusqu'au coude, bourra un vieux sac à ciment dans le fond du brasero, mit l'allumette et chargea une brassée de bois fendu.

— Adjalu Fleurdant.

Celui-ci constata que les noms propres commençaient à flancher.

— Mon capitaine ?

— Appelez-moi le hop... le hap... empu de fantin... heu...

De mal en pis. Conscient de sa misère le capitaine fit un signe agacé pour exiger le retour du caporal Desenfans. Le guetteur fut arraché de son trou, ramené au sec à travers les écueils du chantier, soutenu et houspillé par l'adjudant qui, d'une planche et deux seaux, lui fit un banc devant le feu. Geignant de courbatures, Lafleur se mit à quatre pattes et souffla sous le brasero qui en cracha des étincelles par tous les trous. Les silhouettes sortirent de l'ombre. Le capitaine reposait en manteau de siège, fumant et blotti, comme un vieux baron traîné au bivouac dans sa cathèdre à baldaquin. Il n'attendait rien de l'aube. Il avait les poings dans la barbe, l'œil rouge dans son coquard, avec un petit air souriant qui pouvait tromper. Il semblait fasciné par les gestes du caporal. Celui-ci cherchait une pincée de tabac pour rouler une cigarette et sa tête ronde marquée d'une ecchymose à la pommette reluisait comme une vieille bouillotte de cuivre. Malheureusement il fit tomber dans le silence une lourde question sur les événements de la soirée, le sens général des opérations, le rôle qu'y avaient joué les biffins de Gonesse, la portée de leurs interventions et la nature de leurs adversaires. Mal lui en prit. L'adjudant lui commanda de fermer sa gueule sur des problèmes interdits à son grade. « Il y a des choses, dit-il, c'est comme la biffe elle-même, autrement dit marche ou crève et tu auras les explications à la fin si ce n'est à la fin des fins et ces choses-là ont également la nature des pieds, si on les arrête elles commencent à poser des questions et elles enflent. » Il fit observer en plus que l'heure n'était pas aux devinettes et que lui-même, adjudant de carrière depuis toujours, le plus ancien dans son grade, n'avait pour l'instant d'autre souci en tête que la confection du café. Cela dit, Thomas Lafleur alla chercher le nécessaire sous la tente et M. Desenfans ayant eu en somme la réponse qu'il désirait saisit un brandon et alluma sa cigarette. Pour en finir, il dit à l'adjudant qui revenait avec les ustensiles :

— Remarquez que je ne suis pas pressé. L'important c'est qu'on sache, un jour ou l'autre.

— Ma main au feu, dit Thomas Lafleur en jetant son moignon de sycomore dans le brasero.

Le bois grésilla, flamba et ses lambeaux de cuir dégagèrent une fumée qui sentait la chair grillée. Pour assainir son foyer, l'adjudant le chargea d'un morceau de résineux fendu en quatre et se mit à préparer le café.

Dans les pouvoirs d'un adjudant bien né il y a toujours un grain de sacerdoce mêlé d'un soupçon de magie et cette nuit-là Thomas Lafleur avait la grâce et le charme. Il officiait pour l'illustration de tous les grands jus, les inquiets, les savants, les bâclés, qui nous auront dépannés ici-bas. Dans la fumée pétillante il se tenait, chenu mais attentif à main-

tenir sur le haut du foyer une grande louche de soudeur où l'eau commençait à s'émouvoir dans les reflets du plomb.

— C'est le café à la mode du bourreau, disait-il, en tisonnant de sa main crochue, ça va nous chauffer un peu dans les veines.

Il jeta une poignée de café moulu, attendit un bouillon, retira la louche pour la caler dans un creux de sable sec, y mesura un filet d'eau froide pour précipiter les marcs puis aligna un verre, un bol, une tasse et servit à chacun sa ration fumante. Ils commencèrent par tâter la chaleur à pleines paumes, cette chaleur aimable en toutes saisons quand elle est faite exprès ; puis se mirent à boire sans autres commentaires que lappements et soupirs. C'était mieux que le répit, c'était la halte, avec tous les soulagements du *h* expiré. La misère fondante, l'œil extasié sur le feu tutélaire pendant que les sales bêtes, les idées fauves et les mystères rampants se tiennent couards et tapis dans les fourrés de la nuit. La raison du voyage c'est la douceur d'un bivouac bien gardé. Tous les beaux feux de leur vie se rallumaient jusqu'au fond de leur mémoire comme les signaux amis jalonnant une route peu sûre. Une fois de plus ayant tiré l'étape dans la nuit et la mouscaille on se retrouvait devant un feu, les copains, le jus. Et le prix qu'on paie ces moments-là n'est jamais exorbitant, qu'on se le dise. Ils en avaient tous les trois une vieille et délicate expérience, feux de tous bois, gabions secs, hampes de hallebardes, piquets de réseau, pieds de chaise, Bois-le-Prêtre et des Caures, feux gaulois sur les collines, tisons peureux des grand-gardes, fagot individuel sous la courroie de charge, crottes de chameaux, sapins du Vieil-Armand, chevrons calcinés, roues de caisson et brindilles gelées sur la neige. Le capitaine Huard fixait le brasero qui tentait de le retenir, mais le charme avait pris du mou et la lueur s'éloignait ; ou plutôt M. Huard se retirait doucement, s'enfonçait, et ma foi, depuis le temps qu'il ne fréquentait plus que des morts il se laissait tenter par d'autres lumières, cent copains le tiraient par les pieds, par la barbe et par la musette, cent mille copains tous frères du même lit de misère et chamarrés de leur boue radieuse. L'histoire va rebondir avec ses ficelles dénouées et ses raisons diaphanes. Les phrases coupées et qui saignent toujours, le geste abattu en plein vol, le mot qu'on allait dire et la main qu'on allait ouvrir, le nom perdu qui ronge le bout de la langue, les malentendus, les coups fourrés, il faut que tout cela se démêle, se recolle et termine sa course, retrouvailles et raccords, on allait enchaîner, voir enfin les deux bouts et peut-être les joindre. Mais le brasero tenait bon et collant à l'œil, et le capitaine y voyait bouger des ombres qu'il avait bien connues... Dans le bourg en ruines où l'incendie fumait encore on avait allumé un petit feu, comme ça, un feu à nous pour faire le jus car le temps mouillait jusqu'à l'os, il y avait un grand sous-off tout sec et tordu, un peu phraseur mais qui avait du commandement, de la moustache et une sacrée routine, son nom m'échappe, il n'a fait que passer à la compagnie, et près de lui un cabot trapu têtu que j'aimais bien, on

a toujours été ensemble, comment s'appelait-il donc ? Je n'étais pas là quand il est mort, il avait un nom gentil et pas difficile, c'est vraiment bizarre que celui-là m'échappe, et plus personne ici pour me le rappeler, tous ces noms encrassés m'empâtent la langue et m'étouffent... un rab de jus ? d'une voix enfumée le sous-off annonce un rab de jus, ça ne me dit plus grand-chose mais cent mille copains me certifient que non, le der des rabs ne se refuse pas.

— Le temps de lui donner un petit coup de chaud, reprit l'adjudant qui passait la louche au-dessus de la flamme.

Il servit M. Desenfans qui était près de lui et s'approcha du capitaine.

— Il dort, fit le caporal, laissez-le dormir.

L'adjudant voulut tout de même le servir et se baissa pour remplir le bol.

— Ce n'était pas la peine, dit encore le caporal, son jus va refroidir.

L'adjudant resta un instant au pied du dormeur :

— Ils refroidiront ensemble, dit-il enfin, le capitaine Huard est mort.

En s'approchant pour voir, M. Desenfans toucha son vieil ami qui versa lourdement sur le côté. On le remit dans la position qu'il avait choisie, accoudé sur les genoux, en le calant avec des sacs, la musette à ses pieds et la canne par-dessus. Otant son chapeau, Thomas Lafleur fit un signe de croix et le caporal ayant fait de même voulut dire quelque chose pour exprimer sa peine, mais il ne vint qu'un sanglot et il préféra se taire. Un instant plus tard, ils étaient revenus machinalement au brasero, et le caporal ayant retrouvé sa voix déclarait :

— C'est la mort de l'infanterie.

L'adjudant haussa mollement les épaules, soit qu'il acceptât de se rendre à l'évidence, ou qu'il moquât doucement une opinion insensée que la douleur excusait à peine.

— Les biffins de Gonesse continuent, dit-il en forçant un peu la voix.

— Ils continuent dans le cirage.

— C'est leur boulot et ils en reluiront, murmura Lafleur d'une voix morne.

— Et qu'allons-nous faire ?

— Tâcher moyen.

— Je voulais dire : qu'allons-nous faire pour l'enterrement ?

— Je ne sais pas encore, mais le commandant Burnier est un précédent.

Le caporal ne cacha pas qu'à son avis l'hommage ayant tourné au désastre il n'y avait pas lieu de le renouveler. L'adjudant n'insista pas. Il s'assit enfin et demanda au caporal de jeter quelques bouts de bois dans le brasero, pour la veillée. Comme il avait pris, en s'asseyant, la posture du mort, il en chercha une autre, mais aucune ne convenait aussi bien ; mauvais signe assurément. Une fatigue inconnue, et Dieu sait pour-

tant qu'il en avait connu de toutes sortes, à l'exception il est vrai de ces langueurs pernicieuses dont il avait maintes fois constaté les ravages autour de lui et que les victimes attribuaient aux cafards, bourdons et autres blattes mangeuses de moral. Son tour était venu peut-être. Dieu sait qu'il en avait traversé des pagailles, des noires, des épaisses et des pas jolies, sans liaison ni consigne, boussole en tête et pifomètre au vent, mais aujourd'hui pour la première fois il s'était vu paumé, la soirée lui caillait sur l'estomac. Ce n'était qu'un malaise sûr et l'aurore avant peu lui rendrait la détente et l'aplomb. Le plus irritant, le plus grave c'était bien que l'esprit d'entreprise l'eût abandonné. Même pas le goût de s'employer à la sépulture d'un capitaine qu'il affectionnait depuis toujours. Hier encore, en pareil cas, il eût ordonné ou improvisé pour la dépouille une cérémonie exceptionnelle ou des pompes singulières, ne serait-ce que l'enterrement sur place dans la fouille n° 3 d'où l'autre jour une équipe de terrassiers maures avait justement exhumé les ossements d'un Carolingien lequel, entre parenthèses, à en juger par les tibias, les tarses et le fer de lance, avait dû servir dans l'infanterie. Cela ne présentait pas de difficulté, on avait tout sous la main, même la bouteille pour y mettre le nom et les états de service, et la terre avait du répondant. Eh bien non, il se voyait tout à l'heure faire son piteux rapport au contremaître et le corps de M. Huard serait livré aux règlements en vigueur sur l'inhumation des grands capitaines tombés en cloche.

— Même pas pouvoir lui envoyer un coup de langue, grogna le caporal-clairon. Et comme Lafleur ne répondait pas, il ajouta : c'est vrai aussi qu'on ne réveille pas les bourgeois avec la sonnerie aux morts.

— On ne les fait pas mourir non plus.

— Si j'avais su, quand même, j'aurais pris le clairon et laissé le drapeau.

— A propos, tu ne me demandes pas où je l'ai mis ?

— Où est-il ?

— Derrière la tente, piqué dans le tas de sable.

M. Desenfans revint avec son drapeau et, sans plus d'explication, le planta dans le brasero où il se mit à flamber en torche.

— Bien, mon fils. En voilà toujours un que les injures ne toucheront pas.

Attiré par la vive lumière, un noctambule s'arrêta un instant, le visage triste, et repartit le cœur plein d'envie pour les heureux de ce monde qui savent encore festoyer la nuit d'un feu de joie. De l'autre côté un cycliste rasa les cordes en lâchant une apostrophe : « Alors les gars, on brûle les meubles ? » Sa voix placide où traînait un accent campagnard éveilla dans les airs comme un écho de chemin vicinal. L'avenue était calme encore, c'était l'heure creuse, la ville cuvait ses frasques.

— Tu dors, mon fils, va donc profiter une heure ou deux dans mon lit.

M. Desenfans préféra s'allonger dans une couverture au pied du brasero.

⁂

Quand le ciel commença de pâlir, l'adjudant alla se débarbouiller sous le robinet puis mangea un quignon avec une demi-tranche de fromage de tête et fit réchauffer le rab du mort qu'il but d'un trait. Il parut en éprouver un grand bien. Pour se dégourdir les jambes il fit le tour du chantier, remettant à leur place quelques objets dérangés au cours de la nuit et revint près du capitaine qu'il mit à l'abri des regards en laissant retomber la bâche devant lui.

⁂

Dans l'avenue Massebœuf, à sens unique, le cours des choses avait repris son élan comme un fleuve heureux de remplir son lit. Allure assez vive et débit soutenu bien que le passage ne fut pas entièrement libre d'un bord à l'autre. On remarquait en effet, au plus fort du courant, une espèce d'atoll, d'épave ou de radeau ancré. Quoi qu'il en fût, le danger était convenablement balisé, et c'était merveille de voir l'impétueux trafic se diviser en souplesse, ranger de près les rives de l'écueil et se reformer en aval sans clapot ni remous. Une légère fumée révélait que l'obstacle était habité. Survint en effet, à la pointe sud, un escogriffe d'aspect âgé mais d'allure fringante qui se mit à observer le flot fuyant. Il resta ainsi une ou deux minutes, le temps de voir passer, entre autres mobiles remarquables, un corbillard diesel, un panier à salade roulant sur les essieux, quelques éléments de la caravane du Tour de France, une auto-grue avec sa prise, quatre motards bottés à l'écuyère, trois sidecars de journaux frais, une roulotte foraine et trois bourgeoises. L'homme gagna ensuite la pointe nord où il parut observer la force du courant, peut-être s'en inquiéter, après quoi il se baissa paur arranger quelque chose, peut-être assurer la bonne tenue des amarres.

Revenu au brasero l'adjudant mit en train un café hâtif, réveilla M. Desenfans et, sans même savoir s'il avait repris connaissance de la situation, le pressa de manger un morceau et d'avaler une gorgée car il fallait disait-il que la chapelle ardente fût dressée avant l'arrivée de la garnison montante.

Le caporal ayant balayé les abords de la tente il aida Lafleur à mettre en ordre ou hors de vue tout ce qui traînait dessous, puis le grabat fut tiré au milieu, placé dans le grand axe, et bordé au carré. Ils retapèrent le polochon, le couvrirent d'un mouchoir et calèrent un madrier sous la tête du châlit de façon que le corps pût se présenter légèrement incliné comme il convient de le faire sur un lit de parade. Après quoi, l'adjudant alla chercher six pelles et trois barres à mine pour les disposer debout en arc de cercle comme un chevet de piques et lances. Ils s'en furent ensuite cueillir les douze lanternes qui brillaient encore autour de l'en-

ceinte. Le flot des véhicules rasait les bords. De ce luminaire ils firent sous la tente un appareil assez liturgique et convenablement funèbre. L'adjudant s'étant déclaré satisfait, ils allèrent chercher le capitaine Huard qui fut allongé sur le lit, la tête posée dans le chapeau en auréole, les mains jointes sur le corbin de sa canne et la musette aux pieds. Il se dégageait du tableau une très forte impression de deuil rare, de perte irréparable survenue quelque part dans le monde occidental à une époque difficile à préciser, entre les temps barbares et modernes. M. Desenfans prit alors position immobile, les mains pendantes sans raideur, le regard fixé à quinze pas et la paupière lourde.

Quand les terrassiers nonchalants vinrent déposer leurs gamelles au seuil de la tente, le gardien de nuit était bien là pour les accueillir mais ils devinèrent tout de suite qu'il y avait cette fois quelque chose à signaler. Un doigt sur la bouche le vieux mestre de camp les invita au silence et, de son crochet de fer, souleva comme un drap d'or la lourde toile aux armes du Gaz pour faire entrevoir la dépouille du capitaine Huard, dernier officier connu des biffins de Gonesse.

JACQUES PERRET

CHRONIQUE DES LIVRES

VERT PARADIS

par E. de MONTMOLLIER et Georgette EPINEY *(Hachette)*

Un remarquable album : sélection de photos prises par plus de 60 photographes animaliers, après des heures et parfois des jours d'attente. Voici d'attendrissantes petites têtes de renardeaux (le renard, animal utile, affirment les commentateurs Eric de Montmollier et Georgette Epiney, puisqu'il tue peu de poulets mais jusqu'à 10 000 souris par an). Voici l'étonnant assassinat d'un lapin par une hermine, scène symbolique où la grâce rivalise avec la férocité.

Au milieu d'un nid la caméra a surpris un petit coucou vieux de quelques jours qui, s'arcboute pour jeter sur le sol les œufs qui l'entourent : haine de race, ce petit assassin est le seul coucou de la nichée ; sa mère l'a pondu dans un nid étranger, opération accomplie en 10 secondes.

Quelques pages plus loin surgit une forêt de palmiers graciles, on dirait que le vent incline leurs tiges : en réalité ce sont des lis d'eau, hauts de 2 mètres, pétrifiés depuis 180 millions d'années. Ailleurs une forêt de tulipes légères : surprise de la macrophotographie ce sont les œufs qu'un insecte, l'hémérobe, a fixés sur une feuille au-dessus de fils par lui sécrétés qui se sont instantanément solidifiés. On n'en finirait pas de décrire ces images étonnantes. Ces ravissantes inventions d'artistes minutieux, ces miracles de la géométrie et de l'art abstrait, ce sont des coupes d'algues marines ou le fond d'un œil d'insecte. Ces algues, véritable bouquet de fleurs d'eau, sont le cocon du fourmi-lion. 300 photographies qui valent au lecteur 300 mouvements de stupeur.

M. T.

(Suite de la chronique des livres page 71.)

L'AFRIQUE NOIRE D'EXPRESSION FRANÇAISE

par Robert Delavignette

« Ne vous accrochez donc pas au nominalisme de la Communauté ! », me disait un ministre sénégalais. Déjà un chef d'Etat africain, non des moindres, M. Félix Houphouët-Boigny, président de la République ivoirienne et fondateur de l'entente qui groupe la Côte-d'Ivoire, le Dahomey, le Niger, et la Haute-Volta, avait déclaré [1] : « Il faut tenir compte des réalités plus que du droit. Pour certains, rien n'est possible en dehors d'un cadre juridique déterminé. Nous disons, nous, que le mouvement se prouve en marchant et que c'est dans la coopération de chaque jour, sur la base de la confiance réciproque et de l'égalité, que se créera et se fortifiera la volonté commune de vivre en commun. » Enfin, en mars dernier, le président de la République gabonaise, lors de sa visite à Paris, affirmait en substance ceci : « Nous ne sortirons pas de la Communauté... à condition qu'elle évolue. » Ainsi, la Communauté ne gardera ses tenants africains que si elle est évolutive et leurs accords de coopération avec la France ne se distingueront pas fondamentalement de ceux que contractent en ce printemps 1961 les Etats de l'Entente dont l'adhésion à la Communauté a pris fin dès 1960. Le terme même de Communauté fait place à un vocable nouveau qui englobe aussi bien les Etats africains membres de la Communauté — Sénégal, Gabon, Congo, Centre-Afrique et Tchad — que les autres. Ce vocable, c'est l'Afrique d'expression française. Formule à laquelle aucun juridisme n'est à reprocher, et à laquelle s'attache une

1. Déclaration reproduite dans la revue *Europe-France-Outre-Mer* de décembre 1960.

réalité très précise qui doit nous être précieuse autant qu'elle l'est aux Africains : valeur réelle de la langue française en tant qu'instrument de culture et d'unité culturelle pour une Afrique indépendante en coopération avec nous. Faisant craquer le cadre fabriqué en 1958 par la Constitution de la Communauté, voici que surgit dans le langage courant comme dans la réalité des événements cette Afrique d'expression française dont les liens avec la France sont des accords contractuels de coopération. Tout le monde comprend qu'il s'agit d'une Afrique indépendante qui s'exprime en français et qui entre avec la France en coopération.

Demandons-nous ce que la coopération représente pour nous, Français, et quels sont les problèmes majeurs qui se posent à nos coopérateurs africains. Pour mieux répondre à ces deux questions, commençons par jalonner l'évolution qui a conduit la Communauté vers l'Afrique d'expression française.

***

Que subsiste-t-il des institutions communautaires qui eurent le référendum de 1958 pour père putatif ? Les Français naïfs qui les avaient prises au sérieux ont été édifiés en voyant le Sénat de la Communauté s'évanouir dans les limbes. Il n'avait pas fait de tapage sur sa chaise curule. A peine avait-il vagi deux fois, les 15 et 30 juillet 1959. Aux ides de mars 1961 il meurt faute de crédits en laissant toutefois dans son avis de décès un précédent qui devrait inquiéter nos légistes sinon nos législateurs. En effet, ce Sénat, très constitutionnel par sa naissance, ne pouvait périr en droit que par une révision non moins constitutionnelle. Mais il a suffi qu'il fût omis au budget de 1961 pour qu'il cessât sans débats d'exister. On ne saurait mieux signifier aux peuples éblouis que l'évolution de la Communauté peut se faire par la procédure subreptice d'une non-inscription budgétaire. Mais à quoi bon discuter ! Ce Sénat était inviable et il valait mieux le trucider en douceur.

Ne nous scandalisons pas. Les institutions communautaires de 1958 procédaient encore d'un concept qui faisait de la République Française l'astre central de la communauté dont les Républiques africaines auraient été les satellites. Mais ce système majestueux était échafaudé dans les nuées. En réalité, l'évolution de la Communauté vers une forme de coopération purement contractuelle était en germe dans le référendum de 1958 qui a marqué le renversement des valeurs sur lesquelles la France avait au XIXe siècle construit son empire d'outre-mer. Quelles étaient ces valeurs ? En premier lieu, les colonies, tout en ayant leur législation spécifique, faisaient partie intégrante du territoire national. Le territoire, c'est la terre, la propriété terrienne. Le territoire d'outre-mer n'est plus un comptoir commercial qu'on peut vendre ou fermer. Il est sacralisé politiquement. En second lieu, la République ne sera vraiment une et indivisible que si elle se développe sur un territoire centralisé jusque dans ses prolongements outre-mer. Enfin, en troisième lieu, l'arrondissement

du domaine territorial comme l'extension de la centralisation jacobine doivent être opérés au bénéfice de la liberté des individus. « Sol de France affranchit » — la devise date de notre ancienne monarchie et elle a été reprise par les républicains. Ce n'est pas un hasard si, en 1848, Victor Schœlcher proclame en même temps l'intégration des colonies au territoire national et la libération des esclaves, incorporés aussitôt à la Nation en qualité de citoyens actifs. Un siècle après, en 1946, ainsi que nous l'avons montré en de précédents articles [1], la IVe République se tient dans la logique de la IIe et naturalise dans la citoyenneté française les millions d'Africains dont les territoires sont par là-même nationalisés au même titre que les départements métropolitains. Tel était le droit. Qu'il ne fût pas toujours traduit dans les faits, n'en disconvenons pas ; qu'il fût ensuite dépassé par l'évolution des esprits africains et vidé de sa substance par ses applications à des pays et à des peuples auxquels il ne convenait plus, ne le nions pas. Ce que nous voulons mettre en relief, c'est le profond bouleversement survenu en 1958. Pour la première fois, et d'une manière solennelle, les parties ultra-marines de la République Française une et indivisible ont été considérées comme libres de faire sécession. Le mythe du territoire national ne les concernait plus — ou, plus exactement, la notion de territoire national était limitée et localisée à la métropole et elle tombait en passant la mer. La légalité du référendum de 1958 a ruiné la légitimité de la France d'outre-mer.

On se souvient que les gouvernements de la IVe République furent harcelés par une opposition qui les accusait de brader l'Empire à chaque réforme qu'ils tentaient pour canaliser l'évolution des Territoires d'outre-mer dans un sens qui maintînt le lien français à travers la diversité des situations africaines. On sait comment la IVe République expira le 13 mai 1958. Ramassé dans la désaffection où sombrait un régime abandonné, le pouvoir fut brandi pour proposer une Communauté, dont le principe était fondé non plus sur l'ouverture de la Nation française à un système pluriracial mais sur le ferment des nationalités africaines. A ses débuts, en 1958, une telle communauté offrait des apparences qui l'apparentaient à un thème qui avait déjà séduit les constituants de la IVe République, le thème des Etats associés. Sa réalisation avait été ratée. Ni la Tunisie ni le Maroc n'avaient voulu se ranger au nombre des Etats associés qui ne comprenaient que théoriquement le Viet-Nam, le Cambodge et le Laos. On pouvait espérer que la Ve République serait plus heureuse que la IVe et qu'elle reprendrait avec succès l'expérience des Etats associés, cette fois sur le plan africain. N'étaient-elles pas comparables à des Etats associés ces républiques africaines, qui, après le référendum de 1958, formaient avec la République française un seul et grand Etat souverain ? Mais à partir de juin 1960, il faut se rendre à l'évidence. La souveraineté n'est plus au niveau de la Communauté

1. La *Revue de Paris*, de juin et d'octobre 1960.

mais au niveau de chaque Etat, qui dispose du droit de légation active et passive, qui entre à l'O.N.U., qui assure sa défense au moyen de son armée nationale, qui peut battre monnaie. L'accession des Etats africains à la pleine souveraineté n'entraîne plus leur départ de la communauté dite rénovée. Leur situation en dehors de la Communauté s'ils partent, comme leur situation au sein de la Communauté s'ils restent, est déterminée par des accords contractuels, passés de puissance à puissance, avec la République française. Ce sont les accords de coopération. Ils caractérisent les relations établies entre la France et l'Afrique d'expression française. En moins de vingt mois, d'octobre 1958 à juin 1960, l'Afrique d'expression française a imposé sa propre expression politique et s'est décrochée de ce que mon ami, le ministre sénégalais, appelait le nominalisme de la Communauté.

⁂

Qu'en pensent les Français ? Quelle idée se font-ils d'une Afrique dont l'expression est qualifiée de française et ont-ils une idée de ce à quoi ils sont engagés en coopérant avec elle ?

Un concept politico-juridique est une chose, autre chose est la conception populaire à laquelle il donne lieu et sans laquelle il ne vit pas. Par leur « Oui » massif au référendum de septembre 1958, les Français avaient voté pour une Communauté institutionnelle. En 1960, la communauté institutionnelle s'est muée en Communauté contractuelle, à la suite d'une révision votée par le Parlement et promulguée le 4 juin. Communauté institutionnelle ou communauté contractuelle, ce sont des concepts. Il ne semble pas qu'ils aient nourri une conception populaire de la communauté. Voilà le premier point qu'il paraît possible de fixer.

Aucune enquête, à ma connaissance, n'a été menée pour sonder notre opinion publique en ce qui concerne l'Afrique d'expression française. Le présent article ne résulte pas d'un sondage. Tout au plus peut-il poser le problème du sondage et en indiquer l'intérêt. Mais avant toute opération de ce genre, on peut déjà partir d'un point acquis. La transformation du concept de communauté n'a pas été ressentie par la masse des Français. La conception populaire qu'ils ont de l'Afrique d'expression française ne dépendrait donc pas des fluctuations du concept communautaire. Pour eux, l'expression française de l'Afrique, c'est ce qui leur reste en Afrique après la décolonisation. L'Afrique d'expression française, ce n'est pas une Afrique en dehors ou au-dedans de telle ou telle combinaison de communauté, c'est une Afrique indépendante qui parle français. La conception populaire situe l'Afrique d'expression française dans le contexte général de la décolonisation. Pour savoir ce que pensent les Français en matière africaine, il faudrait rechercher l'idée qu'ils se font de la décolonisation sur le plan africain.

Si nous poussons l'analyse dans cette direction, nous constaterons que les Français ont fait, presque coup sur coup, deux grandes découvertes.

La première est que la colonisation coûtait cher, la deuxième est que la décolonisation constitue une obligation plus onéreuse et plus grosse encore de conséquences qu'on ne pensait.

La colonisation coûtait cher. Ce n'était pas l'entreprise lucrative que d'aucuns imaginaient. Loin d'enrichir la métropole qui s'y adonnait, elle menaçait d'accabler les contribuables qui la finançaient. Contrairement à une règle à demi séculaire, érigée par la loi de Finances du 13 avril 1900, les hommes de la IVe République avaient décidé que le budget français prendrait à sa charge la plupart des dépenses qui étaient supportées péniblement par les budgets locaux des colonies africaines avant 1946 : dépenses de fonctionnement et dépenses d'investissement. C'était mettre sur les épaules du contribuable français métropolitain l'œuvre gigantesque qui consistait à doter 27 millions d'Africains et 4 millions de Malgaches de grands services publics et à relever leur niveau de vie par de vastes plans de développement économique et social. Quelle fortune eût permis de faire acte d'une telle générosité dont la contrepartie, il est vrai, flattait le sentiment patriotique et l'idéal d'une plus grande France s'épanouissant outre-mer ?

En abdiquant cet idéal, la France décolonisatrice ferait au moins, croyait-on, l'économie d'une insoutenable prodigalité.

Mais, et ce fut la deuxième découverte — la décolonisation ne se fait pas au rabais ni même à bon marché. Les revendications des anciens colonisés à l'encontre des ex-colonisateurs ne sont pas moins pressantes que ne l'étaient celles des citoyens africains et malgaches sur les finances de Paris. Vous nous refusez votre coopération et nous quitterons la zone franc si vous ne nous fournissez pas de crédits ! murmurent ou grondent des Républiques africaines. Et les crédits sont distribués par des voies et moyens qui sont peu intelligibles au commun des Français. C'est la subvention pure et simple ou bien le prêt à fonds plus ou moins perdus. C'est aussi le soutien financier à des produits africains dont le consommateur français absorbera un contingent qu'il paiera 65 % plus cher qu'au cours mondial. Il y a certes des contreparties pour le commerce et l'industrie français. Mais elles ne sont pas connues, pas explicites. L'homme français a l'impression qu'il est tenu envers l'Afrique à des libéralités qu'il ne contrôle pas et qui sont dictées par une situation politique dont l'évolution se déroule en dehors de lui. « Il le faut bien — pense-t-il — puisqu'il s'agit d'une Afrique qui reste en pratique dans la zone franc, qui parle français, qui nous demande cinq cents professeurs supplémentaires en 1961, et qui s'adresserait ailleurs si je lui faisais défaut. » Mais il établit une corrélation directe entre ses impôts et ces 70 nouveaux francs que coûte annuellement la coopération franco-africaine, par tête de Français. Il songe à certaines régions françaises qu'il ne craint pas d'appeler sous-développées, selon une terminologie qu'on lui déconseille d'employer à l'égard de l'Afrique, tout en lui demandant de contribuer au développement africain. Pourquoi, disons-le

en passant, cette peur des mots qui gâte les relations humaines ? Pourquoi serait-il humiliant et offensant pour les Africains de parler de sous-développement ? Les raffinés s'écrient : « Ne dites pas d'un pays africain qu'il est sous-développé. Vous feriez la preuve d'un complexe de supériorité paternaliste et colonialiste qui le révulserait. Dites qu'il est démuni. »

Notre Français, lui, est démuni des possibilités de voir clair dans une coopération qui prend des allures de prestation. Il ne rechigne pas à un devoir de solidarité envers une Afrique indépendante et d'expression française — mais il voudrait tout de même savoir si les Africains, dans leurs collectivités de base, bénéficient de l'effort qui lui est imposé.

Il se doute bien que l'isolement splendide ou précautionneux n'est plus une politique et que l'aide d'un pays riche à des pays pauvres est une participation à la vie mondiale et qu'il y a là autre chose que l'aumône d'un peu de superflu. Il n'ignore pas qu'il est engagé dans un monde qui cherche lui-même son équilibre à travers de nouveaux rapports de forces. La fin des colonies, la transformation de la communauté ne sont qu'un des aspects de la crise de croissance qui se déploie à l'échelle planétaire. Peut-être le devoir d'aider l'Afrique à se développer implique-t-il pour la France un autre devoir qui est de réforme interne. Il faut à la France de nouvelles structures politiques, économiques et sociales pour que les Français soient en mesure de coopérer efficacement au développement africain, de suivre les résultats de leur coopération, et d'être présents, activement présents, au monde d'aujourd'hui — un monde où le sort de la Paix est lié au développement africain.

⁂

Mais quelle est la situation de l'Afrique d'expression française ? Quelles sont ses chances, quels sont ses facteurs de développement ? Ce n'est pas attenter à sa dignité que d'examiner la disproportion entre ses ressources et ses besoins. Disons tout de suite que cette disproportion est éclatante et qu'elle révèle à qui voudrait en douter la pauvreté actuelle des pays africains.

On en a douté. Quand des coloniaux la signalaient, on souriait d'un air entendu en pensant qu'ils désiraient garder pour eux le secret d'un Eldorado caché ou bien qu'ils étaient incapables de mettre en valeur le potentiel de richesses africaines. L'Indépendance allait changer tout cela et donner l'essor à la prospérité de pays enfin libérés. Il aura fallu l'autorité d'un Gaston Berger pour rappeler que l'émancipation de l'Afrique n'avait rien de commun avec la révolte de riches colonies ou d'opulentes provinces contre un système qui les exploitait. Gaston Berger, à l'Institut d'Etude du Développement économique et social fondé par Henri Laugier, citait l'exemple des Pays-Bas industrieux, se libérant de l'Espagne qui ne leur était pas nécessaire pour qu'ils pussent se suffire à eux-mêmes et il évoquait les insurgents américains qui, à la veille de secouer

le joug de la métropole britannique, avaient atteint un développement économique, social et culturel, si complet qu'ils étaient déjà indépendants en fait avant de l'être en droit. Et Gaston Berger ajoute cet avertissement[1] : « *Des peuples acquièrent leur liberté sans avoir auparavant assuré leur indépendance, et l'ordre des tâches à accomplir se trouve inversé.* » C'est le cas de l'Afrique d'expression française. Ses républiques se sont formées en opposant leur nationalisme à l'impérialisme français et elles ont accédé à la souveraineté. Mais c'est une accession à des responsabilités qu'elles ne peuvent porter seules, sans un concours technique et financier. Elles font partie du Tiers Monde. Comment faut-il entendre la formule Tiers Monde — due à Georges Balandier ? Tiers Monde, monde en tiers entre le monde soviétique et le monde occidental ? En est-il du Tiers Monde comme il en fut en France du Tiers Etat qui n'était rien, qui pouvait être tout et qui voulait être quelque chose ? Mais on pourrait dire aussi, sans jouer sur les mots, que le Tiers Monde ne se développera pas sans l'intervention d'un tiers. L'Afrique d'expression française, sur le plan économique, a besoin d'un tiers. Il est naturel que ce tiers soit français.

Pour apprécier l'ampleur des tâches que l'Afrique doit accomplir dans cet ordre inversé que Gaston Berger a su mettre en lumière, consultons les budgets des républiques échelonnées de la Mauritanie au Tchad, et du Sénégal au Congo. Le plus gros en 1960 n'excède pas 580 millions de nouveaux francs français. Ils ont tous ce trait commun d'être dominés par la même rubrique, celle des dépenses de fonctionnement qui l'emportent de manière écrasante sur les dépenses d'investissement. Et les dépenses de fonctionnement sont elles-mêmes dominées par le paiement des fonctionnaires. Il ne s'agit plus de fonctionnaires coloniaux mais de fonctionnaires africains.

Qu'on me permette de reprendre ce que j'ai déjà eu l'occasion d'écrire ici-même en de précédents articles : la décolonisation de l'Afrique française a été, par certains côtés, une relève de fonctionnaires qui a réussi. Les cadres coloniaux ont été relevés par des cadres africains sans que fût changé le type de fonction publique introduit en Afrique par la colonisation et dont les services ont proliféré à partir de 1946. La bureaucratie n'a pas été une bastille à détruire mais un poste de commande à occuper par l'Indépendance et sa troupe de fonctionnaires africains. L'Indépendance a eu le pouvoir de changer le personnel des bureaux, elle n'avait pas le pouvoir de changer la nature des choses africaines et la pauvreté en prospérité. L'administration moderne est lourde pour des budgets africains. Les républiques issues de l'ex-A.-O.F. totalisent — moins la Guinée — environ 100 000 fonctionnaires — ce qui est peu pour une population de 18 millions d'âmes — mais c'est beaucoup pour

1. Discours de Gaston Berger à la séance de rentrée de l'Institut d'Etude du Développement économique et social, le 17 octobre 1960, publié par la revue *Tiers Monde*, nº 4, octobre-décembre 1960.

une masse budgétaire de 66 500 millions de francs C.F.A. en 1960 [1]. Dans telle de ces républiques, plus de la moitié d'un budget de 16 milliards de francs C.F.A. (320 millions de nouveaux francs métropolitains) est consacrée au paiement des fonctionnaires qui représentent le centième d'une population totale de 2 millions d'âmes.

Ce n'a pas été payer trop cher une relève politique des cadres administratifs qui s'est faite dans la paix. Les désordres affreux qui désolent le Congo ex-Belge nous éclairent sur le prix qu'il en coûte de ne pas préparer avec soin et avec abnégation la passation des services et le transfert des compétences. Dans l'Afrique d'expression française l'administration coloniale, de 1946 à 1958, a été la servante au grand cœur qui a ménagé les transitions nécessaires à la montée de l'Indépendance. Mais il n'empêche que le poids des fonctions publiques et des frais de souveraineté dont l'Indépendance a hérité pèse maintenant sur l'avenir africain. Dans son cours au Collège de France, en 1959, Pierre Gourou dit : « Les fonctionnaires africains, à égalité de titres et de compétence avec leurs homologues européens, exigent des rémunérations comparables, sinon égales à celles des Européens en Afrique. Cette égalité est pour beaucoup d'Africains la forme la plus palpable de l'Indépendance. Là se dissimule pour l'avenir de l'Afrique le plus terrible danger. L'Afrique risque de prendre un mauvais virage et de se trouver entre les mains de technocrates autochtones aux rémunérations de style européen. »

Les ministres africains ne sont pas sans avoir conscience de ce danger. En certaines républiques, les traitements ont été diminués de 15 à 20 %. Mais la disproportion entre le niveau de vie des fonctionnaires et celui de la masse africaine reste énorme. Au Sénégal où le revenu moyen annuel par tête d'habitant n'atteint pas 20 000 francs C.F.A., le chef du gouvernement Mamadou Dia déclare que la superstructure administrative écrase l'infrastructure économique et sociale. Au Mali, le président Modibo Kéita lance un appel à l'austérité. Mais le problème reste entier : comment faire pour payer la fonction publique proportionnellement au revenu national ? Et l'on en vient à se demander s'il ne faudrait pas imaginer un nouveau type de fonction publique, moins diversifié que dans les pays européens, mieux adapté aux ressources du pays africain.

Autre problème et non moins complexe et urgent : quelle est, pour une région africaine déterminée, la bonne formule de planification qui relèvera le niveau de vie général ? On n'ignore plus qu'il ne suffit pas de plaquer sur l'Afrique des programmes de développement préfabriqué. Dans une Afrique encore agricole à 80 %, le ressort de toute politique de développement est au cœur de milliers de villages qu'il faut moderniser et encadrer sans les déraciner. Comment restructurer le village africain, si fragile sous le choc des techniques nouvelles et maladroitement

1. On sait que le franc C.F.A. a conservé sa valeur. Il vaut 2 anciens francs métropolitains, c'est-à-dire que 100 francs C.F.A. valent 2 nouveaux francs métropolitains.

appliquées de l'extérieur, si dur à ébranler et à mouvoir par le dedans ? La première œuvre consiste à former des spécialistes africains pour la recherche de formules spécifiquement africaines. Le Sénégal entre dans cette voie en confiant une enquête sur les méthodes de développement au R. P. Lebret, le dominicain d' « Economie et Humanisme ». Ainsi la sagesse d'un pays dont la majorité des habitants sont musulmans ne craint pas de recourir à la science et à l'expérience d'un économiste chrétien.

L'amitié franco-africaine, la solidarité de la France et de l'Afrique dans une coopération contractuelle, l'intérêt français bien compris, tous ces mobiles affectifs et positifs nous conduisent à prendre part aux difficultés que les Africains doivent surmonter, et nous devons éviter en même temps toute ingérence dans leurs Etats indépendants. Mais ce n'est pas nous mêler de leurs affaires que de réfléchir sur la modicité de leurs ressources et aussi sur l'inégalité de leurs situations. Pour se développer, les deux millions de Tchadiens ont, en 1960, un budget de 3 680 millions de francs C.F.A., inférieur à celui dont disposent les 500 000 Gabonais. Et les instruments du développement, machines, engrais, matériel de toute sorte, coûtent plus cher au Tchad, à 2 000 kilomètres de la mer, qu'au Gabon. On pourrait multiplier les exemples de cette inégalité de chances en matière de développement.

⁂

Que conclure des considérations qui précèdent ? Que la coopération n'est pas chose facile. Elle doit tâtonner dans une situation mouvante où les vrais problèmes africains se posent avec plus d'acuité encore qu'à l'époque coloniale. Problèmes qui ne peuvent nous laisser indifférents, car dans leur spécificité africaine ils sont ceux d'une planète où tous les hommes vivent désormais en interdépendance. Mais il est évident que seuls des hommes africains ont sur ces problèmes la responsabilité de la recherche et le pouvoir de décision.

Ces hommes ont été formés à l'école française. Nous pouvons regretter que la République française n'ait pu renouveler le miracle romain d'un Empire « renversé » — c'est-à-dire un Empire fédéral et pluriracial où tous les hommes, sans distinction d'origine, auraient joui des mêmes droits dans la même paix. Mais si c'était là un rêve et qui s'est évanoui, il a toutefois nourri une action qui a réalisé une grande œuvre : l'enseignement français en Afrique. C'est la langue française qui a donné aux Africains les moyens de forger une unité culturelle, des sables mauritaniens aux forêts du Gabon et du Congo, des savanes du Sénégal et du Mali à celles du Tchad, des plantations de Côte d'Ivoire aux irrigations du Niger. C'est la langue française qui fournit aux Africains la possibilité d'organiser aux récentes conférences de Brazzaville et de Yaoundé, leur marché commun et leurs propres fédérations. C'est la langue française qui les aide à accomplir ce que le président de la République séné-

galaise, le poète Léopold Sedar Senghor, appelle « le double travail de fidélité à la terre, à la race et à la nation et de fidélité au XXe siècle et au monde... le double travail du retour sur soi et de recherche des autres qui constitue la culture ».

Douze cent mille enfants de toutes les républiques africaines vont cette année à l'école dans l'Afrique d'expression française. Nous devons coopérer avec cette Afrique pour que leur nombre croisse d'année en année. Quelle raison plus solide, quelle autre promesse plus belle à notre effort de coopération ! L'Afrique d'expression française est cette Afrique indépendante qui exprime en français sa volonté politique de nous faire participer à son propre développement. C'est par là-même donner à notre langue et à notre esprit un essor africain en un temps où l'Afrique entre dans l'interdépendance mondiale et peut servir de trait d'union — et non d'enjeu — entre l'Est et l'Ouest.

ROBERT DELAVIGNETTE

CHRONIQUE DES LIVRES

L'ESBROUFE

par Georges CONCHON *(Albin-Michel)*

A une époque où personne ne croit plus aux belles histoires d'amour, il peut sembler normal de les remplacer par de belles histoires d'argent, mais ce qui l'est moins c'est d'avoir su donner à une histoire d'argent — sujet sordide — tout le charme d'un roman d'amour des temps héroïques. On ne s'attend guère en effet à ce qu'un garçon de seize ans, décidé à faire fortune aux jours troubles de l'Occupation, soit chevaleresque, honnête, généreux, fidèle ou reconnaissant des services rendus, ce qu'il est réellement. Pour être honnête à mon tour je dois préciser qu'il est menteur — il mystifie toute une ville en se faisant passer pour amnésique — joueur, paresseux et tête folle mais ses défauts s'harmonisent si bien avec ses qualités qu'ils finissent par se confondre avec elles pour donner à cet *esbroufeur* une désinvolture qui ne manque ni d'élégance ni de pittoresque. Somme toute, un personnage séduisant qui raconte avec une légère pointe de complaisance son odyssée : lancé à la conquête de son premier million, il y arrive rapidement, aidé par la chance, son savoir-faire, et aussi par un bon naturel que ne parviennent à gâter ni la fréquentation des tripots ni celle de comparses assez louches.

Toutes les aventures s'enchaînent avec une merveilleuse facilité, sous le signe d'une Fortune généreuse dont les hasards ne sont pas sans rappeler certains épisodes de *Gil Blas* ou du *Bachelier de Salamanque*. Le style de Georges Conchon, alerte, cursif, teinté d'une ironie légère, est d'une rigueur classique qui donne de la tenue au livre et même, assez curieusement, aux personnages. A travers les vicissitudes de l'Histoire, la race des aventuriers demeure la même et ces mauvais sujets deviennent toujours d'excellents sujets de romans.

DIESBACH

(Suite de la chronique des livres page 95.)

LES GIROUETTES

par Roger Grenier

Depuis qu'ils étaient là, chaque matin leurs camions et leurs voitures réveillaient Emilia Giustinani à six heures. Puis les marteaux des machinistes, les cris des régisseurs et des assistants la poursuivaient. C'était le moment où, après les insomnies, elle commençait à se rendormir. Les insomnies lui infligeaient leur supplice à partir de quatre heures, parfois de trois, et de deux, quand cela allait très mal.

Elle essayait de nier le bruit, de ne pas bouger, de garder les yeux clos. Mais aucun simulacre ne pouvait lui rendre le repos et l'inconscience. Bientôt un geste la trahissait, une façon de placer un bras, ou une jambe, qui n'appartient qu'à une personne éveillée. Elle se levait avec rage, et s'approchait de la fenêtre. A travers les jalousies, elle épiait la place blanche de soleil, et les curieux, groupés déjà par dizaines, et recherchant déjà l'ombre, et toute l'agitation des cinéastes, devant le grand échafaudage qu'ils avaient construit à côté de l'église.

Emilia observait ce spectacle devenu familier. Elle n'était même plus dépaysée par les corrections que l'architecte du film avait apportées à la place, rajoutant une terrasse à la maison près des escaliers, dotant d'un étage de plus — factice, seulement en façade — celle des *sali e tabacchi,* poussant l'audace jusqu'à ériger un faux monument aux morts en stuc, pour boucher un trou qu'on voyait dans le paysage. Elle s'étonnait seulement de retrouver chaque jour la *prima parte feminina,* une des plus illustres vedettes d'Europe et d'Amérique, au travail à six heures du matin, assise sur un fauteuil de toile pliant dont le dossier porte son nom, penchée vers la maquilleuse qui, avec une grosse houppette, apporte les dernières retouches à l'épais fond de teint, une pâte presque rouge, exactement de la même couleur que les murs des maisons.

Toute la journée, les lourds rayons du soleil s'acharneront sur le maquillage de la *prima parte feminina,* sanglée, sous sa robe de paysanne, dans un corset impitoyable. De temps en temps, la maquilleuse, avec la grosse houppette, effacera, dans un nuage de poudre ocre, la sueur ruisselant sur le visage, le cou, les seins les plus célèbres du monde. Maintenant, Emilia sait ce qu'est la vie des grandes vedettes. De six heures du matin à sept heures du soir, il leur faut affronter sans faiblir le soleil du Sud, se battre contre lui jusqu'à la dernière lueur,

— Ci-dessus portrait de Roger Grenier (photo Marc Foucault).

sa chute sanglante dans la lagune, au-delà des forêts d'oliviers géants.

Emilia Giustinani couche dans la salle à manger, sur un divan qui, le jour, est recouvert de peluche bleue. Au-dessus est accroché le portrait à l'huile d'un bourgeois du siècle dernier, le grand-père de la signora Alessandra Valentini, née Cesina. Il est signé D. Giuseppe Di d'Addetta. Ce portrait, assez inexpressif, d'un homme fermé, retiré dans l'inhumaine dignité d'une caste, ne semble pas avoir d'autre signification, d'autre fonction que de porter témoignage sur la décadence de la famille Cesina, ou tout au moins de la partie de cette famille qui en a été réduite à s'allier au malheureux signor Valentini, dans une bourgade déchue, elle aussi, et que seuls ces bruyants cinéastes ont réussi à sortir provisoirement d'une torpeur désespérée.

Devant quelques meubles lourds, dans le style 1880 du royaume de Naples, devant les plafonds peints, Emilia se demande toujours comment cette splendeur a pu exister dans le passé ; comment les habitants de Monte San Giorgio, qui vivent aujourd'hui à peu près comme une peuplade de primitifs, ont pu jadis connaître le luxe des mobiliers, des tableaux, des marbres. Comment ces gens civilisés sont devenus ensuite des pillards, des brigands, voleurs de chevaux et de vaches, détrousseurs des troupeaux du Tavoliere. Et aujourd'hui, il n'y a même plus de chevaux à voler. On voit encore, à Monte San Giorgio, deux églises, dont une très belle, et plusieurs maisons qui sont presque des palais, vestiges d'une vie morte. Pour Emilia, prisonnière du présent, ces monuments sont des énigmes.

Les yeux fatigués par la contemplation de la place ensoleillée, elle revient au cœur de l'ombre, faire ses prières devant une photographie de Padre Pio, le stigmatisé. Sur la photo, ce saint, dont chaque jour multiplie les miracles, est comme un paysan qui semble rouler de gros yeux ronds. Sous son portrait est placé un petit meuble aux portes grillagées qui ne servait à rien de précis avant qu'Emilia en fît sa bibliothèque. Elle y a rangé un tome dépareillé de Plutarque, l'Arioste, Boccace, une traduction de l'*Enéide*, plusieurs ouvrages sur Padre Pio, ramenés par elle ou par les Valentini de pèlerinages à San Giovanni Rotondo, enfin *l'Inferno, La Vita Nova* et surtout son cher Leopardi.

L'objet le plus remarquable de la salle à manger est la suspension, au-dessus de la table. Elle est l'œuvre ou plutôt, comme il dit, l'invention du signor Valentini. C'est une souche d'arbre, une racine formant une grotte dans laquelle sont installés les personnages de la Nativité, tandis que, cheminant sur le bois, s'avancent les rois mages et leur train. Des étoiles de fer-blanc survolent la souche. L'ensemble tourne, grâce à un axe, et à un roulement à billes fixé au plafond. A peu de chose près, et sans jamais avoir entendu parler de Calder, le signor Valentini a inventé un mobile.

A sept heures, Emilia qui a fait sa toilette dans un réduit où elle dispose d'un broc et d'une cuvette installés sur une table juponnée de cre-

tonne, gagne la cuisine pour prendre son petit déjeuner avec ses propriétaires.

— Cette nuit, dit la signora Valentini, vieille et lourde femme, j'ai cru sentir l'odeur de violettes. Mais c'était très faible, je ne suis pas sûre.

L'odeur de violettes, c'est l'indicatif de Padre Pio, saint vivant, stigmatisé et ubiquiste. Il est dans son couvent, à San Giovanni, et vous le voyez apparaître, ou tout au moins vous sentez les violettes.

— Pourquoi voulez-vous, dit Emilia, que le saint vienne se perdre dans cet horrible village de barbares ?

— Et pourquoi non ? Il n'y a que cinquante kilomètres, à vol d'oiseau. Et on a bien vu Padre Pio en Amérique, à New York, et même, je crois, au Pôle Nord !

La seule chose qui pourrait l'empêcher de se manifester, selon la signora Valentini, c'est la présence des gens du cinéma, ces impies. C'est pourquoi, elle n'est pas très sûre de l'odeur de violettes.

— Les gens du cinéma, dit Valentini, si on pouvait leur parler...

— Et pourquoi ne peut-on pas leur parler ? s'écrie la signora Valentini. Il faut être un imbécile, pour ne pas oser leur parler. Tu aurais dû voir Ernesto Cressone, hier, comme il les a matés. Il était là, devant sa mercerie, assis sur une chaise, et voilà qu'ils veulent l'obliger à rentrer dans sa boutique, à se cacher. « Je suis un commerçant ! leur a-t-il répliqué. C'est mon métier de rester comme cela devant la porte, pour recevoir les clients ! Vous allez me mettre dans la misère ! Ce film va me priver de pain ! Si vous voulez m'empêcher de travailler, payez-moi donc ! »

— Son métier, c'est de rester sans rien faire, devant sa porte, dit Emilia.

— Eh bien, conclut la signora Valentini, ils ont fini par payer.

— Si je pouvais leur parler, dit Valentini, avec leurs relations, à Rome, ils pourraient m'aider, pour mon brevet...

La signora Valentini hausse les épaules. Le vieux se lève. Il n'est pas rasé, il ne porte ni col, ni cravate. Il dit encore, mais c'est comme s'il ne s'adressait à personne, comme s'il parlait tout seul, et sans doute doit-il parler tout seul, quand il bricole ses « inventions » :

— Je vais dans mon laboratoire.

Quand ils regardent la maison du signor Valentini, bien qu'elle ne soit pas dans le champ des cameras, les étrangers, les cinéastes sont étonnés. Sur la terrasse, une des plus hautes de la place, tourne sans relâche, au gré des vents, un carrousel compliqué de boules et de cônes multicolores. Le signor Valentini est inventeur de girouettes. De même que le lustre mobile représentant la nativité, de même aussi qu'une sorte de manège où se poursuivent sans fin les moines et les saints d'une procession, les girouettes tournent sur de vieux roulements à billes. L'essentiel, dans les inventions du signor Valentini, c'est que ça tourne.

Présentement, dans son « laboratoire », un réduit sous la terrasse aux

girouettes, il travaille à un jeu de roulette. La boule est poussée par des footballeurs en tôle découpée, disposés en spirale, à inégale distance de l'axe central. Ainsi, elle ne peut échapper à leurs pieds. Il y a onze joueurs, bien entendu. Ils représentent la célèbre équipe de Torino, anéantie dans une catastrophe aérienne. Leurs noms sont peints sur leurs maillots.

Emilia regarde Valentini sortir de la cuisine, sans bruit, un peu voûté, vieux maniaque, avec son idée fixe, la conviction qu'il recevra un jour, de ces bureaux qui, dans le Nord, dirigent l'administration du pays, un brevet d'inventeur. Il l'attend depuis des années, comme chacun ici attend quelque chose : un emploi, un passeport qui permettrait d'aller travailler en France. Comme la signora Luisa Valentini attend l'odeur de violettes du Padre Pio. Tous des prisonniers rivés à ces montagnes, réduits à l'espoir. Trop rustres, trop grossiers pour trouver, comme le cher Leopardi, et comme elle, l'évasion dans la littérature. Leopardi et son chant solitaire...

⁂

Emilia doit ouvrir son bureau à huit heures. Elle est la postière de Monte San Giorgio. La poste est dans une petite rue en escaliers, qui part de la place. Toutes les rues sont en escaliers. Et les maisons, avec leurs terrasses, forment elles-mêmes une sorte d'escalier géant, une cascade pétrifiée. Seule, la rue principale est plate, accessible aux voitures. Mais si vous la suivez, vous décrivez sans vous en apercevoir une boucle, et, au lieu de sortir du pays, vous vous retrouvez à son entrée. On ne sort pas de Monte San Giorgio.

Quand la postière traverse la place pour gagner son travail, les gens du cinéma sont en train de tourner sur un terre-plein surélevé qui la prolonge le long de l'église. Ils semblent ainsi installés sur une scène naturelle afin que les curieux massés sur la place ou alignés aux fenêtres et aux balcons profitent du spectacle. Une énorme grue métallique, portant la camera et ses servants, évolue dans les airs. La *prima parte feminina* est postée tout en haut d'une maison et elle doit dévaler un escalier de fer en colimaçon, pour tomber sur le séducteur, l'illustre Francesco Alfonsi.

— *Motore !* crie le metteur en scène.

Un homme apparaît, portant un panneau de bois, le clap. Il annonce le numéro de la scène.

— *Via !* hurle le metteur en scène.

En haut de l'escalier de fer, on voit apparaître une paire de jambes maquillées elles aussi en rouge.

Une forte rumeur jaillit de la place, saluant l'entrée de la *prima parte feminina*. Il faut recommencer.

— *Silencio, per cortesia !* crie un assistant, tourné vers la foule, avec de grands gestes des bras.

Les hommes et les femmes constituent des groupes distincts, qui sem-

blent s'ignorer, ne se mêlent jamais. Ils collent exactement aux surfaces d'ombre, et la forme de ces masses humaines change ainsi avec les heures du jour. Les hommes, cloués aux ombres de la place, sont atteints de cette malédiction majeure de l'Italie du Sud, le chômage.

L'assistant au panneau de bois fait une nouvelle annonce. Les jambes apparaissent. La vedette court dans les escaliers, tombe comme il faut sur Francesco Alfonsi. Mais, cette fois, la grue a mal suivi.

— *Silencio ragazzini !* crie l'assistant à l'adresse des enfants.

Ils sont partout. Il y en a des dizaines et des dizaines. Dès qu'ils tiennent sur leurs jambes, les voilà partis à l'aventure, librement. Souvent, quelque bonhomme, qui n'a pas deux ans, échappe à la vigilance des techniciens et débouche dans le champ de la camera, avec cette étonnante gravité des bébés, poursuivant sans faiblir un dessein connu d'eux seuls. Quelques années, et ils deviennent des gamins délurés et chapardeurs. Quelques années encore, et la grâce de la jeunesse les abandonne. Ils rejoignent le clan adulte des chômeurs. Hier, Emilia a vu des gamins apporter à la *prima parte feminina* deux oiseaux dénichés.

Les talons claquent à nouveau dans les escaliers de fer. Poussée par des machinistes habiles comme des jongleurs, la lourde grue décrit des courbes dans les airs. Emilia tourne le dos au spectacle. Elle les connaît bien, maintenant. Ils passeront la journée, sous le soleil, à recommencer ce bout de scène.

L'étroite rue de la Poste est dans l'ombre, presque dans la fraîcheur. Emilia rejoint son domaine, son refuge. Ce lieu clos, peu fréquenté, est celui où elle se sent le moins prisonnière. A la table de la postière, à portée de sa main, aboutissent les fils du téléphone, du télégraphe, qui la relient physiquement au monde entier. Un geste et elle pourrait parler à Foggia, à Rome, ou, pourquoi pas, à Paris, à New York, à Tokyo. Et ces jours-ci, il ne s'agit plus d'une possibilité, mais d'un acte réel. Chaque après-midi, le directeur de production vient appeler Rome, discuter longtemps.

Il y a encore quelques coups de téléphone, pour commander une voiture, faire venir un acteur resté au grand hôtel, au bord de la mer, à trente kilomètres, où habite toute la troupe. Autrement, le calme plat. Que fait-on à la poste ? Envoyer de l'argent, des marchandises, des nouvelles, toutes choses dont on est démuni, à Monte San Giorgio.

⁂

A la fermeture de midi, Emilia Giustinani, avant de regagner la maison aux girouettes, ne peut s'empêcher de se joindre au groupe des femmes, dans la foule. Sans leur parler, elle reste un instant à guetter l'arrivée de la voiture de ravitaillement. C'est une vieille *station-wagon* américaine. Quand elle débouche sur la place, c'est le signal de la pause. Les gens du cinéma viennent à la distribution. Le chauffeur leur donne des boîtes en plastique, blanches et rouges, qui contiennent du poulet froid et des

macaronis tièdes. Chacun s'installe où il peut : sur des marches, au café, dans un couloir ombreux.

La *prima parte feminina* s'engage dans les escaliers d'une ruelle sordide où se cache la demeure du comte, un notable du village, un de ces anciens palais qui étonnent tant Emilia. A Monte San Giorgio, il n'y a personne d'assez riche, pas même le comte, pour refuser de louer sa maison aux cinéastes.

Des chiens décharnés rôdent, attirés par la nourriture. La script-girl traverse la place. Cette femme n'est pas une artiste, elle est laide, elle n'est plus jeune. Mais elle est coiffée d'un chapeau de toile à la Greta Garbo, d'une chemise d'homme en filet, on voit sa peau à travers les mailles, et de blue-jeans. A son passage, un homme crache. Sur un balcon, la *contrafigura,* c'est-à-dire la doublure de la grande vedette, bavarde avec un curé. Mais le curé est aussi un acteur. Une vieille file de la laine à la quenouille, mais ce n'est pas une figurante de ce film paysan. C'est une vraie fileuse. Des petites filles en robes empesées reviennent d'un enterrement et vont ranger dans une resserre les couronnes roses et blanches qu'elles portaient solennellement, et qu'on ressortira la prochaine fois. Car le cinéma n'a pas arrêté les événements de la vie ordinaire, ni la mort.

Emilia, chaque jour, se gorge d'amertume à ce spectacle. C'est le moment qu'elle ne veut pas manquer. Cette heure de la pause où les habitants de Monte San Giorgio et les étrangers se mêlent sans se confondre, comme si les premiers, frappés d'indignité, ne comptaient pas plus, aux yeux des seconds, que les chiens et les enfants affamés devant qui ils mangent avec dégoût les nourritures des boîtes blanches et rouges. Elle y trouve la preuve cruelle que rien, pas même cette invasion, ne pourra la sauver de son exil.

⁂

Francesco Alfonsi avait promis à la femme qu'il aimait, Elvira Giorda, de l'appeler à cinq heures, à Venise où elle jouait à la Fenice. Il gagna le bureau de poste, suivi par une meute de gamins. Il transpirait, son veston d'alpaga portait des plaques de sueur dans le dos. Mais il venait de boire un café glacé et la fraîcheur du bureau de poste le mit de bonne humeur. Il s'approcha en souriant du guichet, toujours prêt à faire valoir son charme célèbre, fût-ce pour demander une communication. Mais la postière ne leva même pas les yeux.

Il regarda cette femme penchée, en train d'écrire avec une attention telle qu'elle ne l'avait sans doute pas entendu. Elle était toute noire, des cheveux, qui se gonflaient dans un chignon bas, jusqu'à la robe, dont il voyait les épaules sèches, le dos étroit. Il attendit un peu, s'amusant d'avance du moment où elle s'apercevrait de sa présence. Elle serait peut-être effrayée, puis ravie. Mais au bout de peu de temps, il s'impatienta, et il cria à la femme toute noire :

— *Madama Morte, Madama Morte !*

Emilia leva la tête, égarée. Elle avait de grands yeux en amande, assez beaux, une bouche de tragédienne. Le reste du visage était quelconque, un peu desséché, la peau olivâtre.

— *Madama Morte,* répéta à mi-voix Francesco Alfonsi.

— *Aspetta che sia l'ora, e verro senza che tu mi chiami,* répondit Emilia.

— *Madama Morte,* continua Alfonsi.

— *Vattene col diavolo. Verro quando tu non vorrai.*

— *Comme se io non fossi immortale !*[1] récita le comédien en riant. Comment ! La postière de Monte San Giorgio connaît Leopardi par cœur !

— Comment, monsieur Alfonsi, répliqua Emilia, vous n'êtes pas un vulgaire acteur de cinéma, jouant ces bêtises, avec cette femme qui montre ses seins. Vous connaissez Leopardi ! Quelle chance, quelle chance !

Elle semblait bouleversée.

— Je me suis amusé à monter le *Dialogue de la Mode et de la Mort* dans un petit théâtre d'essai, à Turin. Vous savez, le cinéma, c'est pour gagner de l'argent. Mais j'ai fait partie de la troupe théâtrale de Visconti. J'ai joué Tchekhov.

— Tchekhov, dit Emilia, je ne connais pas.

— C'est quelque chose, je ne sais pas comment vous dire. Ce n'est plus du théâtre, c'est comme la vraie vie. Vue d'une certaine manière toutefois. Tchekhov, c'est une façon de voir les choses qui vous rend meilleur.

— Comme il est doux, dit Emilia, d'entendre ces paroles dans ce pays de rustres. Ici personne n'est cultivé. Le seul rêve, c'est de partir. Et si vous saviez comme je souffre, au milieu de tous ces ignorants !

Elle regarda Francesco Alfonsi qui composait pour elle seule, dans l'ombre de ce bureau de poste, ce sourire amical, fraternel que les écrans avaient rendu célèbre.

— Parce qu'il faut que je vous dise, poursuivit-elle, que moi, c'est différent. J'écris. Quand vous êtes entré, j'étais en train d'écrire. Je suis un écrivain, peut-être un grand écrivain, mais personne ne le sait. Qui pourrait me comprendre, ici ? Ils ne savent même pas lire.

— Et vous écrivez des pièces de théâtre ? demanda Alfonsi.

— Non. Je ne suis jamais allée au théâtre.

— Des poèmes, des romans ?

— Non. Des lettres. J'ai une sœur, carmélite, près de Parme. Je lui écris des lettres admirables. J'ai un très bon style, très littéraire. Et parfois des pensées assez fortes. Ce sont des lettres qui mériteraient d'être

1. Voici la traduction de ce début du *Dialogo della Moda et della Morte :*

— Madame la Mort, Madame la Mort.
— Attends qu'il soit l'heure, et je viendrai sans que tu m'appelles.
— Madame la Mort.
— Va-t'en au diable. Je viendrai quand tu ne le voudras pas.
— Comme si je n'étais pas immortelle !...

publiées. Mais elles ne le seront jamais, à moins d'un miracle. A Monte San Giorgio, vous ne l'avez peut-être pas remarqué, nous attendons tous un miracle.

— Nous sommes venus tourner ce film ici, dit Alfonsi, n'est-ce pas un grand miracle ? Des villages comme celui-ci, il y en a des centaines, dans le Sud.

— Valentini, le vieux aux girouettes, il attend qu'on remarque ses inventions, il veut un brevet. Sa femme, elle, attend l'odeur de violettes de Padre Pio. Ce sont des gens vulgaires. Moi, je vis avec Leopardi, Dante, et ce que j'écris est aussi beau que dans les livres.

— Nous allons partir bientôt, dit Francesco Alfonsi. Je pourrais parler de vous à des amis, des écrivains. Vous dites que vous écrivez des lettres, à votre sœur carmélite ?

— Oui, mais c'est le style, dit Emilia.

— En attendant, appelez Venise, je vous prie...

— J'écrivais justement, quand vous êtes entré. Je trouvais de belles phrases. Vous ne voulez pas voir ?

— Je commence à être pressé. Je voudrais Venise, le 5942666.

⁂

Chaque soir, les voitures de la production ramenaient les artistes et les techniciens au bord de la mer. Après la longue journée de travail sous le soleil écrasant, ils traversaient les grandes forêts d'oliviers, puis des plaines à blé, et atteignaient enfin l'Adriatique. Dans les lacets de la montagne, les chauffeurs faisaient crier les pneus, en pensant aux mille Miles. En se retournant, la dernière chose de Monte San Giorgio qu'on aperçoit, ce sont les girouettes du vieux Valentini, scintillant dans le soleil couchant et la brise du soir. Mais personne ne songeait jamais à se retourner.

L'équipe habitait dans un hôtel de style florentino-mauresque. La nuit tombait, mais les acteurs et les techniciens couraient quand même se jeter dans la mer tiède, pour effacer la poussière de la journée, le ciel de plomb. Puis ils allaient boire un verre sur la terrasse en attendant le dîner.

A cette heure, souvent, un des acteurs improvisait un sketch, parodiant de façon burlesque les événements de la journée, pour la plus grande joie de tous. Ce soir-là, Francesco Alfonsi fit beaucoup rire en racontant l'histoire de la postière de Monte San Giorgio, qui se croyait un grand écrivain parce qu'elle envoyait des lettres à sa sœur carmélite. Car s'il avait beaucoup joué Tchekhov, cela ne l'avait pas rendu meilleur.

ROGER GRENIER

Copyright by Gallimard.

RAPA

L'ILE AU BOUT DU MONDE

par Bernard Villaret

Sur notre globe sillonné d'avions et de bateaux rapides, l'île de Rapa reste un des lieux les plus difficiles à atteindre. Qu'on en juge ! Depuis 1937, je parcours les îles d'Océanie en long et large, et c'est seulement maintenant, grâce à une série de hasards heureux, que j'ai pu aborder dans cette terre perdue et y séjourner les quinze jours nécessaires pour bien la connaître et y tourner un film ethnographique.

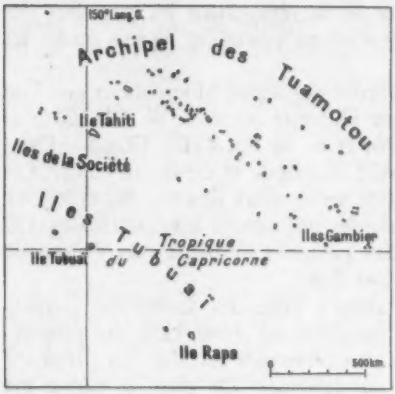
Dans mon dernier livre [1], le nom de Rapa revient comme un leitmotiv après mes périples successifs dans les archipels. A chaque retour, le Bureau du port de Papeete m'assure qu'il n'y a toujours aucune possibilité de s'y rendre... Enfin, au milieu d'octobre, grâce à la conjonction d'une lente tournée d'élections à travers les îles du Sud et de la bienveillante compréhension du gouverneur, M. Toby, je puis m'embarquer, avec ma femme, sur le trois-mâts *Oiseau-des-Iles,* dont le terminus sera le paradis inaccessible de Rapa.

Il faut dire que cette île, d'une grande beauté, a été doublement défavorisée par les dieux maoris : elle se trouve être la plus australe de toutes les terres habitées du Pacifique oriental, ce qui lui vaut un climat qui semble exécrable lorsque l'on vient des édens polynésiens situés entre Tropique et Equateur. En outre, étant la plus lointaine au sud-est de

1. *Archipels polynésiens,* Hachette (1957).

Tahiti, elle a la malchance d'être placée en dehors des circuits de goélettes qui desservent la plupart des cent dix îles de la Polynésie française. Enfin sa faible population, l'absence de coprah et l'insignifiance des productions locales, n'incitent pas les armateurs de Papeete à risquer leurs petits navires sur ces mers agitées.

Lorsque le besoin d'une liaison maritime se fait trop sentir, le Gouvernement décide cependant — une fois par an, rarement deux — de dérouter une goélette pour ravitailler en denrées de première nécessité cette terre perdue. Mais comme le seul mouillage possible, celui de la baie Hauréï, est particulièrement craint des capitaines, le bateau ne reste que le temps de décharger sa petite cargaison, c'est-à-dire une journée. Ainsi, si l'on veut connaître Rapa, il faut y demeurer une journée, ce qui est trop court, ou une année entière, ce qui me semble infiniment trop long...



Durant le voyage aller, qui dura onze jours, je tentai d'imaginer à l'avance ce que serait Rapa. Mais alors qu'il existe de nombreux documents sur les différents archipels (et même sur les lointaines îles Gambier), on ne trouve presque rien sur Rapa.

Les seuls textes à consulter sont quatre pages du livre de Vancouver, qui la découvrit sans pouvoir y aborder, en 1791, un court chapitre d'Ellis, puis de Moerenhout qui y fit escale en 1830, enfin un petit opuscule consacré à Rapa, du compilateur Eugène Caillot, datant de 1912. A cela, il faudrait ajouter quelques passages du dernier livre de Thor Heyerdahl, le seul archéologue qui l'ait visitée.

Située par 27° 33′ de latitude sud et 146° 34′ de longitude ouest, l'île de Rapa se trouve donc distante de 1 000 kilomètres de Tahiti et de près de 600 kilomètres de l'île la plus proche : Raïvavaé.

Rapa, dont le périmètre est d'environ 35 kilomètres, mesure 15 kilomètres du nord au sud et un peu moins d'ouest en est. Néanmoins, ces chiffres modestes ne peuvent donner qu'une idée fausse de l'île, qui surprend, dès l'abord, par son ampleur majestueuse. Sa forme en croissant étonne aussi ; on s'aperçoit vite qu'il s'agit là d'un volcan émergé en plein Pacifique, et dont les bords ont été usés par l'érosion marine, tandis que les sommets demeurent encore abrupts. A l'est, le cratère s'est largement égueulé sur l'océan, formant la grande baie Hauréï où deux petits villages rassemblent toute la population.

⁂

Par hasard, Rapa fut découverte par le capitaine anglais George Vancouver le 22 décembre 1791, soit quatre ans après Tahiti. Voici ce qu'il écrit en voyant apparaître sur l'horizon cette terre inattendue :

« Elle se distingue surtout par un groupe de hautes montagnes escarpées, qui, en plusieurs endroits, offrent des sommets très pittoresques et des flancs presque à pic... »

Mais, en observant mieux ces sommets à la longue-vue, le navigateur s'aperçoit qu'ils sont couronnés par des forts occupés par des guerriers. Ce sont les fameux « *Pa* », inconnus dans tout le reste de la Polynésie, sauf en Nouvelle-Zélande. Il paraît probable que ces constructions n'étaient que des citadelles féodales où se réfugiaient les guerriers des sept tribus insulaires qui passaient leur temps à batailler les uns contre les autres.

C'est au missionnaire Ellis et au consul-négociant Moerenhout que l'on doit de connaître quelques détails sur l'histoire ancienne de l'île. Celle-ci portait tantôt le nom d'Oparo, tantôt celui de Rapa-Hué (Rapa-la-Calebasse), en raison de sa forme générale, oblongue et creuse au centre. On ne peut préciser à quelle époque cette terre, alors déserte, fut colonisée par les Polynésiens au cours des grandes migrations transpacifiques. On sait seulement qu'elle le fut par deux pirogues de haute mer venues de l'ouest, conduites par le chef mythique Také.

L'organisation sociale ressemble alors à celle des autres îles polynésiennes. Il existe trois classes : celle des chefs ou *Ariki,* celle des propriétaires ou *Hui rangatira,* enfin celle des serviteurs ou *Kio.* La propriété personnelle existe, et se transmet par héritage. De plus, la pêche est réglementée. Chaque tribu possède de petits filets pour cerner le poisson, et des parcs en pierre pour le conserver vivant. Quant aux cases, les plus anciennes descriptions les montrent petites, avec une couverture de pandanus ou d'herbes, des murs de roseaux et une seule ouverture qui est une porte basse. Ce sont très exactement les cases dites « *arétu* » que j'ai rencontrées encore en grand nombre en plein village de Hauréï voisinant avec les modernes maisons de pierre.

Comme les grands arbres faisaient défaut, les longues pirogues de croisière étaient rares. Les relations maritimes avec les archipels s'en trouvèrent limitées, ce qui maintint Rapa dans un isolement remarquable. Il paraît probable, cependant, qu'au moins l'une des migrations polynésiennes vers l'est, qui atteignirent l'île de Pâques, à mi-chemin des côtes du Chili, partit de Rapa, puisque la terre découverte fut nommée Rapa-Nui, la Grande Rapa, par opposition à Rapa-Iti, la Petite.

Notons que le vêtement habituel des insulaires, comme partout en Polynésie, était le *tapa* d'écorces, mais un *tapa* grossier, jamais décoré. La cuisine se faisait au four tahitien, chauffé par des pierres brûlantes, et le feu était obtenu par frottement de morceaux de bois. La *popoï,* c'est-

à-dire la pâte de racines de Taros préparée selon une technique spéciale, fut de tout temps la nourriture nationale. Elle l'est restée presque intégralement de nos jours, et les scènes de fabrication de *popoï* que j'ai pu voir et filmer auraient aussi bien pu être observées il y a plusieurs siècles.

Le comportement sexuel des Rapanais a toujours surpris les voyageurs, pourtant habitués à la plus grande licence en ce domaine dans toute la Polynésie. Peut-être sous l'influence d'un matriarcat primitif encore très marqué, la polyandrie régnait à Rapa, et nulle part le relâchement des mœurs ne fut aussi poussé. « Une femme prend autant d'hommes qu'elle peut en nourrir et les renvoie quand cela lui fait plaisir », notent les plus anciens visiteurs. Plus tard, des sortes de mariages s'instaurèrent, mais chacun des deux conjoints pouvait répudier l'autre au moindre manquement. Les enfants n'étaient élevés par leur mère que jusqu'à l'âge de quatre ou cinq ans ; après quoi, ils se débrouillaient tout seuls, vivant chez les uns ou les autres, oubliant quels étaient leurs véritables parents.

Cette civilisation de Rapa avait un sens communautaire marqué. Les grands travaux étaient effectués dans la joie et terminés, comme de nos jours dans la plupart des archipels, par de grandes fêtes. La musique et le rythme étaient obtenus par le *vivo,* la flûte nasale typiquement polynésienne, et le tambour en peau de requin. A noter que les salutations de ce peuple — amical lorsqu'il n'était pas en guerre — se faisaient par flairage du nez alors que cette coutume avait depuis longtemps disparu de Tahiti.

Au moindre prétexte — vol de récoltes ou de femmes, détérioration des tarodières — les guerriers d'une des sept tribus de l'île en attaquaient une autre avec ruse et cruauté. Des pièges à hommes étaient installés : de grandes trappes dissimulées, armées de piquets acérés, car l'anthropophagie était à l'honneur.

Lorsque la défaite semblait imminente, les guerriers vaincus grimpaient se réfugier dans leurs forteresses en nid d'aigle.

On connaît peu de chose sur la religion ancienne de l'île. Le grand dieu *Paparua,* figuré par une calebasse — objet qui personnifiait également l'île de Rapa auquel elle ressemble — n'était certainement pas le seul de l'Olympe local. Quant à la déesse de la fertilité, *Poéré,* dont le nom signifie « La grande Nuit obscure », elle était seulement représentée par une pierre d'un pied de long, plantée en terre dans les tarodières.

Cet état de la société rapanaise correspond à celui qu'aurait pu observer Vancouver s'il avait exploré l'île. Mais son rapide passage eut un singulier retentissement sur l'histoire de Rapa : le chef Koraï obtint du bateau anglais une certaine quantité de fer avec lequel il fabriqua des armes. Grâce à celles-ci, il réussit à unifier l'île, ce qui n'avait jamais été possible auparavant. De ce fait, les forts, devenus sans utilité, furent abandonnés.

En 1817, le missionnaire Ellis est le premier Blanc qui ose débarquer

à Rapa ; il n'est pas molesté mais se plaint d'être la victime de nombreux vols. Les Rapanais ne devaient guère tenir à leurs dieux, car, quatre ans plus tard, leur conversion au protestantisme est achevée.

A la fin de 1863 se produisit un événement qui eut de grandes conséquences pour la race rapanaise. Un *Blackbirder* péruvien jeta l'ancre dans la baie de Hiri, dans le but d'enlever des hommes et de les vendre comme esclaves en Amérique du Sud. Il était déjà chargé d'une cargaison humaine de Canaques enlevés dans les îles de Niau et de Tokélau. La tradition rapporte que par ruse, durant la nuit, les hommes de Rapa conduits par le chef Maïroto réussirent à se rendre maîtres du bateau, qui fut livré par la suite aux autorités françaises. Mais les esclaves furent libérés et firent souche dans le pays. Deux conséquences en résultèrent : tout d'abord une terrible épidémie de dysenterie — car les arrivants étaient malades — faucha les deux tiers de la population ; ensuite, les immigrants, qui étaient en majorité des Mélanésiens, se mélangèrent avec les Rapanais, jusqu'ici Polynésiens pur sang, abâtardissant la race. Fait intéressant, de nos jours, les insulaires connaissent encore avec précision les composantes raciales de chaque individu, et mon informatrice Margot L... pouvait me préciser, pour chaque personne que je filmais ou photographiais : « Celui-ci est un quart *Niua*, un quart *Tokerau*, et moitié vrai Rapa... »

Le 28 avril 1867, le lieutenant Méry établit le protectorat dans l'île, et y reste comme résident jusqu'en 1869. L'annexion définitive date de mars 1881. Deux ans plus tard, l'Australie tente, mais sans succès, de s'approprier cette île qui eût été pour elle une excellente escale sur la route de Panama.

Notons enfin que la déclaration de la guerre de 14 ne fut connue à Rapa... qu'à la fin de 1916. Ceci témoigne de la rareté des liaisons existant, récemment encore, entre le monde civilisé et cette île heureuse.

⁂

Notre arrivée à Rapa aurait pu être dramatique. Elle est seulement spectaculaire, et ceci grâce aux qualités de navigateur du capitaine Gaston M..., qui touche l'île pour la première fois. Partis de Raïvavaé au

coucher du soleil, forte brise portant sur la hanche bâbord, nous bourlinguons, fort secoués, durant trente-quatre heures. Le surlendemain, à quatre heures du matin, le capitaine qui scrute vainement une nuit sans lune absolument opaque, décide soudain : « Je stoppe ! Nous ne devons pas être loin de Rapa. Je sens la terre... »

La faible clarté qui se lève fait naître devant notre étrave un fantôme d'île sombre, rabotée horizontalement par un plateau de nuages. Cela ressemble à un gigantesque tas de charbon mouillé. Le chadburn résonne et nous nous mettons à longer la côte, distante d'un mille à peine. Nous doublons une pointe rocheuse, puis un îlot de sable. L'*Oiseau-des-Iles* vire à tribord, tandis que, soudain, s'ouvre devant nous la grande baie Hauréï. Le plafond de nuages s'est un peu élevé, mais masque encore tous les sommets. Je me crois reporté dans les fjords de Norvège — Tromsö, Hammerfest — visités naguère. Que nous sommes loin de la tiède Polynésie traditionnelle !

Le capitaine n'a jamais pénétré dans cette passe dangereuse — à peine cent mètres de large sur un mille de long — sans cesse remaniée par la prolifération du corail. Il y insinue doucement la longue coque du trois-mâts par un trajet en ligne brisée entre les deux pointes Nukutéré et Maomao (celle-ci signifie : « beaucoup de requins »). Des piroguiers qui partent à la pêche nous font des gestes de bienvenue et nous indiquent le chemin. Devant nous s'ouvre le goulet de cette large baie qui n'est qu'un grand cratère envahi par le Pacifique. Dans le petit jour blême se distinguent déjà les deux villages avec leurs clochers rouges : à droite, le minuscule Aréa, à gauche, Hauréï, la capitale. Les machines ont stoppé et le bateau court sur son erre. Nous sommes au centre d'un vaste lac intérieur dont l'entrée se devine à peine. Dans un grand bruit de ferraille, l'ancre est mouillée. Et déjà, du rivage se détache une flottille de baleinières et de pirogues venues nous accueillir.

De l'*Oiseau-des-Iles*, ancré par 25 mètres de fond, au milieu de la baie Hauréï, c'est-à-dire exactement au centre géométrique de l'île, je vois celle-ci se matérialiser petit à petit autour de nous. Les nuages montent lentement, dévoilant les silhouettes sombres des montagnes.

Rapa est une terre relativement étendue — 35 kilomètres de tour, comme Bora-Bora — mais surtout grande pour la population minime (279 habitants) qui l'occupe. Ce cratère volcanique, isolé en plein Pacifique, est d'émergence récente : le profil aigu des sommets en fait foi.

De forme arrondie, plus haute que large sur la carte, l'île est creusée d'est en ouest par la grande baie intérieure de Hauréï, qui la transforme en un croissant massif, profondément entaillé sur son pourtour d'une vingtaine d'anses plus petites. Ces baies extérieures ont une grande importance économique : elles abritent environ la moitié des tarodières qui font vivre la population.

Les hauteurs s'élèvent progressivement de l'intérieur et s'arrêtent brus-

quement sur le Pacifique en falaises abruptes, certaines hautes de 500 mètres. L'altitude de ces sommets grandit à partir du sud, pour se terminer au nord par la montagne sacrée *Pérahu*, point culminant de Rapa avec 633 mètres. Les sept forts sont construits sur des pitons intermédiaires qui ne dépassent guère 300 mètres. On ne rencontre pas de rivière dans l'île, seulement des ruisseaux dont le plus important traverse la capitale. Pas la moindre route non plus : il en existait une qui faisait le tour de la baie il y a trente ans, mais, non entretenue, elle a disparu. Les jonctions entre Hauréï et les baies extérieures se font par d'étroites pistes en lacet où l'on ne peut souvent poser les deux pieds à la fois, mais que les indigènes parcourent avec leurs troupeaux à une allure record. Cependant, lorsque le temps le permet, les déplacements se font surtout par eau, en baleinières et en pirogues.

Un corollaire de ce manque absolu de route : il n'y a aucun moyen de transport terrestre à Rapa, même pas un vélo. Les seuls spécimens de roues que l'on peut montrer aux écoliers sont celles de deux vieilles brouettes appartenant aux Travaux publics...

Comme on l'a vu, son climat pluvieux, venteux et relativement froid, empêche l'île, malgré toutes ses beautés naturelles, d'être un Paradis polynésien. Mais, ressemblant à celui de nos contrées, il donne en revanche de remarquables résultats au point de vue des cultures européennes. L'expérience a montré que tous les légumes de France peuvent y pousser avec un rendement extraordinaire : pommes de terre, blé, artichauts, choux, tomates, tabac, entre autres, ainsi que tous les arbres fruitiers méditerranéens. Avec ses 2 500 hectares de terres cultivables — qui n'ont jamais été cultivées, sauf pour le Taro — Rapa pourrait être le potager et le verger de Tahiti. Quant aux framboisiers, introduits au début du siècle par un gendarme malavisé, ils ont pullulé en catastrophe, couvrant l'île d'une brousse à piquants.

Les deux seules productions de l'île sont les racines de Taro d'une excellente qualité, qui sont consommées sur place, et le café qui pousse très bien les années où il n'est pas trop malmené par les tempêtes. C'est la vingtaine de tonnes de café que Rapa exporte en moyenne chaque année, qui lui permet d'équilibrer ses maigres achats à l'extérieur.

⁂

Tandis que nous admirons les beautés sévères de la baie qui nous entoure, des embarcations en grand nombre sont venues encercler la goélette. Le temps est toujours couvert, la lumière glauque, et les indigènes qui montent à bord reflètent la tristesse ambiante, même les femmes qui ont certainement revêtu leurs plus beaux atours pour la distraction tant attendue qu'est la venue du bateau annuel. Les deux sexes sont coiffés d'un turban — généralement une serviette éponge roulée — qui semble être la coiffure nationale.

L'une des baleinières de l'*Oiseau-des-Iles* est mise à l'eau. Je profite de ce premier voyage à terre avec ma femme et M. A..., administrateur chargé de superviser les élections. Sur le wharf, il n'y a personne, sauf une douzaine d'enfants à moitié nus. Je traverse aussitôt le village pour rendre visite à Margot L..., pour laquelle j'ai plusieurs lettres d'introduction. Margot est le cerveau du petit peuple de l'île. Cette femme de cinquante ans, à l'aspect de paysanne française maigre et à cheveux blancs, est la fille d'un capitaine breton et d'une Rapanaise. Non seulement elle parle très bien notre langue, mais elle raisonne en français. Il y a cent ans, à l'époque du matriarcat, nul doute que Margot eût été la grande cheffesse de l'île. Comme une mode récente donne le pouvoir légal aux hommes, elle se contente d'être celle que chacun vient consulter en toute occasion, même le chef élu, un beau vieillard à moustaches de lion de mer, toujours vêtu d'une canadienne doublée de peau de mouton (la seule de l'île), qui est son vêtement d'apparat.

C'est grâce à Margot que je vais pouvoir organiser mes expéditions. De plus, remarquablement instruite des événements de Rapa, anciens et récents, elle va être ma principale source d'informations.

Tout d'abord, je désirais tirer au clair la vérité sur la singulière renommée de ce rocher isolé. A Tahiti, la lointaine Rapa passe pour être une terre sans hommes, uniquement peuplée d'Amazones qui accablent de leurs faveurs les rares étrangers qui s'y risquent. J'ai pu compulser l'état civil local ; au dernier recensement (décembre 1956), la population comprenait 279 habitants, dont 165 femmes et 114 hommes. Ce n'est donc pas une île d'Amazones, mais il apparaît que l'élément féminin présente un excédent de 40 % sur le masculin, phénomène que l'on ne retrouve nulle part ailleurs en Polynésie, et qui se perpétue encore chez les jeunes, puisque j'ai pu constater que cette inégalité est la même à l'école.

Les mâles sont donc particulièrement recherchés et choyés par les vahinés qui se chargent de tous les travaux de force, notamment le dur entretien des tarodières soigneusement irriguées. Le sexe fort consent tout juste à chasser et à pêcher, ce qu'il fait d'ailleurs avec beaucoup d'adresse.

« Le travail des tarodières rend les femmes belles. » C'est un dicton de Rapa. J'ai bien l'impression qu'il a été inventé par les hommes...

Je dois dire que les femmes d'ici, sauf les jeunes, ne frappent pas particulièrement par leur beauté, et ne peuvent rivaliser avec celles de Tahiti et des îles Sous-le-Vent. Je note ceci pour les célibataires que la légende de cette île de sirènes pourrait attirer...

Au milieu des cases *arétu* — faites d'herbes et de roseaux — du village de Hauréï, la maison de Margot est un solide bâtiment sans étage, en pierre taillée. La propriétaire m'explique que son défunt mari — un Japonais échoué à Rapa on ne sait par quel hasard — était maçon de son métier. Il a construit d'abord sa propre maison en taillant à la main les pierres de la montagne, puis, à l'admiration générale, une douzaine d'autres demeures aussi luxueuses.

Les voisins de Margot, qui possèdent une de ces grandes bâtisses sans couverture, ont astucieusement utilisé les quatre murs subsistants pour enclore une magnifique récolte de tabac, et ont préféré se loger à côté, dans une case végétale qu'ils ont édifiée, sans dépenser un sou, en quelques jours.

Le *faré arétu* est une construction purement rapanaise. Alors que la case tahitienne, faite de palmes de cocotier tressées ou de pandanus, est de grande dimension et généralement bâtie sur pilotis, celle-ci est minuscule et dressée à même le sol. Comme manquent ici pandanus et cocotiers, on se sert de roseaux pour les murs et de simples herbes nommées *arétu* pour le toit.

Lorsqu'on pénètre, en se baissant, dans une de ces cases, on demeure stupéfait de voir combien de vieillards, d'adultes, d'enfants, de poulets, de chiens — et même de cochons — arrivent à tenir dans un si petit espace. La propreté du sol est douteuse, la fumée vous prend à la gorge (il n'y a pas de cheminée), mais il est certain que par les vents de 100 kilomètres à l'heure qui dévalent de la montagne durant l'hiver austral, on doit ressentir dans cette cage-à-lapins une impression de bien-être au moins aussi grande que dans les grandes maisons de pierre.

Une des particularités marquantes de Rapa est la saleté des deux villages, saleté qui est d'autant plus frappante qu'elle contraste avec la propreté méticuleuse de toutes les autres îles de Polynésie orientale.

⁂

C'est en faisant l'ascension du mont Ororangi, qui surplombe Hauréï de ses 270 mètres, que l'on a la meilleure vue panoramique sur la petite capitale. Celle-ci a été construite, il y a soixante ans seulement, sur l'emplacement semi-marécageux d'anciennes tarodières qui cernent encore les dernières maisons. On peut se rendre compte que les habitations sont au nombre d'une cinquantaine, les deux tiers en herbes *arétu,* le reste en pierre, avec ou sans toiture. Les deux bâtiments les plus importants sont, à l'est, le grand temple au toit rouge qui est le centre religieux et communautaire de l'île, et à l'ouest, la station météorologique, de construction toute récente, qui est tenue par un Tahitien et dont l'importance est grande en raison de la situation d'avant-garde de l'île dans le sud-est de la Polynésie.

Notons que Rapa est à peu près la seule, parmi les cent dix terres de la Polynésie française, à ne pas posséder de *Tinito,* c'est-à-dire de boutiquier chinois. Les anciens de l'île s'y sont toujours vigoureusement opposés. Il n'y a pas non plus de fonctionnaire ou de gendarme français à demeure dans l'île. Cette absence d'élément ethnique étranger explique la relative pureté raciale insulaire, phénomène exceptionnel qui lui donne son caractère bien spécial.

Il n'existe qu'un seul magasin, qui est une coopérative indigène. Après chaque arrivée de bateau — mais pas pour longtemps — on y trouve

du sucre, du pétrole, des cigarettes, des coupe-coupe et surtout de la farine, dont chaque famille achète une importante provision, car chacun cuit son pain dans le four tahitien, en raison de l'absence de boulanger dans l'île.

Mais le pain est une gourmandise qui s'épuisera vite si les goélettes tardent à venir, tandis que la *popoï* traditionnelle reste tout au long de l'année l'alimentation de base du Rapanais. Lorsqu'on s'est promené dans le village, on ne peut oublier le bruit harmonieux de sa préparation qui retentit de tous côtés. C'est un flic-flac sonore et rythmé, à mi-chemin entre le son d'un gong et celui d'un tambour de bois creux.

J'ai pu filmer la fabrication de la *popoï,* en amont de la rivière. Ce film ethnologique a d'autant plus d'intérêt que le pétrissage de cette *popoï* de Taro, autrefois étendu à toutes les îles polynésiennes, ne se voit pratiquement plus maintenant qu'à Rapa. Après avoir fait bouillir les tubercules de Taro, les femmes les écrasent au pilon en y ajoutant du levain. La pâte ainsi obtenue est longuement malaxée, puis on la laisse gonfler et on l'enveloppe dans une sorte de sac en feuilles. La *popoï* n'est jamais recuite ; elle est consommée, soit fraîche — elle est alors sans goût marqué et gagne à être édulcorée avec du sucre ou des fruits écrasés — soit au bout de quelques jours : elle offre ainsi une saveur aigrelette qui rappelle le képhir. Je dois dire, pour les gastronomes, que la *popoï* de Rapa est un mets délectable, difficile à définir, mais dont on ne se lasse pas.

Connaissant la fâcheuse réputation du climat de Rapa, je profitai des quelques jours de beau temps relatif qui suivirent notre arrivée pour visiter l'île : le village d'Aréa, ainsi que l'île aux Lapins, et faire l'ascension du Morongo uta, qui est l'une des sept forteresses de Rapa.

Aréa est situé de l'autre côté de la baie Hauréï, en bordure d'une colline abrupte qui limite son extension. Les maisons, au nombre d'une quinzaine, sont encore plus sales et négligées que celles de la capitale. Le seul édifice entretenu est un petit temple à toit vermillon octogonal, qui s'élève en bordure de mer, entouré d'une haie de bégonias géants. Car c'est une surprise de découvrir que ce lieu triste est égayé par des buissons épais couverts de fleurs roses semblables aux plantes en pots étiques de chez nous, mais atteintes ici d'un gigantisme qui les a fait croître de deux ou trois mètres. Les rares habitants de ce village perdu font penser à des fantômes déguenillés.

A quelque distance, sur le même rivage, s'ouvre une grotte côtière où je trouve le crâne et les fanons d'une baleine capturée récemment dans la baie. Un peu plus au nord, à 250 mètres d'altitude, se trouve la mine de lignite de Téputa Kétaké sur la pente sud du mont Vaïru. Il y a une cinquantaine d'années, lors de sa découverte, on fit grand cas de ce gisement qui, pensait-on, pourrait ravitailler les bateaux allant de Panama en Nouvelle-Zélande. Après quoi, il tomba dans l'oubli jusqu'à ce que, en 1954, des géologues américains vinssent le prospecter. Ils constatèrent,

paraît-il, que l'extension de ce filon se faisait vers le sud, au-dessous de la baie Hauréï, et que l'exploitation de ce charbon d'une qualité inférieure ne serait pas rentable. Ainsi, l'industrialisation ne semble pas menacer, pour l'instant, la tranquillité de l'île Rapa...

Le calme se poursuivant, je voulus sans tarder organiser l'ascension du fort Morongo uta, qui est la principale curiosité archéologique accessible de l'île. En baleinière, nous nous dirigeâmes vers la côte sud de la baie Hauréï, pour aborder au pied même du sommet où se dresse le fort. Tandis que nous escaladions un sentier filiforme, cheminant tour à tour sur la crête ou dans un vallon encombré de fougères arborescentes, le Morongo uta s'individualisait, de plus en plus reconnaissable avec ses terrasses superposées, couronnées par une pyramide tronquée.

Le fort fut dégagé par Thor Heyerdahl — surtout connu par sa traversée du Pacifique sud sur le radeau *Kon-Tiki* ; il fit escale à Rapa sur un bateau frété à cette intention, après son expédition à l'île de Pâques. Durant un mois, des équipes d'hommes, puis de femmes — ces dernières dirigées par Margot — dégagèrent le *Pa* de la brousse qui envahissait le Morongo. Si le résultat fut maigre en ce qui concerne les découvertes archéologiques, il permit cependant de se rendre compte de l'importance du Morongo uta, et du travail énorme qu'avait représenté autrefois son édification.

C'est cette grandeur qui me frappa d'abord lorsque nous atteignîmes la forteresse, après une heure d'ascension.

Comment des Polynésiens, dénués de traditions architecturales, ont-ils pu élever ici ces ouvrages à la Vauban ? C'est en effet à Vauban — un Vauban primitif n'employant que des pierres sèches, sans ciment ni mortier — que l'on pense devant ces terre-pleins successifs, séparés les uns des autres par de profonds fossés creusés dans la colline. La citadelle centrale, qui doit avoir un périmètre de trois ou quatre cents mètres, est surmontée par une double pyramide tronquée haute d'une vingtaine de mètres. Elle est flanquée à l'ouest, au-dessus de la ravissante baie extérieure de Hiri, d'une redoute accessoire disposée selon les meilleures lois de la fortification des places.

Toutes proportions gardées, la partie centrale ressemble, sous certains angles, aux pyramides à degrés de Sakkarah, en Egypte, et de Teotihuacan, au Mexique. Bien qu'abandonné par les guerriers depuis un siècle et demi, le fort, préservé par la végétation, a relativement peu souffert. Il commence seulement à se dégrader depuis sa mise à nu.

Au cours d'un repas improvisé dans les ruines, Margot me raconta les difficultés que Thor Heyerdahl eut avec les travailleurs de l'île. Ceux-ci, excités par un meneur venu de Tahiti, formulaient des exigences monétaires qui augmentaient chaque jour jusqu'à atteindre le tarif syndical des dockers de Papeete, qui est fort élevé. Un beau jour, ils se mirent en grève et retournèrent au village. Consultée par l'archéologue, Margot lui répondit avec beaucoup de logique : « Pourquoi as-tu constitué

une équipe d'*hommes* ? Ici, ce sont les femmes qui font les travaux de force... »

Dès le lendemain, elle avait constitué un bataillon de vahinés de choc qui abattit deux fois plus d'ouvrage que l'élément masculin et termina le débroussage en un temps record...

Margot me dit qu'on trouva dans les ruines peu d'objets anciens, juste quelques pilons à *popoï* en pierre — d'une forme mince et fragile spéciale à Rapa — et un grand nombre d'os humains à moitié rongés.

« Pourquoi à moitié rongés ? lui demandai-je. — *Aué* ! C'est bien simple. On mange un peu, puis on laisse... » et elle fit le geste gracieux de jeter un tibia par-dessus son épaule.

Je n'insistai pas. Comme partout en Océanie, il est malséant de parler de l'anthropophagie — qu'elle soit religieuse, guerrière, ou simplement alimentaire — d'ancêtres encore très proches...

Vers midi, le ciel se dégagea et le soleil brilla. Margot me fit remarquer qu'une pareille éclaircie était rare ; elle dura près d'une heure et ne se reproduisit plus durant notre séjour. Avec le soleil, l'île, jusque-là triste et embrumée, nous apparut dans toute sa beauté éclatante et sauvage. De ce sommet central, on pouvait voir se déployer à nos pieds le panorama de Rapa, avec son grand fjord allongé où l'on apercevait notre trois-mâts mouillé du côté de la passe, et la crénelure des sommets vert sombre qui l'entouraient, laissant deviner, de place en place, l'existence des autres forteresses. De l'autre côté, vers l'ouest, s'ouvrait, jusqu'au bleu du Pacifique, la calme baie Hiri carrelée de tarodières vert tendre. Sur ses bords sont enterrés, dit-on, les corps des anciens chefs, dans des grottes taboues dont l'entrée est sous-marine.

Oui vraiment, l'île de Rapa, si son climat et sa position géographique ne l'avaient à ce point défavorisée, serait une des perles du Pacifique...

⁂

A la suite d'un malentendu, la baleinière était repartie et nous dûmes regagner le village de Hauréï par un mince et interminable sentier en montagnes russes, creusé profondément dans la terre rouge et glissante. Après cette éclaircie miraculeuse, le temps normal de Rapa revint, et les journées que nous passâmes au village furent sombres et venteuses. Les averses succédaient aux rafales, tandis que la température s'installait à 10 °C.

Je profitai de ces longues journées pour regarder vivre le village et m'initier à son organisation sociale. L'économie de Rapa se fait presque entièrement en circuit fermé. Les produits exportés se limitent à quelques-unes des nombreuses têtes de bétail qui vagabondent en liberté dans les vallées extérieures, à quelques vanneries d'osier tressé, et à la récolte de café. Cette récolte dépend essentiellement du temps et peut atteindre parfois 40 tonnes, mais cette année, elle n'a pas dépassé 8 tonnes. D'autre part, notre goélette, qui comporte une petite installation frigorifique, a pu

enlever quelques tonnes de bêtes abattues, mais cet événement ne se reproduira probablement pas avant des années.

Je ne pense pas que le revenu de l'île atteigne un demi-million de francs Pacifique par an, ce qui donne un revenu d'environ 10 000 anciens francs métropolitains par tête. C'est sans doute le plus bas de toute la Polynésie, mais il pourrait facilement être décuplé si les Rapanais voulaient augmenter leur production de café ou entreprendre la culture des légumes d'Europe, très recherchés à Tahiti, et dont le rendement dans l'île est prodigieux. Dans ce cas, il serait évidemment nécessaire que les goélettes de commerce apparaissent plus fréquemment...

Mais les indigènes ne se soucient guère de l'argent et leurs revenus minimes semblent leur suffire pour acheter le sucre, la farine, les quelques vêtements et outils dont ils ont besoin. C'est à la fois la *popoï* de Taro, et la richesse du lagon en poissons qui leur permettent d'équilibrer leur alimentation. Dans les eaux froides de ces régions, la faune sous-marine est en effet d'une extraordinaire abondance, aussi bien en langoustes qu'en poissons et... en requins, dont certains, j'ai pu le constater, atteignent sept mètres. Au chef de famille, il faut très peu de temps pour se procurer la nourriture de la maisonnée, et ceci non pas en poursuivant le poisson au harpon dans les profondeurs, comme partout ailleurs en Polynésie, mais simplement en pêchant à la ligne de sa pirogue. Quant aux langoustes, elles sont si nombreuses, surtout à l'entrée de la baie, que les grandes nasses en osier — appelées *inaki* — destinées à capturer le poisson, sont appâtées... à la langouste !

Il serait difficile de décrire la population de Rapa en passant sous silence les deux Blancs qui y résident. L'un d'eux, D. de V., est entré vivant dans la grande légende du Pacifique. A Tahiti, on en parle depuis si longtemps comme d'un être mythique, que je l'imaginais sous les traits d'un octogénaire barbu, un peu semblable au Robinson des gravures... Eh bien, pas du tout. D. de V., gentilhomme natif de l'Allier, est dans la force de l'âge. A elle seule, l'histoire de sa vie occuperait de nombreuses pages. Toujours est-il qu'après avoir quelque peu bourlingué à travers le monde, il eut, en 1931, le coup de foudre pour Rapa qu'il avait atteinte par hasard. Il y séjourna neuf années sans donner signe de vie. Après deux intermèdes : quelques années passées en Indochine où il fit la guerre, puis un séjour en France, il est récemment revenu s'installer dans sa Thébaïde de Rapa où il s'est construit une maison confortable, loin du village, au fond de la baie.

D. de V. m'a assuré avoir choisi Rapa, parmi toutes les îles de Polynésie, parce que « c'est la seule où les jeunes filles rient en parlant ». Sportif, grand marcheur et grand chasseur, se nourrissant surtout de miel et de laitages, il supporte allégrement ce climat norvégien et me plaint d'avoir à revenir vers les îles plus chaudes. Pour bien s'entendre avec les indigènes, il possède un sérieux atout : il parle admirablement leur lan-

gage. De plus, il a la répartie vive, ce qu'adorent les insulaires, grands amateurs de plaisanteries...

Le second Blanc, G..., fixé depuis peu à Rapa, offre un cas psychologique assez curieux. C'est un très vieil homme très décrépit, sans moyens physiques. Toute sa vie, il a été chauffeur de taxi à Paris, et il en a gardé une telle terreur des collisions et des automobiles, qu'il a voulu se réfugier dans un point du globe où il est sûr de n'en rencontrer jamais, puisqu'il n'existe pas un centimètre de route à Rapa.

Ayant également la phobie des moustiques, il a construit à l'intérieur de sa case végétale, assez misérable, une deuxième habitation en grillage, semblable à un grand garde-manger, et dans laquelle il dort et fait sa cuisine. Le vieux G..., qui a peu de besoins, se déclare heureux à Rapa. « Mon seul regret : le poste de radio à piles que m'a vendu un escroc lors de mon départ de France n'a jamais marché ! Mais est-il vraiment nécessaire de savoir ce qui se passe dans le monde ? Toujours du mauvais... »

Un soir où le temps était un peu plus clément, j'assistai à l'une des réunions de jeunes qui ont lieu une fois par semaine, le samedi, à la nuit. On danse en plein air sous les vieux orangers, près du rivage. De grandes peaux de bœuf ont été jetées sur le sol encore glissant de la dernière pluie. Un garçon arrive, porteur d'une forte lampe à pression qu'il suspend à une branche ; puis des guitares et des ukulélés primitifs s'essayent, rompant le silence. La présence des Blancs de passage semble paralyser l'assistance, et comme personne ne se décide à danser, j'invite la première des vahinés, disposées en brochette sur une murette ruinée.

Et soudain, des imprécations violentes éclatent dans le noir qui nous entoure. C'est le pasteur, un colosse au regard de corbeau dont nous avons déjà admiré le talent oratoire au temple. Il vitupère pendant quelques minutes, de sa voix éclatante, contre les jeunes dissolus qui, avec leur musique profane, troublent sa méditation. Puis il plonge dans la nuit. La jeunesse, qui attendait cet intermède, habituel au samedi soir, se remet à danser joyeusement et à chanter, tandis que dans le ciel navigue une lune en forme de nef.

⁂

Les élections — après tout, la goélette est venue à Rapa pour les organiser — ont eu lieu un dimanche, dans le calme, mais dans une ambiance sévère qui contraste avec la gaieté habituelle de la population. Ce n'est certes pas le moment de rire durant cette cérémonie incompréhensible qui rejoint celles de la cruelle religion de Paparua, le Dieu-calebasse. Cinq listes sont en présence, et comme la différence de leurs programmes est peu perceptible aux Rapanais, on a coloré les bulletins de teintes délicates évoquant les dragées ou les confettis. Un notable qui parle français est venu me voir : « Pourquoi les *Farani* nous ont-ils donné la Politique et ces bulletins de vote ? me dit-il. Auparavant, nous nous entendions tous

admirablement dans l'île. Maintenant il y a des haines forcenées et des bagarres, même à l'intérieur des familles. » Il hausse les épaules avec philosophie. « Votre progrès, vous les Blancs, après tout, ce n'est pas forcément le bonheur... »

Les dernières journées se passent dans la maison de Margot à regarder se déverser une pluie oblique, tandis que des indigènes, surtout des femmes et des enfants, viennent successivement nous regarder vivre, un peu comme au Jardin zoologique. Plusieurs fois, D. de V., en bottes et ciré, vient me chercher pour chasser le canard :

« Malgré ce temps de chien ? — Le temps ! Mais il est magnifique et vivifiant... Si vous voyiez les bourrasques de janvier ! Alors, on est obligé de doubler l'amarrage des toits avec de grosses pierres suspendues à des câbles. Qu'importe ! J'aime le Paradis que je me suis choisi... »

Le paradis de cet homme intrépide, je l'appellerais volontiers « le plus beau purgatoire du monde », tellement il répond peu à ce que j'attends des îles polynésiennes. Par quelle malchance Hiro, le dieu qui pêcha à la ligne les îles du Pacifique, rejeta-t-il celle-ci dans cette région défavorisée, où la rose des vents semble devenue folle ! J'ai noté soigneusement les noms des vents de Rapa. Malgré leur vocabulaire, assez pauvre par ailleurs, les insulaires n'ont pas moins de onze appellations différentes pour les désigner, selon leur orientation, c'est-à-dire deux fois plus qu'à Tahiti !

J'ai fait un stage dans le poste météorologique, dont le luxe et la propreté tranchent sur la pauvreté des autres demeures, et que l'Administration a construit à Rapa en raison de sa position-clef dans le sud-est du Pacifique. Avec le météo tahitien, qui est en même temps l'opérateur radio, j'ai compulsé des registres fort bien tenus. Voici la moyenne météorologique annuelle de Rapa : pluie : 3 mètres (le double de Tahiti). Jours de pluie : 200. Vents changeant chaque jour, avec un maximum de 26 mètres par seconde en mai... Enfin, l'ensoleillement est encore moindre que je ne le pensais. En deux ans, d'octobre 1955 à octobre 1957, combien y a-t-il eu de jours de « ciel clair » ? Un jour, exactement un seul !

Non, ce n'est certes pas dans cette Polynésie en pull-over et imperméables que je conseillerais à quiconque de se retirer.

Et maintenant, après deux semaines de séjour à Rapa, nous voici proches du départ. Durant les dernières nuits, les rafales qui s'abattent brutalement de la montagne — évoquant le détroit de Magellan — ont arraché le taud qui abrite le pont, et fait déraper les ancres, obligeant notre goélette à changer quotidiennement de mouillage. Le dernier matin, sur l'appontement, nous faisons des adieux émus à Margot, D. de V., au chef porteur de moustaches gauloises, et à tous les amis et amies à la tête enturbannée de serviettes éponge, que nous nous sommes faits dans cette terre perdue. Pendant des mois, ils vont être replongés dans un isolement complet. Sous un vent violent et des trombes d'eau, nous

revenons en baleinière, à la rame cette fois-ci car il n'y a plus d'essence pour le hors-bord.

Nous croisons une pirogue qui traverse la baie. Elle porte une voile, la première que je voie ici. De plus près, je m'aperçois que cette voile est une simple peau de bœuf tendue en carré. C'est vraiment la seule matière capable de résister aux rafales de Rapa.

Les ancres du trois-mâts sont remontées. A l'arrière, des jeunes filles — elles sont une demi-douzaine à avoir abandonné leur île pour connaître le cinéma et les ice-creams de Papeete — agitent des paréos vers Hauréï, puis vers l'île tout entière qui s'entoure de nuées blanches.

Et tandis que nous roulons sur une mer démontée, je devine déjà, derrière l'horizon, les archipels d'îles-Paradis — tièdes et couvertes de cocotiers — de la véritable Polynésie...

BERNARD VILLARET

CHRONIQUE DES LIVRES

CHRONIQUE D'UNE CITÉ

par Pandélis PRÉVÉLAKIS *(Gallimard)*

PLAISIR, apaisement, réconfort. Telles sont, nous semble-t-il, les composantes principales du sentiment, qui se dégage du petit livre de Pandélis Prévélakis.

Le plaisir est immédiat. C'est celui que nous donne tout artiste-né, qu'il soit peintre ou écrivain, en nous offrant des mets non frelatés. (Les premiers récits de Panaït Istrati avaient cette fraîcheur native.) L'apaisement, quant à lui, nous vient de l'abolition, le temps de notre lecture, de tout ce qui nous écrase aujourd'hui, nous, citoyens d'un monde qui va se déshumanisant.

Transportés dans une petite ville de Crète, Réthymno, que seuls préoccupent ses problèmes locaux, tout imprégnés de soleil et de brise marine, et cela vers la fin du siècle dernier et le début de celui-ci — nous savourons cette évasion. Enfin, le vrai réconfort, c'est de découvrir, chez l'auteur, un homme, resté attaché à ces valeurs élémentaires du cœur, du caractère et de l'esprit, celles que l'enfant comprend le mieux en regardant agir autour de lui des êtres *accessibles* — valeurs qui sont, en définitive, celles dont notre vie tire son sens le plus profond. Car ce Crétois nous rappelle que, plus que tout « héros, manieur d'épée », c'est l'artisan, penché sur son outil et épris de perfection, qui nous enseigne l'essentiel, et non « l'Histoire qu'on lit dans les livres ». Ces forgerons, ces gens du port, ces peintres de fresques et d'icônes, ces fabricants de rébus et de cages d'oiseaux — chacun avec sa fierté ou sa modestie, sa bonne humeur ou sa résignation — composent un tableau d'ensemble d'une émouvante sérénité.

L'excellente introduction d'André Chamson, présentant au public français à la fois l'œuvre et l'auteur, nous fait un devoir de ne pas allonger la présente note.

Quant à la traduction du grec, par Jacques Lacarrière, elle a le mérite de rester fidèle à Pandélis Prévélakis dans sa volonté de n'avoir recours à aucune « recherche » de style.

MICHEL BRÉAL

(Suite de la chronique des livres page 112.)

SOUVENIRS DE L'ANNÉE 1848

par le Général Le Breton

Une récente étude de Mme André Maurois (septembre et octobre 1959) a déjà fait connaître aux lecteurs de cette revue le général Le Breton.

Appartenant à une riche famille de la Beauce, très attachée à la Monarchie, Eugène, Casimir Le Breton était entré à vingt-deux ans au régiment des Gardes d'honneur cantonné à Metz. Il revint de sa première campagne (Saxe, 1813) avec quatre blessures.

Au temps de la Restauration il fut affecté à la maison du roi (grenadiers à cheval). C'est dans ce corps qu'il fit la connaissance d'Alfred de Vigny avec qui il se lia d'une amitié qui devait durer toute sa vie. Grâce à l'appui de Thiers il fut affecté en Algérie à l'état-major du duc d'Orléans. Après une brillante campagne il fut nommé gouverneur de Constantine. Ayant exercé une activité politique, maintes fois chargé de missions, ayant mené à Paris une vie mondaine assez brillante, le général Le Breton qui avait vu beaucoup de choses et de gens entreprit, à la fin de sa vie, d'écrire ses mémoires. Ce texte, d'un grand intérêt historique, que l'auteur n'eut pas le temps d'achever, est encore inédit.

Le chapitre que nous publions aujourd'hui a trait à la Révolution de 1848 où, comme on va le voir, la situation, ou plutôt les situations, qu'il occupait alors placèrent le général dans une situation de premier témoin.

COMTE D'ORNANO

Au moment où commence ce récit, Le Breton vient d'être nommé général de brigade. Il était alors depuis peu de temps en garnison à Lyon.

A Paris, où je me rendis, je visitai tout de suite le général Gazan [1], directeur du personnel au ministère de la Guerre. Cet excellent homme, dont l'armée appréciait le caractère aimable et bienveillant, était pour moi un vieil ami. J'étais un de ceux auxquels il aimait, en racontant ses campagnes, montrer, bien rangés sur la panoplie de ses armes et décorations, avec l'étiquetage explicatif, les osselets extraits de ses nombreuses blessures. Il était heureux de ma promotion.

1. Marie, Louis, Gazan (1785-1849) sortit de l'école militaire de Fontainebleau en 1804 et prit part aux campagnes de Prusse, de Pologne, d'Espagne et de Saxe. Mis en non-activité à la Restauration, il fut réintégré dans les cadres de l'armée en 1822, comme lieutenant-colonel. Maréchal de camp en 1835, lieutenant général en 1845.

— Ci-dessus portrait du Général Le Breton.

Ayant sollicité et obtenu sur-le-champ une audience, je me présentai aux Tuileries sous ce costume qui, je l'avoue, ne me déplaisait pas, et fus introduit dans les appartements privés, d'où le roi était absent. Mais la reine, entourée de ses belles-filles et de ses filles, travaillait avec elles à des ouvrages de tapisserie. J'allai la saluer. Elle répondit par une gracieuse inclination de tête et, de suite : « Général, je suis bien heureuse de vous voir sous cet uniforme. — Madame, dis-je, je le dois, et j'en suis d'autant plus sûr depuis que je suis à Paris, à Mgr le Duc d'Aumale, mon général d'Afrique. — Vous le devez, général, corrigea Sa Majesté, à vos excellents services que je connais par d'Aumale, mais il est certain qu'il a contribué à vous en faire obtenir la récompense et j'en sais quelque chose car je me suis associée à ses efforts. » Je pris respectueusement congé, avec quelques paroles de profonde gratitude. Mon cœur était rempli de reconnaissance pour ce jeune prince à qui nul ne m'avait recommandé, contrairement à des officiers à lui signalés par des gens du grand monde ou haut placés dans la politique.

Je rentrai dans l'Eure-et-Loir pour y passer en famille Noël et le jour de l'An chez mon frère, à Luigny. J'y étais encore vers la fin du mois de février, attendant de savoir le commandement qui m'était destiné, lorsqu'un matin vint me voir le maire d'une ville voisine. Il me dit : « Je parie que vous ne savez pas sous quelle forme de gouvernement vous vivez aujourd'hui ? Eh bien, vous êtes en république. J'étais hier à Chartres et ai lu la proclamation du nouveau gouvernement. » Et il mit sous mes yeux un document officiel qu'on venait de déposer à sa mairie. Prenant à peine le temps d'offrir au nouvel arrivant un rapide déjeuner, je partis pour Chartres. Le département avait alors à sa tête un administrateur distingué, M. de Minque, qui, grâce à ses mérites, eut ensuite l'importante préfecture de la Gironde et entra au Sénat. Je le trouvai faisant ses préparatifs de départ ; il venait d'envoyer sa démission à M. Ledru-Rollin, le nouveau ministre de l'Intérieur. Je pris le soir même pour Paris la voiture que le chemin de fer a remplacée et j'eus bientôt la triste vision des déplorables événements qui venaient de s'accomplir. A chaque pas, je rencontrais des régiments dépouillés de leurs armes, s'éloignant dans un scandaleux désordre pour aller chercher quelque nouvelle garnison loin de la capitale, dont ils étaient chassés.

Dans cette capitale je fus bientôt, et y assistai à des saturnales qui me remplirent de dégoût. Mais au milieu de toutes ces hontes, une chose était à admirer : la belle attitude de Lamartine, ce grand citoyen qui, par son indomptable énergie et sa merveilleuse éloquence, contenait le flot qui s'attaquait à la société. Quelle vénération n'avais-je pas pour cet homme généreux ! Lorsque la tourbe populaire se ruait avec fureur sur le siège du Gouvernement pour lui dicter des lois impies, nul de ses membres n'osait affronter cette avalanche. Les ora-

teurs de carrefours, aveuglément soutenus par des foules non moins aveuglées, évitaient de se montrer devant elles dans ces moments suprêmes ; ils redoutaient la colère de ceux qu'ils avaient excités et qu'ils ne pouvaient plus satisfaire. Dès qu'on voyait déferler ces vagues, on cherchait Lamartine. On le trouvait ; il était là, calme, puissant. Vingt poignards menaçaient sa poitrine, les fusils étaient braqués sur lui, il les écartait d'un geste dédaigneux, il parlait et, rapidement, sa voix dominait le tumulte. Il rappelait les malheurs de la France, les dangers aggravés encore par ces manifestations coupables qui mettaient la patrie en péril. Les meneurs, fiers de leur victoire mais irrités qu'elle ne leur rapportât pas davantage, s'apaisaient en l'entendant. Trois mois, du 24 février au 4 mai, ces scènes se renouvelèrent. Lamartine tint tête. Souvenir merveilleux, mais souvenir plus triste encore car notre pays le paya de la plus noire ingratitude. S'il eût honoré, comme il le devait, le dévouement, le courage et le talent de l'illustre poète, il se serait sans doute épargné bien des malheurs !

Des élections se préparaient et, pour la troisième fois, on m'offrait de représenter mes concitoyens. J'acceptai. Des comités électoraux s'organisaient de toutes parts, pour finir par se fusionner dans un comité central. Les républicains radicaux, qui gouvernaient alors, naturellement y dominaient. La première réunion se tint à Chartres. Il y avait, si je ne me trompe, trente-deux candidats. On prétendait exiger d'eux la promesse qu'ils renonceraient à la députation si leur nom n'était pas parmi les sept que le comité désignerait. Chaque candidat paraissait à son tour à une tribune, où ces inquisiteurs d'un genre nouveau lui posaient maintes questions sur son passé et son programme. Dès que mon tour fut d'y être, je déclarai refuser de souscrire à ladite prétention. Mes paroles, jointes au fait que je n'étais pas radical, me valurent un reniement total ; pas une seule voix ne m'échut. « Ma candidature demeure, dis-je à l'énoncé du vote, et soyez assurés, citoyens du bureau, que vous m'aurez pour l'un de vos députés. »

C'était alors, on doit se le rappeler, le scrutin de liste, soit tout le département dans tous ses cantons les plus éloignés. Avec ce mode, mon élection était bien douteuse. Tel était l'avis de beaucoup de gens, sinon exactement le mien. Mais là s'était écoulée ma jeunesse et là se trouvait un grand nombre de familles qui avaient un enfant servant au 22e, mon ancien régiment, l'arrondissement de Chartres fournissant un contingent important d'hommes à ce 22e. Je pouvais profiter de ces deux circonstances, de la deuxième surtout car les soldats me faisaient une excellente réclame. Ils écrivaient chaudement en ma faveur ; les permissionnaires chantaient mes louanges dans les cabarets ; on répandait même le bruit que le 31e de ligne, où étaient aussi recrutés des enfants du pays, devait être fondu avec le 22e. Quelles recommandations n'obtiendrait-on pas de moi quand on serait sous

les drapeaux, de moi qui « faisais la pluie et le beau temps dans l'armée » ! Pour corser le tout, de nombreux soldats du 31e, voulant devancer cette fusion des deux unités afin de profiter plus vite de mon influence, faisaient des demandes de permutation. Cela devint si excessif que le colonel de ce 31e, après avoir refusé beaucoup de ces demandes, finit par me rendre visite. Nous rîmes ensemble de l'incident, d'autant plus qu'il n'avait jamais été question de réunir les deux régiments. Heureusement, il ne démentit rien et cette discrétion me servit. A Nogent, j'étais assuré d'une écrasante majorité. Par des délégations d'ouvriers, de forts de la Halle de Chartres, de paysans de cantons lointains, j'appris qu'en dépit de mes opinions, bien souvent opposées à celles à la mode en cette triste époque, j'avais de nombreux soutiens en dehors de mon arrondissement.

Après une campagne qui se déroula dans le calme, le grand jour arriva. Parmi les sept noms qui triomphaient, j'arrivais le cinquième. Avant moi venaient M. Marescal, ce qui était tout naturel car sa simplicité (malgré sa grosse fortune), sa bonté et sa loyauté lui avaient rallié bien des gens de tendances différentes des siennes ; M. de Barthélémy, ancien adjoint à l'administration du département, républicain mais dans le sens noble du terme ; le général de Subervie ayant fait les guerres du Premier Empire, les bonapartistes avaient été pour lui ; M. Rimbault, assez longtemps député de Châteaudun, brave homme qui se croyait obligé de se dire de l'opposition mais était bien incapable de porter des coups au pouvoir — la révolution de 1848 l'avait plus étonné que satisfait. C'était ensuite moi qui avais groupé sur mon nom des modérés, des châtelains légitimistes et des membres de familles ayant ou devant avoir prochainement des fils aux armées. A ma suite, figuraient le célèbre docteur Trousseau, trop connu pour que j'aie à signaler ses titres — quoique étranger au département, il avait eu le concours empressé de tous les médecins d'Eure-et-Loir ; puis M. Isambert, ancien député d'Eure-et-Loir.

S'étant donné rendez-vous dans la capitale, la députation d'Eure-et-Loir se rendit chez le ministre des Travaux publics, voulant que son premier acte fût conforme à la promesse faite unanimement aux électeurs de s'occuper avant tout d'une commodité précieuse pour le département : le prolongement jusqu'à Chartres du chemin de fer de l'Ouest qui finissait à Versailles. Ce ministre était M. Alexandre Marie. Successivement bâtonnier de l'ordre des avocats, président de l'Assemblée et plusieurs fois membre de cabinets, il succombait sous le poids d'une lourde tâche, celle à lui imposée de réglementer le travail de la classe laborieuse qui voulait alors vivre sans rien faire. Ceci était visible au Champ-de-Mars, où croupissait une masse désœuvrée, touchant 2 francs par jour pour y exécuter des travaux. Mais à part quelques coups de pioche donnés pour la forme, le temps se passait à boire et à jouer au bouchon. « Pourquoi, dîmes-nous au

ministre, qui argumentait sur les difficultés d'avoir de la main-d'œuvre, n'employez-vous pas tous ces gens-là a construire notre chemin de fer? — Vous en parlez à votre aise, nous répondit-il, c'est pour une raison bien simple : ils ne veulent pas quitter Paris et nous subissons leur volonté au lieu de leur imposer la nôtre. » Il ajouta qu'il était à bout de résignation et aurait déjà démissionné s'il n'attendait le secours de l'Assemblée constituante.

Cette Assemblée se réunit le 4 mai au Palais-Bourbon, sous la présidence du docteur Buchessa, médecin philanthrope qui avait beaucoup écrit en faveur des classes pauvres et qui les soignait gratis. Que ne s'en tenait-il pas là au lieu de se charger, comme Marie, de fonctions fort au-dessus de ses capacités? Ou, plutôt, pourquoi donc les lui avait-on confiées? Spectacle étrange que ce premier rassemblement de neuf cents membres agités de sentiments divers. On voyait, sur le motif le plus futile, des gens se lever tout à coup pour pousser le cri fortement accentué de « Vive la République ! » auquel d'autres, surgissant à leur tour, ajoutaient « démocratique et sociale ! » Après quelques instants d'une séance tumultueuse et désordonnée, un montagnard, je ne sais trop lequel, fit la motion d'aller en corps sur les marches du Palais-Bourbon proclamer la République devant la foule immense qui s'y trouvait. La motion fut accueillie par de multiples approbations et les hommes raisonnables qui repoussaient cette jonglerie furent contraints de suivre le mouvement.

Parmi nous se trouvait le père Lacordaire, en costume de dominicain. Acclamé, il n'arrivait pas à serrer toutes les mains qu'on lui tendait à travers la grille. Mais le Capitole n'est pas loin de la roche Tarpéienne : ce costume religieux choqua M. Portalis [1] qui, à la séance suivante, fit une sortie dans laquelle le fameux prédicateur vit une attaque directe à son vêtement. Il demanda la parole et, si turbulente qu'elle fût, l'Assemblée fit silence — on aurait entendu voler un bourdon tant chacun était curieux d'écouter ce verbe éloquent. Lacordaire gravit les degrés de la tribune, croisa les mains sous ses larges manches et resta un moment sans parler. Puis, d'une voix sourde, il se mit à débiter un discours sans verve et sans couleur que rendirent plus obscur encore les bruits divers qui s'élevèrent de la salle. L'ambiance, sans doute, ne lui convenait pas. Il dut le comprendre car, à peu de jours de là, le président nous annonça sa démission.

L'Assemblée avait pour tâche d'organiser un gouvernement dont on devait réduire le nombre des membres à cinq — ce qui laissait sur

1. Il s'agit du baron Auguste Portalis (1801-1855) qui, procureur général près la cour de Paris, se démit de ses fonctions en protestation du vote de poursuites contre Louis Blanc par l'Assemblée constituante. Il rentra dans la magistrature après l'élection de Louis-Napoléon à la présidence de la République.

le carreau beaucoup de ceux qui avaient actuellement des portefeuilles ou quelque chose d'équivalent. Une faction considérable voulait écarter du scrutin qui allait s'ouvrir le nom de Ledru-Rollin ; une autre, moins nombreuse mais aussi fanatique, exigeait que son nom fût maintenu. Jugeant le conflit susceptible de dégénérer en guerre civile, et bien que n'ayant pas eu d'adversaire plus constant au gouvernement provisoire, Lamartine plaida la cause de Ledru-Rollin. Ce fut la fin de sa popularité chez ceux qui s'appuyaient sur lui pour le maintien de l'ordre. On ne sut pas pénétrer les vrais motifs qui l'avaient fait agir, on crut, sinon à une sorte d'alliance avec un parti détesté, du moins à la poursuite d'une utopie de poète quant à la possibilité d'une semblable alliance dans un but politique. C'est à peine si Lamartine trouva sa place parmi les élus. Sur cinq, il arriva le quatrième. J'ai déjà dit ce qu'il fallait penser de cette attitude à son égard.

*
* *

Le 15 mai, la salle de nos séances fut subitement envahie par une bande de faubouriens qui s'étaient réunis sous le prétexte d'apporter à l'Assemblée une pétition en faveur de la Pologne. Il faut dire qu'aussitôt après la chute de Louis-Philippe, les républicains, des modérés aux terroristes, s'étaient mis en tête d'aboutir à la libération des différents pays ayant un gouvernement par trop autoritaire à leurs yeux, ou subissant le joug étranger. Parmi ces derniers, l'Italie, la Hongrie, l'Irlande, et surtout la Pologne qui n'existait plus comme pays indépendant depuis la fin du XVIIIe siècle où la Russie, la Prusse et l'Autriche se l'étaient partagée. Il était venu vite à Paris des révolutionnaires de ces nations. Toujours avides de profiter des troubles, ils fraternisaient avec ceux qui avaient renversé la monarchie de Juillet, des plus honnêtes aux plus suspects. Lamartine avait eu maintes fois à répondre à leurs vives sollicitations, comme à calmer leurs mises en demeure d'agir en faveur de leurs pays respectifs.

Le 15 mai, donc, de nombreux énergumènes, terroristes étrangers et français, forcèrent nos portes. Plusieurs entrèrent dans les tribunes et se laissèrent glisser le long des colonnes jusque dans l'hémicycle, ce que voyant certains de nos furieux montagnards voulurent occuper la tribune. Ils se la disputèrent pour y présenter les motions les plus incendiaires. Barbès, par exemple, proposa le vote de 1 milliard à prélever sur les grandes fortunes et une expédition pour secourir la Pologne. Notre faible président, complètement impuissant à réprimer ce tumulte, fut enfin poussé hors de son fauteuil. Dans cette bagarre, un huissier de la Chambre ayant voulu arracher des mains d'un bandit le drapeau rouge qu'il arborait, fut assailli violemment. Avec trois de mes collègues, je me précipitai et nous parvînmes à le dégager.

Le bonheur avait voulu qu'après l'envahissement de la tribune, alors que beaucoup de députés avaient quitté leur place pour sortir de cet enfer, nous y étions restés.

Une fois sur le quai, que j'avais gagné à mon tour, je le vis rempli d'un peuple agité, ce qui me fit craindre le renouvellement des affreuses scènes de la Terreur. Je pensai tout de suite à ma femme et à ma fille, mais me souvenant que de la cavalerie se trouvait casernée sur le quai d'Orsay, je considérai qu'il me fallait d'abord prendre contact avec elle. Son commandant, le colonel de Goyon [1], était justement dans la cour. J'allai à lui et après m'être fait connaître comme général et comme député, je le mis au courant de ce qui se passait dans l'enceinte de la Chambre et de l'excitation du dehors. « Votre garde peut être attaquée, dis-je. L'objet de ma visite est surtout de vous prévenir. — Mon général, répondit-il vivement, n'ayez aucune crainte pour mon régiment. Quant à vos collègues, s'ils veulent se réunir ici pour reprendre leurs travaux législatifs, ils y trouveront une complète protection : je suis sûr de mes dragons. » Cette assurance, venant d'un tel homme, apaisa pour l'instant mes inquiétudes quant aux miens et je le remerciai chaleureusement au nom de l'Assemblée.

Un bataillon de la garde nationale se rassemblait en armes à une centaine de mètres de la caserne, entouré par de multiples individus déguenillés qui criaient : « Vive la République démocratique et sociale ! » Mais ce n'était pas fait pour m'émouvoir ; l'important était qu'il y eût là de la troupe. Je me disposais à gagner mon domicile lorsque j'aperçus sur l'autre rive, venant des guichets des Tuileries, mon collègue de députation Clément Thomas [2], à cheval, suivi de la 2e Légion. Traversant en courant le pont, j'arrivai à lui. « Faites tête de colonne à gauche, lui criai-je, il y a de l'autre côté un régiment de cavalerie auquel vous pouvez vous joindre, et aussi un détachement de vos gardes nationaux : la Chambre est en danger. — Merci », dit Clément Thomas, et il donna l'ordre en question. Je suivis sa colonne et nous apprîmes en arrivant devant le Palais-Bourbon qu'un bataillon de gardes mobiles l'avait fait évacuer à la baïonnette. J'entrai, en même temps que d'autres députés. Des sièges étaient déjà occupés et Lamartine était à la tribune. Il félicitait adroitement les membres de l'Assemblée de ne pas s'être éloignés pour pouvoir revenir aussitôt le calme rétabli, montrant ainsi la confiance qu'ils avaient dans les

1. Charles-Marie, comte de Goyon (1803-1870), commandait alors le 12e dragons. A son retour de la guerre d'Italie, à laquelle il prit part comme général de division, on le trouve inspecteur général de l'infanterie, puis de la cavalerie.

2. Clément Thomas (1809-1871), qui fut fusillé le premier jour de la Commune sur l'ordre du comité de Montmartre, avait été condamné à la détention perpétuelle en 1835, s'était enfui en Angleterre et, revenu amnistié deux ans plus tard, avait été l'un des rédacteurs du *National*. Élu à la Constituante en 1848, il commanda en chef la garde nationale où on devait le retrouver en 1871, après son retour d'un exil volontaire durant tout le Second Empire.

défenseurs de l'ordre. Pour cette fois, la tempête était conjurée. Elle devait, hélas, s'élever de nouveau bien plus redoutable encore un mois et quelques jours plus tard.

***

Tout le monde connaît ce triste épisode de notre histoire, les sanglantes journées de Juin, sédition que l'on redoutait depuis un certain temps car les rangs des partis corrompus grossissaient de jour en jour. Elle éclata quand fut refusée à des représentants ouvriers, ou soi-disant tels, la réouverture de ces ateliers nationaux qui, dans l'esprit des législateurs, devaient faire disparaître le chômage mais dont les résultats avaient été piteux. Malgré la formation d'une commission exécutive qui fit du général Cavaignac un réel dictateur, des barricades furent construites. Dès que je l'appris, je me rendis chez ce nouveau maître de nos destinées et il m'adressa au général de La Moricière, ministre de la Guerre, lequel se trouvait déjà à la porte Saint-Denis où l'effervescence était extrême. J'endossai ma grande tenue d'officier général et je filai dans la direction indiquée avec une escorte prise dans le Ier cuirassiers, stationné place de la Concorde.

Après m'avoir exprimé sa reconnaissance de l'appui que je lui offrais, La Moricière me donna le commandement du secteur Faubourg-Poissonnière et un ordre de réquisition pour la garde nationale, placée sous ses ordres en raison de l'état de siège. Je rebroussai donc chemin pour me rendre au poste qu'il m'avait confié. Sur ma route, je rencontrai le général de Bourgon, venu comme moi, mais sans mission définie, voir La Moricière. Nous nous étions connus en Afrique, étions même ensemble en 1835 à la prise de Mascara. Je portais alors l'épaulette de chef de bataillon, lui, de chef d'escadron. Nous nous retrouvions treize ans plus tard, tous deux officiers généraux, mais lui bien près de terminer sa carrière ! C'était un officier intelligent et résolu, bien qu'un peu esbrouffeur, comme on dit en termes militaires. Du plus loin qu'il m'aperçut, il s'écria en levant les bras : « Ah ! vous voilà, cher ami, eh bien, nous allons leur en f... une fameuse si La Moricière le permet ! — La Moricière, dis-je, ne l'avez-vous donc pas vu ? — Le bruit de la mousqueterie m'a seul attiré mais j'ai idée qu'il me faut son accord pour taper sur ces gens-là. — Vous avez raison. Faites donc trois cents pas, vous le trouverez porte Saint-Denis. » Il piqua des deux et je ne l'ai jamais revu. Voici ce qui lui arriva. Il découvrit aisément La Moricière, occupé à organiser une colonne d'attaque pour enlever une barricade colossale élevée dans le faubourg Saint-Martin et en reçut de suite le commandement. A peine était-il à trente mètres de la barricade qu'avant d'avoir mis pied à terre une balle l'atteignit et lui brisa le col du fémur, trop haut pour permettre l'amputation de la cuisse. Il tomba, fut emporté par les gardes nationaux de Montmorency et expira le lendemain.

En continuant mon chemin pour me rendre à ma destination, je vis bientôt le général Rapatel [1] avec une portion de la 2e Légion dont il était devenu le chef à la suite de la nomination de Clément Thomas au commandement général de la garde nationale. Je lui exhibai l'ordre de réquisition dont j'étais porteur et l'engageai à diriger sa troupe sur la caserne de la Nouvelle-France, dans la rue du Faubourg-Poissonnière, où j'avais décidé de réunir mes troupes. J'avais également connu Rapatel en Afrique, déjà général de division, aussi m'empressai-je de lui dire : « Monsieur le lieutenant général, je suis confus de vous donner des instructions, ce serait à moi d'en recevoir de vous. » Il me répondit qu'en pareille circonstance cela n'avait aucune importance et, changeant de sujet, me félicita de l'empressement et de la chaleur dont j'avais fait preuve en m'élevant à la tribune de l'Assemblée contre une mesure adoptée par un homme que je connaissais bien, M. Charras [2] — jacobin au dire de lui-même — lequel, sous-secrétaire d'État à la Guerre, ministère tenu par l'illustre savant François Arago en l'absence de son titulaire, le général Cavaignac, alors en Algérie, avait mis à la retraite soixante-cinq officiers généraux au nombre desquels ledit Rapatel se trouvait. En effet, j'avais à cette occasion terminé mon discours en apostrophant Charras par ces mots cinglants : « Une telle mesure serait dans tous les temps une injustice, mais elle prend le caractère d'un scandale public quand elle vient d'un jeune homme sorti des derniers rangs de l'armée, qui devrait s'incliner avec respect devant de tels hommes, dont plusieurs ont commandé des armées et gouverné des provinces ! »

Le général Rapatel s'empressa de reconduire sa troupe sur le point indiqué. Je réunis successivement à cette portion de la 2e Légion une partie de la 1re et de la 3e, cette dernière sous les ordres du commandant Dubouchet [3] qui possédait un vaste établissement rue du Faubourg-Poissonnière et, en conséquence, connaissait parfaitement le terrain sur lequel nous devions opérer. Comme je lui demandais de m'indiquer une position dans laquelle je pusse observer les mouvements des insurgés, il me conseilla de monter dans l'un des clochers de l'église Saint-Vincent-de-Paul. Je m'y fis une idée de la configura-

1. Il s'agit de Paul Marie, baron Rapatel (1782-1852) qui, après avoir fait les campagnes de 1800, 1801, etc., fut aux gardes du roi de Naples (Murat). Il eut, sous Louis-Philippe, de très importants commandements en Afrique, puis devint inspecteur général de l'infanterie.

2. Jean-Baptiste, Adolphe Charras (1810-1865), déclaré « dangereux » par la police de Charles X et par celle de Louis-Philippe, avait été envoyé en Afrique où, nonobstant cette réputation, il eut des postes très importants. Promu lieutenant-colonel à son retour en France, Charras représenta le Puy-de-Dôme à l'Assemblée constituante. Arrêté au 2 Décembre et expulsé, il erra dans divers pays étrangers, où on le toléra difficilement, et mourut en Suisse.

3. Mathieu Dubouchet (1797-1883) fut sous-lieutenant aux gardes du corps du Roi. Capitaine en 1830, chef d'escadron au 5e cuirassiers en 1841. Il était sous les ordres du général Ordener aux journées de Juin. Retraité en 1850.

tion des lieux mais guère de ce qui s'y passait : il fallait donc que je me rendisse compte de la force des barricades et des meilleurs moyens d'attaquer celles-ci.

La rue du Faubourg-Poissonnière, en face de la caserne de la Nouvelle-France, forme précisément une courbe dans laquelle nous étions à l'abri du feu. Pour opérer une reconnaissance, il fallait entrer plus avant dans la rue et se montrer à découvert. Sept hommes de bonne volonté se présentèrent à moi pour m'accompagner, mais à peine étions-nous en marche qu'une vive fusillade nous reçut. Sur mes sept volontaires, quatre tombèrent. Trois étaient blessés, le quatrième, un nommé Ometeiller, mortellement. C'était peu encourageant pour ceux que j'avais laissés réunis dans ladite courbe. Aussi résolus-je de m'emparer de la barricade d'où était parti le feu.

Je pris mes dispositions avec soin, à des gardes républicains, j'enjoignis de ramper vers la barricade et quand ils jugeraient trop périlleux de continuer, de s'abriter dans les maisons pour diriger un feu plongeant sur la position des insurgés, afin de faciliter notre approche. Je les vis se glisser, puis s'arrêter ; enfin, le tir partit des habitations. Alors j'ordonnai aux tambours de battre la charge et à ma troupe un mouvement en avant par file à droite et à gauche. « Surveillez les fenêtres », criai-je. A peine l'avance était-elle produite qu'une fusillade inouïe fit rage. Il semblait qu'elle vînt de différents côtés. Mes assaillants étaient criblés, portes et croisées recevaient des balles, il en était qui sifflaient à mes oreilles. Si j'avais tracé soigneusement le plan de mon offensive, l'ennemi avait bien fait le sien pour la repousser ! Heureusement, deux pièces de canon étaient à peu de distance derrière moi : je courus à elles et donnai l'ordre aux servants d'inonder de mitraille cet obstacle meurtrier. Cela dura dix minutes, après lesquelles je rejoignis ma troupe arrivée là où nul ne pouvait plus l'inquiéter. L'artillerie avait accompli son œuvre destructive : c'était la victoire.

Nous étions maîtres de la première barricade, mais une autre, formidable, était édifiée dans l'entrée du faubourg. Elle était faite de grosses pierres de taille déposées dans le clos Saint-Lazare pour l'édification de l'hospice Lariboisière. Le jour tombait, mais ce n'était pas une raison pour ne pas procéder à l'attaque car j'étais en force. Malheureusement, satisfaits du succès que nous venions d'obtenir, les gardes nationaux quittaient leurs rangs en grand nombre. Sur mes observations, plusieurs d'entre eux me dirent qu'ils étaient exténués de fatigue, n'avaient rien mangé de la journée, et devaient par surcroît aller rassurer leurs familles car elles n'étaient pas sans savoir combien les pertes avaient été importantes. Il était évidemment impossible de maintenir ces gardes sur place, aussi me contentai-je de faire appel à leur honneur. « Rentrez donc chez vous, leur dis-je, mais vous savez que vous m'êtes indispensables ; à sept heures, demain matin, je vous

attends ici. Cependant, je demande aux hommes de Rouen et d'Amiens de ne pas partir pour être à même de tenir notre position cette nuit. On tâchera de leur avoir quelque nourriture. »

Ces bonnes gens acceptèrent de rester et, grâce à l'appui que j'avais du 21e et du 23e léger, je pus débarrasser mon esprit de toute inquiétude. J'envoyai mon ordonnance prendre chez moi des habits bourgeois, habits qui m'étaient nécessaires pour circuler incognito afin de me préparer à la bataille du lendemain. Dès l'aurore, après une nuit de travail qui fut marquée par des incidents que je rapporterai tout à l'heure, je fus dehors et mes pas me portèrent vers un vaste abattoir situé au haut de la rue Rochechouart. Ayant suivi une longue galerie, j'aperçus une barricade prenant à son issue. Cette position me parut excellente comme point de départ de la manœuvre que je voulais faire en vue de réduire le colossal ouvrage dont j'ai parlé précédemment. Je regagnai de suite mon quartier général où M. Thiers m'attendait. Il était venu s'informer de l'état des choses. Je lui rendis compte en détail de ce que nous avions fait la veille et lui soumis mon programme pour la journée présente. Il me remercia chaudement de mon concours et approuva mes dispositions. De mon côté, je le félicitai de son courage car c'était fort s'exposer que venir, non seulement dans les parages de mon centre de commandement, mais encore dans ce centre même.

De cela, j'avais eu la preuve au cours de la nuit dont j'ai dit que j'allais retracer les péripéties, ce qui me permettra de rendre hommage à un brigadier du Ier cuirassiers, portant le nom, si je me souviens bien, de Bourguignon ou Béquillon. J'avais placé ce brave près d'une fenêtre à quelques pas de moi pour ne perdre aucun temps à lui passer des dépêches que j'écrivais à l'adresse de différents services. Soudain, j'entends comme un choc métallique, je me retourne et vois mon cuirassier ramasser une balle qui venait de frapper son casque sans le traverser et était tombée par terre. Mon travail étant pressé, je m'y remis sans m'arrêter à l'incident. Ce travail terminé, je me levai pour appeler mon brigadier, ne doutant pas qu'il eût été se mettre à l'abri car il était à prévoir que d'autres projectiles atteindraient cette même fenêtre, d'où perçait une lueur. Mais il n'avait pas bougé. « Comment, lui dis-je, tu es resté ici ? Pourtant, ça pourrait bien cogner de nouveau ! — Mon général, répondit-il en se levant, vous m'aviez mis là, j'ai cru n'avoir pas le droit d'aller ailleurs ! »

Mon deuxième dérangement fut d'une tout autre sorte, mais l'anécdote est plus touchante encore. Je veux la conter simplement. Comme je me penchais au dehors pour m'assurer que le brigadier partait à cheval sans encombres, j'aperçus près de lui une femme dont il semblait vouloir se débarrasser, si j'en jugeais par sa mimique. « Qu'y a-t-il ? » lui criai-je, mécontent de ce retard à l'envoi de mes plis urgents. « Elle demande, me cria-t-il à son tour, la permission d'entrer

dans la maison pour se reposer, rapport à son rhume. — Envoie-la-moi ! » J'ouvris ma porte, éclairant l'escalier avec une chandelle et introduisis la visiteuse dont je devinais bien le métier, les personnes honnêtes de ce sexe n'errant pas la nuit là où cantonnent des troupes. « Vous savez, lui dis-je, qu'il est formellement interdit, toujours, et surtout quand on se bat, de rôder dans les cantonnements. D'ailleurs, ajoutai-je, si vous avez besoin d'un asile, c'est de l'autre côté des barricades qu'il faut le chercher, non chez les défenseurs de la société. » Ses yeux s'enfoncèrent dans les miens et elle dit d'un air irrité : « Pour qui me prenez-vous donc ? » M'étais-je trompé ? Avais-je affaire à quelque ouvrière, employée plutôt étant donné sa mise simple, mais très propre, et la blancheur de ses mains ? Non, cette voix, cet aplomb n'étaient pas d'une personne de bonnes mœurs. Elle eut une quinte de toux qui m'empêcha de lui répondre comme il convenait et quand elle fut calmée, je l'examinai.

C'était vraiment une jolie fille, malgré un visage aux traits légèrement ravagés, ayant encore toutefois les apparences de la jeunesse. Je ne sais pourquoi je songeai au *Souper de Beaucaire*, à cette conversation de Bonaparte avec une prostituée. Au lieu d'appeler pour la faire conduire un peu loin en arrière, je l'interrogeai. En quoi donc avais-je pu la vexer ? N'était-il pas naturel que ses sympathies allassent aux insurgés, dont tellement ont des raisons de redouter la police et ceux qui la soutiennent ? « On peut craindre la police et ne pas la haïr, dit-elle, et offrir son corps sans être une criminelle. — Dans votre opinion, cette révolte est un crime ? — On ne doit pas tuer. — Nous tuons aussi. — C'est la légitime défense. » Je la félicitai de ses bons sentiments et lui demandai qui les lui avait inculqués. Bref, de fil en aiguille, j'appris tout de cette malheureuse. Née dans une honnête famille tenant un petit commerce à l'usage des peintres, séduite à seize ans par un client de la boutique qui lui avait fait quitter les siens, réduite, après quelques années de vie en commun, à soigner, puis à nourrir ce garçon devenu poitrinaire, car elle l'aimait, et après une période d'affreuse misère, sur les conseils de sa logeuse, se procurant des subsides en vendant ses charmes. L'ami décédé, ce fut à son tour d'être malade. Elle sortit faible de l'hôpital, traîna une longue convalescence et se retrouva souffreteuse avec peu de linge et une robe, juste bonne à pratiquer la chasse aux abords des usines ou des casernes.

Je me mis en quête d'une paillasse et l'isolai en dehors de la pièce où j'étais. J'eusse voulu faire quelque chose pour la sortir du ruisseau, et je songeais déjà à quelque démarche qui aurait permis d'employer cette pauvre fille à la campagne.

Je n'eus pas cette peine. Après des heures de durs combats, je parcourais le champ de bataille où l'on ramassait les blessés, nombreux, hélas ! quand j'aperçus un prêtre à genoux devant l'un de ceux-ci. Le spectacle n'était pas nouveau ; je n'en tressaillis pas moins en

regardant. Là gisait une femme dont les cheveux recouvraient une partie de la face. Comme je me penchais, l'ecclésiastique se relevait, avec une dernière bénédiction. Il ne me fut pas nécessaire d'écarter les cheveux pour reconnaître que c'était *elle*. La mort avait rasséréné ses traits marqués par la fièvre plutôt que par le vice : la figure était angélique. Des lèvres finement dessinées suintait un filet de sang et ce rouge donnait à la pâleur faciale une teinte indéfinissable. « Eh bien, monsieur l'abbé, dis-je pour cacher mon trouble, voilà que vous découvrez ici des Marie-Madeleine ! — Celle-ci est digne de la miséricorde divine, me répondit-il, vous pouvez m'en croire, mon général. » Remis de mon émotion première, je lui dis : « Vous trouverez cinq louis sur elle et je vais vous en faire remettre autant. Le tout sera pour une bière solide, un service, et une belle croix au cimetière. Voici le nom. » Et je le lui donnai. « N'ayez aucune mauvaise pensée, repris-je en constatant sa surprise, elle n'était, pour moi comme pour vous, qu'une pénitente. Vous venez d'avoir sa confession ; moi je l'ai eue la nuit dernière et suis certain que ni à l'un ni à l'autre de nous elle n'a menti. » Je laissai le bon prêtre tout ébahi.

Je reviens maintenant à ce qui se passa dans cette journée du 25, qui vit la mort de celle dont je tairai l'identité. Mes gardes nationaux parisiens furent exacts au rendez-vous que je leur avais fixé pour sept heures du matin. Je les encadrai dans des pelotons du 21e de ligne et du 23e léger et confiai la direction de cette colonne au commandant Dubouchet, celui que j'ai mentionné plus haut comme habitant la rue du Faubourg-Poissonnière. Mes ordres étaient d'entrer dans l'abattoir, de suivre ensuite la galerie, de se déployer à son issue en deux rangs très serrés et d'ouvrir un feu nourri sur la barricade. Quant à moi, j'attaquerais son centre.

Très fidèlement exécutée, cette manœuvre réussit à merveille. Harcelés à la fois de face et en enfilade, les insurgés évacuèrent en désordre une position intenable pour eux. Je fis alors franchir cette barricade par une troupe qui, longeant le boulevard Rochechouart, vint prendre à revers la citadelle élevée contre la grille du faubourg Poissonnière que j'attaquais en même temps de face avec une force importante. J'ai déjà dit que cette barricade, élevée à l'aide de pierres de taille destinées à la construction de l'hôpital Lariboisière flanqué par les bâtiments de l'octroi, était imposante et d'un fort difficile accès. Au moment où j'écris ces lignes, on me met sous les yeux l'extrait, paru dans le *Moniteur universel*, d'un ouvrage que vient de publier le grand journaliste Maxime Du Camp [1], acteur dans ce grand drame, et qui concorde naturellement avec mon récit.

J'étais monté sur les débris amoncelés lorsque mon collègue Bouhier

1. La relation dont parle Le Breton se trouve dans ses *Souvenirs de l'année* 1848.

de L'Écluse[1] parut au pied du tas me montrant une lettre qu'il voulait me communiquer. Je lui criai de venir me rejoindre et il se hissa jusqu'à moi. La lettre était de notre président de l'Assemblée, M. Sénard [2], député de la Seine-Inférieure qui, dans ces tristes journées, rendit de grands services qu'à mon avis on a trop oubliés. Il me disait que ce Bouhier de L'Écluse, propriétaire de vastes établissements dans les quartiers sur lesquels s'étendaient mes opérations, avait une connaissance parfaite des lieux au moyen de laquelle il pourrait me fournir d'utiles renseignements. Comme je lisais cette lettre sur la plate-forme où m'avait rejoint mon collègue, une volée de balles vint s'y abattre et nous couvrit de poussière sans qu'une seule nous eût atteints par un bonheur étrange. Nous sautâmes à terre et nous trouvâmes ainsi à l'abri de cette fusillade.

Il m'est difficile, et il en a été toujours de même depuis que je suis sur les journées de Juin, de fournir, pour ceux qui me liront, le plan des batailles au cours desquelles j'ai exercé mon commandement. Ceci en raison des nombreuses transformations qu'ont subies, sous le second Empire, les quartiers où nous opérions. La rue du Faubourg-Poissonnière était différente de ce qu'elle est aujourd'hui ; la rue de Belfond également. Si la rue du Delta existe toujours, il n'y a plus de rue du Delta *projetée*. De la rue Pétrelle, rue où je dus séjourner malgré mes subordonnés, inquiets de me voir exposé aux balles, mais où ma présence était indispensable, je n'avais pas, au bout de ma longue vue, bien qu'apercevant les hauteurs de Montmartre dont parle Maxime Du Camp qui eût voulu qu'elles fussent pourvues de canons, le spectacle des sites que j'en aurais de nos jours. Je me contenterai donc de dire que la seconde barricade tomba facilement comme je l'avais prévu, ce qui me permit de forcer l'entrée du clos Saint-Lazare. Tout le quartier, hier encore au pouvoir des insurgés qui s'y étaient établis dans des positions formidables, nous appartenait désormais.

A propos de ce clos Saint-Lazare, je veux signaler ceci : tandis que les insurgés se retranchaient derrière de puissantes défenses, faites, en majeure partie, d'énormes pierres, je remarquai la manœuvre d'un enfant de seize à dix-sept ans qui se glissait en rampant contre ces pierres et décimait les insurgés sans qu'ils pussent savoir d'où venaient les coups qui les frappaient. Ce courageux adolescent est devenu depuis un mécanicien fort distingué et a bien justifié l'intérêt que je lui ai porté. Placé par mes soins à l'École des Arts et Métiers de Châlons, il en fut l'un des meilleurs élèves et, ses examens passés,

1. D'une très ancienne famille, Robert Bouhier de L'Écluse (1799-1855) était un légitimiste intransigeant. Avocat, magistrat et député de la Vendée ; il refusa de prêter serment à Louis-Philippe et à Napoléon III. Aussi fut-il déclaré démissionnaire les deux fois.

2. Antoine-Marie Sénard (1800-1885) prit part à l'insurrection de 1830 et se montra, comme avocat, un grand opposant à la monarchie de Juillet.

eut une bonne place dans les chemins de fer, place qu'il abandonna pour se livrer entièrement à une invention qui porte aujourd'hui son nom, *le frein Silman*. Des expériences nombreuses ont prouvé la valeur de ce frein, en usage sur presque tous les chemins de fer, surtout sur ceux de l'Est. J'ai toujours regretté de n'avoir pas compris ce brave enfant parmi ceux que j'ai fait décorer pour leur héroïsme pendant les journées de Juin.

*
* *

Il ne s'agit pas seulement de vaincre, il faut achever la victoire et savoir l'exploiter. Je continuai donc à pousser devant moi les diverses bandes d'insurgés vaincus, et arrivai ainsi jusqu'à La Chapelle. La municipalité tout entière, appris-je, s'y trouvait prisonnière, ses membres ayant voulu s'opposer aux menées insurrectionnelles. Ils étaient séquestrés en attendant l'issue des événements que le triomphe de l'émeute leur eût certainement rendue fatale : mon entrée dans la localité fut pour eux le signal de la délivrance. En pénétrant dans La Chapelle, mes sous-ordres m'avaient prié de passer en revue les gardes nationaux afin de me signaler les hommes qui, déserteurs de leurs unités révolutionnaires, étaient venus chercher l'impunité en se mélangeant à ces gardes venus d'un peu partout. Ces insurgés étaient les plus enragés à chanter victoire, ce qui facilitait la tâche de les reconnaître ; je me promis donc de ne pas les oublier.

Nous nous dirigeâmes bientôt sur La Villette, où l'insurrection dominait encore. Parvenu à destination, je vis immédiatement le maire, accouru à notre rencontre. « Les insurgés, me dit-il, sont fort découragés des succès que vous venez d'obtenir. Dès qu'ils ont vu votre colonne s'approcher, ils ont manifesté le désir d'entrer en pourparlers avec vous. Leurs délégués sont derrière moi et ont ma parole d'être traités en parlementaires réguliers. » Je lui répondis qu'il avait eu tort de leur faire cette promesse mais que j'allais le dégager si ces pourparlers n'aboutissaient pas à une soumission immédiate. « Où est la barricade maîtresse ? » lui demandai-je. Il me l'indiqua. « J'ai quelques ordres à donner, dis-je, quand je lèverai le bras à la tête de mes troupes, vous ferez avancer les délégués. » Cinq minutes plus tard, suivant les instructions que je leur prescrivis, deux pelotons quittaient la colonne et allaient cerner la barricade.

La délégation se composait de trois gaillards aux formes athlétiques et à l'air rébarbatif. Invités par moi à parler, ils me posèrent leurs conditions d'un ton hautain et assuré. J'eus la patience de les écouter sans broncher. Ils discoururent l'un après l'autre et, ma foi, je ne rapporterai pas leurs propos, les ayant totalement oubliés. Quand cette comédie fut finie, je dis simplement : « Ces conditions, puisque conditions il y a, et c'est fort drôle, sont inacceptables. Vous avez une

demi-heure pour évacuer entièrement La Villette. Ce délai expiré, je vous y contraindrai par la force et ferai fusiller tous vos survivants. » Ils partirent sans répondre et je constatai qu'inquiets sans doute sur leur propre sort, ils se retournaient plusieurs fois. La demi-heure écoulée, je lançai la garde nationale d'Amiens à l'assaut de la barricade qui céda relativement vite.

Quand nous fûmes maîtres du terrain, nous constatâmes qu'il y restait encore un certain nombre de défenseurs. Cela était dû au bon travail de mes deux pelotons : ils avaient presque enveloppé la barricade, empêchant ainsi toute fuite. J'assistai alors pendant un moment à une scène de massacre peu commune. D'abord, à un combat corps à corps où, plus nombreux que les insurgés, mes hommes triomphaient, ensuite, à de sanglantes représailles. Rendus furieux par les pertes qu'ils avaient éprouvées au faubourg et ici, les gardes nationaux exécutaient sur place non seulement les combattants adverses, mais encore quelques individus du parti opposé qui, comme je l'ai signalé tout à l'heure, s'étaient introduits dans leurs rangs. J'arrêtai la tuerie et ce fut encore avec des prisonniers que nous arrivâmes, le lendemain, à faire notre liaison avec La Moricière, qui venait de se rendre maître de la barricade de la rue Saint-Sébastien. Les prisonniers affluaient maintenant ; beaucoup furent fusillés au Père-Lachaise.

Avec la prise de la Roquette par le général Perrot [1], la capitulation était complète, mais à quel prix ! Outre Mgr Affre, le vénérable archevêque de Paris, les généraux de Négrier, Duvivier, Bourgon, Damesme Regnault [2] et de Bréa avaient été tués ; plusieurs des généraux blessés portaient des noms connus dans l'armée. Certes, les Parisiens pouvaient pleurer ces morts et acclamer ceux qui n'avaient pas succombé dans une lutte farouche, où était en jeu le salut de leur ville et, peut-être, de la civilisation tout entière. Ils n'y manquèrent point. Quand, à la tête des braves troupes que j'avais commandées, je traversai, pour aboutir à la dislocation, le faubourg Poissonnière, hier encore théâtre d'affreux désordres et maintenant revenu à la sécurité et au repos, nous fûmes l'objet d'ovations frénétiques, dans un débordement de joie. Les fleurs tombaient sur nous des fenêtres, les jeunes filles du quartier embrassaient les troupiers, moi-même, bien qu'à cheval et en dépit de ma barbe grisonnante je dus, sur leurs instances répétées, soulever et presser sur mon bel uniforme deux accortes personnes.

Moments inoubliables comme ceux que je passai le lendemain chez le général Cavaignac pour lui rendre compte de ma mission. De lui

1. Benjamin Perrot (1791-1865) fit les campagnes de Russie, de Saxe et de France et ne reprit du service qu'en 1818, au corps royal d'État-Major. Il fit partie de l'état-major de l'armée d'Afrique à l'avènement de Louis-Philippe. Rentré en France en 1836, il fut major de la place de Paris, puis chef d'état-major. En 1848, il commanda l'Hôtel-de-Ville. Démissionnaire au coup d'État, il reprit du service en 1856.

2. L'auteur des Mémoires commet une petite erreur, Regnault n'était que colonel en 1848.

aussi, je reçus l'accolade. Il me dit avec une émotion non déguisée : « Que de morts, mon bien cher ami, mais que de fierté dans nos cœurs ! Nos anciens compagnons d'Afrique ne pouvaient donner leur sang pour une cause plus juste ! » En effet, presque tous les généraux que je viens de nommer appartenaient à cette brillante pléiade africaine, aujourd'hui à peu près disparue. Les uns sont tombés dans ces affreux jours de guerre civile, les autres, parfois victimes des mouvements orageux de la politique, se sont éteints dans une obscurité pesante à leur tempérament combatif, d'autres encore, comblés d'honneurs et de lauriers, ont trouvé une fin glorieuse soit en dirigeant des opérations contre les ennemis de la France, soit en combattant directement ceux-ci sur les champs de bataille.

GÉNÉRAL LE BRETON

CHRONIQUE DES LIVRES

LES GRANDS

par Emmanuel d'ASTIER *(Gallimard)*

« Nous sommes loin de pouvoir nous passer des hommes illustres, écrit Emmanuel d'Astier. Mais qu'on entre en religion devant eux, ils cessent de représenter les hommes pour devenir des abstractions redoutables. Une fois morts, il est aisé de leur mettre ou de leur enlever un piédestal. Il vaut mieux ne pas le leur laisser vivants. » Ces quelques lignes définissent parfaitement l'esprit et l'intention de ce livre. Il ne s'agit pas de refaire ce qui a déjà été fait souvent, la biographie de cinq hommes illustres : Staline, Churchill, Gaulle, Eisenhower, Khrouchtchev. Encore moins d'abaisser des hommes que leur génie, leurs talents, les circonstances ou les choix de leurs peuples ont portés aux sommets. Mais de peindre. Peindre au sens de Goya et de Hugo — choses vues — comme au sens de Plutarque et La Bruyère — traits de caractère. Et de montrer comment les héros façonnent leur légende, comment ils incorporent les espoirs ou les impuissances des foules. Tout est bon dans cette galerie de portraits : la touche, le style, l'atmosphère, le raccourci. De ses cinq personnages, c'est évidemment Charles de Gaulle que d'Astier a le mieux connu et le plus longtemps pratiqué : ce qu'il écrit de lui est saisissant.

P. F.

INTRODUCTION AUX SCIENCES HUMAINES

par Georges GUSDORF *(Les Belles Lettres)*

On ne risque rien à qualifier un tel livre de capital. C'est même un vrai monument qu'a édifié là M. Georges Gusdorf, professeur à la Faculté des Lettres de Strasbourg. Une histoire des sciences humaines, depuis la biologie jusqu'à la sociologie en passant par l'histoire, oui, d'abord, mais avec quelle érudition et quelle verve ! De ces sciences, l'auteur critique et renouvelle l'épistémologie, montrant que les incohérences et les lacunes de leur développement sont dues à l'absence d'une unité philosophique générale. Car, dit-il, « on n'échappe pas à la philosophie, la pire philosophie étant celle qui s'ignore elle-même ». Dans une langue exceptionnellement claire, c'est-à-dire exempte de l'affreux jargon philosophique, l'ouvrage abonde en formules de ce genre : « Les Romains : des barbares qui ont réussi. »

C'est dire que ce volume sera lu avec un intérêt puissant non seulement par les spécialistes de l'histoire des sciences, mais aussi par le public cultivé qui n'aura aucune peine à s'initier, grâce à lui, à un aspect important de l'évolution scientifique et philosophique contemporaine.

P. R.

(Suite de la chronique des livres page 131.)

LITTÉRATURE DE DROITE

par PHILIPPE SÉNART

LA République des Lettres a, comme l'autre, sa droite et sa gauche. Mais la droite littéraire ne coïncide pas forcément avec la droite politique, la gauche littéraire, avec la gauche politique. Ainsi, au début du XIXe siècle, la droite littéraire est *de gauche*. On est classique, on écrit des tragédies à la manière de Corneille et de Voltaire, mais on est libéral et constitutionnel. Inversement, la gauche littéraire est *de droite*, le romantisme, avec Hugo, Vigny, Lamartine, est *ultra*. C'est que le romantisme vient de l'émigration et qu'il est rentré en France dans les fourgons de l'étranger. « Partis romanesques, disait La Varende des émigrés, ils sont revenus romantiques. » Le romantisme, amateur de larmes, ne passera à gauche que le jour où il aura cessé de pleurer sur Louis XVII pour pleurer sur Napoléon, le jour où le tombeau de Sainte-Hélène aura fait oublier le donjon du Temple et Hudson Lowe, le cordonnier Simon. L'apogée du romantisme, à cet égard, ce n'est peut-être pas la bataille d'*Hernani*, c'est le retour des cendres. Mais alors, le romantisme politique va *noyauter* et supplanter le romantisme littéraire, le *Mémorial* de Las Cases, remplacer la préface de *Cromwell*, Napoléon III, ramasser dans le ruisseau le sceptre en roseau de Béranger.

Né dans l'émigration, le romantisme littéraire a dû de nouveau émigrer. Seulement, cette fois, c'est *à l'intérieur*. Réfugiée en province, retirée dans ses châteaux, l'aristocratie, qui a été sa nourrice, avait rompu dès 1830 avec le monde, pour se consacrer uniquement à la culture de sa nostalgie et de ses terres, au ressassement des *Méditations* de Lamartine et des *Odes* de Hugo, à la pieuse conservation d'un style. Mais le cosmopolitisme romantique, ainsi transporté en plein terroir, va prendre désormais un air rustique. Manfred, devenu gentilhomme campagnard, ne s'habille plus chez Staub : il porte une jaquette de velours et des houseaux, son teint se colore et la campagne lui rend la santé. Une sécession intellectuelle et morale se double d'une cure de désintoxication. M. Goguel, qui est un historien démocrate et sérieux, a pu prétendre que l'aristocratie légitimiste avait beaucoup manqué à la France pendant tout le XIXe siècle. Elle

n'a pas manqué aux lettres. Dans cette retraite devant le monde moderne, dans ce refus du monde moderne, des énergies démissionnaires ont dû chercher un exutoire du côté des bonnes œuvres, des travaux d'agronomie et d'érudition, des équipées pour la restauration du pouvoir temporel du Pape et des pèlerinages pour le retour du roi, mais aussi du côté de la littérature. Ce qu'il y avait de morbide dans l'ultracisme de 1815, le goût gothique des ruines, des violes et des luths, un penchant pour les gémissements harmonieux, le besoin de pénitence est éliminé au grand air. Du romantisme ainsi épuré et assaini, il subsiste seulement un violent appétit pour la liberté de l'esprit, le non-conformisme du cœur, une attitude générale de refus et de réaction devant les valeurs bourgeoises et industrielles du nouveau siècle. Il y a bien une *droite de la littérature* qui conserve avec précaution, tout à la fois, les débris du classicisme et du romantisme : elle siège à l'Académie qui est la Chambre Haute de la République des Lettres. Mais ce qu'on peut appeler la *littérature de droite* et qui est l'expression du « complexe politique et moral » nommé vulgairement *réaction*, est né et s'est développé, conformément à un certain style, dans l'*émigration à l'intérieur* de toute une fraction, ou, si l'on préfère, de toute une faction de la sensibilité française.

Factieuse, en effet, ligueuse au temps de l'affaire Dreyfus et de l'affaire Stavisky, la *littérature de droite* se tient volontairement à l'écart des confrontations et des parlotes dans lesquelles les partis organisés et reconnus de l'Etat littéraire aiguisent vainement des arguments qui ne tranchent jamais mais échangent avec efficacité des politesses. Elle est antiparlementaire et antiacadémique. Ennemie de toutes les compromissions, réfractaire à toutes les tentatives de séduction, elle se retranche avec fierté dans le fort Chabrol de son isolement et de sa pauvreté. Elle ne rêve pas de l'habit vert, mais à un panache blanc. De Barbey d'Aurevilly à Léon Bloy, à Léon Daudet et à Bernanos, c'est une littérature activiste, une littérature de pamphlets et de barricades et elle est si bien faite pour l'invective qu'un homme de gauche, dès qu'il élève un peu le ton, doit passer à droite, qu'il ne peut s'exprimer que dans un style de droite. C'est le cas de Léon Daudet, d'Henri Rochefort, d'Henri Béraud, c'est encore aujourd'hui le cas de M. Jean Dutourd. La *littérature de droite*, forgée dans les cabinets silencieux des châteaux de province au XIXe siècle, aime à descendre dans la rue, à se mêler au petit peuple des insurrections et des révolutions, à recharger ainsi ses réserves d'énergie. Elle a même effectué une sortie en masse dans l'affaire Dreyfus et dans l'affaire Thalamas. Les zouaves pontificaux devenus camelots du roi fraternisent avec les militants anarchistes. On chante ensemble *Les Travailleurs du* 17e et *Vive Henri IV*.

Mais l'affaire Dreyfus n'a pas été seulement l'occasion pour la *littérature de droite*, longtemps confinée dans l'imprécation solitaire, des manifestations sur la voie publique. Elle a été le prétexte plus sérieux d'un

engagement, le signal d'une croisade intellectuelle pour l'ordre, l'armée, la nation, toutes les valeurs que la Révolution avait épargnées mais reléguées dans un débarras en attendant le jour où, devenues véritablement inutiles, elles pourraient être bazardées sans regret à un chiffonnier de passage. L'affaire Dreyfus enrôle l'intelligence, à droite comme à gauche, elle *politise* la littérature pour longtemps. Celle-ci, désormais, va « servir ». Si Remy de Gourmont déclare qu'il ne sacrifiera pas à la Revanche le petit doigt qui lui est trop utile pour secouer la cendre de sa cigarette, Alain Fournier accomplit avec scrupule ses périodes militaires. A la littérature de droite en particulier, qui s'est développée à contre-courant du siècle et qui, pratiquement, est depuis près de cent ans, en état de dissidence, l'affaire Dreyfus offre, avant la mobilisation générale, un terrain de manœuvres où les principes sont confrontés aux réalités et où la guerre peut être préparée intellectuellement et moralement. Les jeunes gens, qui constituent alors ce que Barrès nomme la promotion de l'Espérance, s'y sont formés. Un rescapé de cette génération, M. Henri Massis, fondera en 1919 avec Jacques Bainville, le *Parti de l'Intelligence* et, durant les années qui suivent la guerre, il battra sans relâche, à *La Revue universelle,* le rappel des énergies en congé d'armistice. La littérature de droite, maintenue en activité dans un pays démobilisé, restera encore longtemps ainsi à la garde du rempart.

⁂

Aujourd'hui, elle l'a désertée et elle a, de nouveau, émigré. Ce n'est pas un hasard en effet si elle a pris, pour drapeau, le nom de Rivarol. Stendhal, partant pour l'Italie où le change favorisait le bonheur, s'était écrié en 1815 : « J'ai cessé d'être Français. » La littérature de droite, en 1945, soupçonnée, accusée, condamnée, gémit avec Brasillach dans son cachot : « La France me fait mal. » A la souffrance, elle ne peut que répondre par la colère — M. Bardèche retrouve, dans son désespoir solitaire, le grand style de l'invective — ou par l'anathème — M. Raymond Abellio, monté sur les grands chevaux de l'Apocalypse, condamne toute une civilisation, toute une ère de l'humanité. Mais la *littérature de droite* préférera se défendre par l'ironie, le mépris ou l'indifférence. MM. Pierre Boutang et Antoine Blondin écrivent des libelles où l'indignation est dérivée en malice. M. Lucien Rebatet, dégagé de ses *Décombres,* se retire dans le roman, M. Pierre Gaxotte se bâtit un ermitage sur le mont Pagnotte du passé. « Quand je veux les dernières nouvelles, disait Léon Bloy, je prends les Epîtres de saint Paul. » M. Gaxotte, lui, prend L'*Année littéraire* de Fréron. Dans le grand démantèlement des positions tenues jadis par la *littérature de droite,* Maurras mort, M. Henri Massis est à peu près le seul à n'avoir pas abandonné son poste. La « ligne Maginot » de sa *Défense de l'Occident* a été tournée mais, sur l'étroit chemin de ronde où il s'est réfugié, ce dernier « prophète du passé »

peut encore témoigner pour le temps présent et c'est lui qui fournit en encouragements, sinon en munitions, les *jusqu'auboutistes* comme M. Pierre Boutang qui tire, de l'angoisse et de l'espoir mêlés, une politique dramatique à deux voix ou comme M. Jean Madiran qui recommence la polémique *boutiquière* et *tâtillonne* de Péguy. Ce ne sont que des points de résistance. *La littérature de droite,* jonchant d'illusions perdues ces *itinéraires de fuite,* a repris les chemins de l'exil.

Elle fait, dans cette retraite, contre mauvaise fortune bon cœur. Congédiée, elle préfère prendre des vacances. Proscrite et traquée, elle se donne l'air de voyager. Morand, Chardonne, Fraigneau, ne sont pas tant ses maîtres que ses guides, Gobineau et Stendhal l'introduisent moins à une conception de la vie qu'à une découverte du monde. M. Antoine Blondin fait ainsi l'*Europe buissonnière,* M. Michel Déon se grise du parfum des îles Borromées et M. Kléber Haedens dresse son grand pavois pour saluer le Kentucky. Les mots de la littérature à la mode sont alors : engagement, présence, témoignage, les livres qui se publient s'appellent *La Phénoménologie de la Perception, La Morale de l'Ambiguïté, Le Problème moral et la Pensée de Sartre.* Mais la littérature de droite oppose à l'engagement le détachement, à la présence, elle préfère l'éloignement, contre le témoignage, elle prône l'abstention et le livre qu'elle lit, c'est *L'Amour vagabond* de M. André Fraigneau. La lourdeur, le sérieux, le respect, l'ennui, courbent les dos et plombent les teints ; elle fait une cure de légèreté, de paresse, d'impertinence. Pour se donner bonne mine, elle se farderait au besoin. Ce qui compte pour elle, c'est l'air, le maintien, le style. Fraigneau lui apprend que l'esthétique, dans les défaillances de la morale, peut fournir une règle de vie, que les jugements droits sont préférables aux bons sentiments, que l'écriture n'est pas un superflu mais qu'elle est, au contraire, le *minimum vital.* Il est inexact de dire que la littérature de droite est heureuse, qu'elle oppose au pessimisme d'une gauche qui se croit *coupable,* l'optimisme de sa bonne humeur et de sa bonne santé. Mais il lui reste, dans le dénuement véritable où elle est, un bonheur : c'est celui d'écrire.

Littérature d'abord ! proclamait-elle en ces années où la littérature avait cessé d'être un plaisir pour devenir un devoir, un divertissement pour remplir une fonction. La littérature de gauche était mobilisée, consignée, elle était en état d'alerte, mais la littérature de droite est, elle, en congé de longue durée et tandis qu'on assiste, d'un côté aux grandes manœuvres de l'intelligence, de l'autre on est invité à des exercices de style, des parades de mots où le souci de l'élégance passe celui de l'efficacité. Parce que les jeunes écrivains qui se font remarquer dans ce carrousel soignent leur tenue, raffinent sur l'allure, on les a appelés les « hussards ». Ils ont fait, dans les lettres, en 1950, une entrée en fanfare qui n'a pas été sans rappeler celle des Français à Milan en 1797. MM. Antoine Blondin, Jacques Laurent, Roger Nimier, Michel Déon, Félicien Marceau publièrent alors presque coup sur coup, *L'Europe buis-*

sonnière, Les Corps tranquilles, Le Hussard bleu, Je ne veux jamais l'oublier, Bergère légère. Ce furent autant de coups de foudre. La lourde infanterie saxonne des *Temps modernes,* hérissée de piques et d'arguments, plia un peu devant la charge de cette brigade légère. Mais les « hussards » n'étaient pas faits pour les batailles rangées. Soldats de fortune et de bonne fortune, ils n'étaient volontaires que pour les coups de main, les coups de chance ; ils se débandaient aussitôt dans la farce, s'égaillaient, à la suite de Giono, dans le pastiche. Ces hussards ressemblaient plutôt à des tirailleurs en goguette. *La Parisienne,* où M. Jacques Laurent conduisait le bal sur un air de Charleston, leur servit un temps de guinguette. Entre deux solos du saxo de Paul Morand, le pipeau de M. Peyrefitte s'y faisait entendre. *La Parisienne,* ainsi, donnait le ton, lançait la mode. On vit même, séduite, débauchée, une certaine littérature de gauche passer, *malgré elle,* à droite. Mais si le hussard de droite ressemble à Rastignac, le hussard de gauche ressemble à Julien Sorel. M. Jean Dutourd s'habille de *rouge* et M. Roger Vailland, de *noir.*

Le style auquel la littérature de droite avait commencé par demander un alibi, lui a finalement offert une revanche. Les réprouvés d'hier sont devenus les triomphateurs d'aujourd'hui. Déjà, ils sortent des journaux de mode, signent des manifestes, reviennent à la politique, avec Cécil Saint-Laurent, par le détour de la fiction. M. Michel Déon n'est même pas loin de penser qu'il n'a rien écrit de plus important depuis *Je ne veux jamais l'oublier* qu'un opuscule paru l'année dernière sur la pacification de l'Algérie. En réalité, ils cachaient, sous leur détachement, beaucoup d'amertume, sous leur mépris, un peu de dépit, et le cynisme n'était pour eux que le masque derrière lequel ils dérobaient une tendresse déçue, une tendresse meurtrie. « Je respecte tout ou rien », s'écriait Lucien Leuwen. Ils n'avaient pas eu le choix : on les avait forcés à l'irrespect. Ces *enfants tristes* étaient des *enfants humiliés.* Atteints au cœur, évoquant Brasillach plutôt que citant Maistre et Bonald, ils étaient les rescapés du romantisme. Quelques-uns, fous de rage, comme M. Willy de Spens, ont bien pu s'élancer dans une chevauchée à la fois allègre et désespérée, à travers les décombres de toutes les causes perdues, fouler au pied l'homme, cette « matière sale » dont parlait Stendhal. Ce sont les *hussards de la mort.* Mais, si le cœur était blessé, la tête, chez la plupart, avait été préservée. Ils sont romantiques, peut-être, par la manière hautaine et désordonnée dont ils se sont jetés sur les routes de l'émigration, en faisant feu des quatre fers. Seulement à l'encontre des émigrés de jadis, partis romantiques, ils ne sont revenus que romanesques. Le romantisme, en eux, a été filtré par l'ironie, la lucidité, l'intransigeance envers soi-même, l'esprit a été assez fort pour remonter le cœur, l'aventure n'a pas vicié mais excité le sang.

PHILIPPE SÉNART

LES PROBLÈMES DU SOLEIL ET L'ÉCLIPSE DU 15 FÉVRIER

par Pierre Rousseau

Trois événements astronomiques se sont imposés à l'attention du public depuis le commencement de cette année 1961 : le lancement de *Vénusik* le 12 février, le 15 l'éclipse totale de Soleil, le 12 avril l'exploit de Gagarine. Il est certain que ce périple autour de notre globe, accompli en plein ciel par un homme qui a pu atterrir indemne, représentera une date dans l'histoire de l'humanité. Mais ce grand événement ne doit pas faire négliger l'importance scientifique des observations accomplies à la faveur de la dernière éclipse. Plus est grand le luxe de moyens avec lesquels la science étudie les éclipses de Soleil, et plus nombreux sont les milieux qui s'y intéressent. Que l'O.T.A.N. et l'Office américain de recherches navales aient frété un avion pour observer celle du 15 février, voilà bien la preuve que les phénomènes de ce genre n'ont pas d'importance que pour les astronomes...

Quel bénéfice l'astronomie peut-elle donc encore tirer de ces éclipses, à une époque où les télescopes géants, les instruments radio-astronomiques et les spoutniks semblent n'avoir plus rien laissé à découvrir dans le ciel? Et quel intérêt ces phénomènes peuvent-ils présenter pour d'autres que les astronomes?

Telles sont les questions que nous nous proposons de débattre dans cette étude, mais, avant d'y répondre, peut-être n'est-il pas superflu de rappeler succinctement le mécanisme des phénomènes en question.

Comment se produit une éclipse.

Tout le monde sait que la Lune tourne autour de la Terre, mais ce mouvement peut être examiné de deux points de vue : du point de vue de Sirius ou de notre point de vue à nous, humbles Terriens.

De ce dernier point de vue, nous constatons parfois que la Lune, au cours de son déplacement mensuel, s'interpose juste entre la Terre et le Soleil. Or le hasard a voulu que, malgré leurs distances extrêmement dissemblables (Lune : 384 000 km de la Terre, Soleil : 149 500 000), la Lune et le Soleil aient, à nos yeux, le même diamètre

apparent ; celui-ci est donc caché par celle-là, et il y a éclipse de Soleil.

Du point de vue de Sirius, nous devons nous représenter les globes terrestre et lunaire eux-mêmes, et chacun d'eux, éclairé par le Soleil, projetant derrière lui une longue queue d'ombre. Comme la Terre est plus grosse que la Lune, sa queue d'ombre est aussi plus large, et il arrive que la Lune, au cours de sa révolution mensuelle, y plonge complètement ; elle disparaît alors à nos regards et il y a éclipse totale de Lune. L'inverse n'est pas vrai : la queue d'ombre traînée par notre satellite étant beaucoup plus mince, la Terre ne peut pas y plonger complètement ; c'est même tout juste si la pointe l'effleure. Du point de vue de Sirius, il n'y a donc, sur la surface terrestre, qu'une petite tache d'ombre. On comprend d'ailleurs que cette tache soit plus ou moins large, selon que le pinceau d'ombre tombe plus ou moins obliquement. Le 15 février, par exemple, sa largeur variait de 200 à 260 kilomètres. Du fait de la rotation de la Terre, et aussi du mouvement propre de la Lune, cette tache ne reste pas immobile au même endroit ; elle se déplace très vite — près de 6 000 kilomètres à l'heure. Une largeur de quelque 200 kilomètres est donc franchie par elle en quelques minutes : c'est pendant ce bref laps de temps que les gens qui s'y trouvent voient le Soleil éclipsé totalement. C'est ainsi que, le 15 février, pour les plus privilégiés, la totalité n'excédait pas 165 secondes. Cette brièveté, jointe à la rareté, voilà justement ce qui donne sa valeur au phénomène.

Mais une question vient d'elle-même à l'esprit du lecteur :

Pourquoi les éclipses totales de Soleil sont-elles si rares ?

Puisque la Lune tourne autour de la Terre en un mois environ, ne devrait-elle pas lui masquer l'astre central à chacune de ses révolutions ?

Eh oui — si Terre, Lune et Soleil étaient, à ce moment, exactement en ligne droite, et si la queue d'ombre de notre satellite était suffisamment longue pour toucher le globe. Or, il arrive le plus souvent que cette queue est trop courte, ou bien que les trois astres ne sont pas rigoureusement alignés. L'éclipse est alors partielle ou annulaire, ou bien il n'y a pas d'éclipse du tout. Bien entendu, comme le mouvement de la Lune et celui de la Terre sont régis par les lois de la mécanique céleste, il est possible de prévoir avec la plus grande précision quand les conditions de réalisation d'une éclipse sont réunies. Ce n'est qu'un problème de mathématiques, long et ardu, mais théoriquement simple et qui ne laisse place à aucune incertitude. Il y a longtemps que l'on sait annoncer les éclipses à une seconde près et en prévoir le déroulement seconde par seconde et kilomètre par kilomètre. Déjà, quelques années avant la Révolution, l'astronome Pingré avait

calculé toutes celles qui étaient survenues de l'an 1000 avant notre ère jusqu'en 1800 ; un siècle plus tard, l'Allemand Oppolzer prolongea le calcul jusqu'à l'an 2161, si bien que toutes les circonstances des éclipses sont d'ores et déjà connues pour les deux prochains siècles !

Ajoutons que de tels travaux peuvent être fort utiles aux historiens. C'est pour aider les Bénédictins, alors occupés à rédiger leur fameux ouvrage *L'Art de vérifier les dates* (1784), que Pingré se livra au labeur forcené de calculer des centaines d'éclipses. Ainsi put-on fixer au 28 mai de l'an 585 avant notre ère l'éclipse, prédite par Thalès, qui, par la frayeur qu'elle souleva, mit fin à la guerre entre les Mèdes et les Lydiens. Remarquons encore que, par la périodicité des mouvements célestes, les éclipses se reproduisent tous les dix-huit ans onze jours dans les mêmes conditions. Par exemple, celle du 15 février était la même que l'éclipse du 4 février 1943, puis du 24 janvier 1925, du 14 janvier 1907, du 1er janvier 1889 et ainsi de suite ; et nous la reverrons (ou nos descendants) le 26 février 1989, le 9 mars 1997, etc.

Il reste à se demander pourquoi les éclipses totales de Soleil entraînent un tel remue-ménage chez les astronomes, et aussi dans la presse. Simplement parce qu'elles sont très rares *pour un lieu donné*. Rappelons-nous qu'une éclipse se manifeste par une tache d'ombre qui n'a pas plus de 260 kilomètres de diamètre ; or, même si nous tenons compte du déplacement de cette tache et du fait qu'elle décrit ainsi une bande, nous sommes bien obligés de constater que la superficie de cette bande est dérisoire par rapport à celle de la Terre, et qu'il faut un grand hasard pour qu'elle passe justement par l'endroit où nous habitons. Comme une seule éclipse de Soleil sur trois est totale, on s'explique qu'un point donné du globe n'en voie même pas une par siècle, et qu'il n'y ait pas un individu sur mille qui ait l'occasion d'en admirer une pendant son existence.

Durant ce XXe siècle, à trois reprises seulement la bande de totalité aura traversé notre pays : le 17 avril 1912, le 15 février 1961 et le 11 août 1999. Et l'on aura une idée encore plus nette de la signification de l'adjectif « rare » en apprenant qu'à Paris même, trois éclipses, en tout et pour tout, furent totales depuis l'an 600 : en 1406, en 1654 et en 1724 ; celle de 1912 ne le fut, en effet, qu'une vingtaine de kilomètres au nord de la capitale. Les Parisiens devront attendre l'an 2026 pour voir la prochaine ; encore sont-ils plus favorisés que les Londoniens, qui n'auront pas cette occasion avant 2090 !

L'ÉCLIPSE DU 15 FÉVRIER ÉTAIT EXCEPTIONNELLE.

Naturellement, comme les trois quarts de la Terre sont recouverts d'eau et que la plus grande partie du reste est occupée par des déserts,

il est peu fréquent que la trajectoire de la tache d'ombre se trouve entièrement en pays civilisé. Aussi, les astronomes qui veulent observer une éclipse sont-ils généralement obligés de se déplacer. C'est l'origine de ces expéditions spectaculaires, qui conduisent les hommes de science tantôt au fond de la Sibérie, tantôt sur une île perdue dans le Pacifique — à moins que la zone de totalité ne soit tout entière dans l'océan, cas auquel il n'y a plus d'observation possible.

Aujourd'hui que les voyages sont rendus très faciles et les instruments scientifiques très perfectionnés, les missions de ce genre ne posent plus guère de problèmes autres que pécuniaires — et c'est ici qu'il faudrait chanter l'imploration des pauvres astronomes au ministre des Finances, et leur ardeur inlassable à détourner quelques gouttes d'un Pactole qui coule si généreusement pour des causes moins pures. Consolons-nous en pensant que c'était bien pis autrefois, si bien que l'observation des éclipses restait l'affaire de quelques spécialistes, en général des amateurs à qui leur fortune personnelle permettait de se livrer à ce coûteux apostolat scientifique. Ainsi, à côté d'un astronome officiel comme Janssen, qui observa une dizaine d'éclipses au cours de sa carrière, pouvons-nous citer un astronome libre comme le comte de La Baume Pluvinel (1860-1938), savant et mécène qui organisa une bonne douzaine d'expéditions, en des régions aussi variées que Haïti, Sumatra ou le Sénégal.

La seule mention de ces noms géographiques permet de caractériser l'éclipse du 15 février et de saisir le retentissement qu'elle eut dans les milieux astronomiques. C'est que, au contraire de tant d'autres fois, la trajectoire de la tache d'ombre traversait les contrées les plus civilisées qui soient, et, chose qui ne s'était à peu près jamais vue, touchait quelques-uns des plus grands observatoires du monde. Mesurons l'avantage de pouvoir disposer d'instruments de grande puissance installés à demeure, au lieu d'engins légers montés sur des supports de fortune pour une durée de quelques minutes. Nous ne nous étendrons pas sur cet aspect géographique du phénomène, qui n'a plus qu'un intérêt rétrospectif, mais nous pouvons néanmoins apprécier la qualité que put atteindre, de ce fait, le travail des astronomes quand nous apprenons que la bande de totalité passait par les observatoires de Bordeaux, de Saint-Michel, de Nice, de Florence, de Sofia, de Bucarest, de Siméis et de Partizanskoïé (Crimée) et de Rostov-sur-le-Don, ou dans leur voisinage. Sans doute les deux sections extrêmes de cette longue trajectoire n'étaient-elles guère propices à l'observation, soit parce que le climat y était mauvais à cette époque de l'année, soit parce que l'éclipse s'y produisait trop tôt, mais, depuis l'observatoire de Haute-Provence jusqu'à la Crimée, jamais, peut-être, une éclipse totale de Soleil ne s'était présentée en Europe dans des conditions aussi favorables.

Une nuit de deux minutes.

Les astronomes de nombreux pays se donnèrent rendez-vous le long de cette trajectoire médiane, et celle-ci se garnit d'un chapelet de missions occupées à monter leurs appareils... et à surveiller anxieusement l'état du ciel. Beaucoup d'amateurs vinrent aussi, de France et de Belgique, les uns se contentant de planter leur lunette sur la côte d'Azur, au voisinage de Nice ou de Menton, d'autres préférant accroître leurs chances de beau temps en passant la frontière italienne et en s'installant du côté d'Imperia ou d'Alassio. Heureux amateurs qui s'épargnaient, cette fois-ci, les déplacements onéreux que leur avaient valus d'autres éclipses ! Pour ne parler que de celle du 2 octobre 1959, dix-sept amateurs français étaient allés l'observer aux Canaries, ne reculant pas devant un voyage de 6 000 kilomètres pour assister à un événement de 150 secondes !

Quant au spectacle même de celle du 15 février, partout favorisée par le beau temps, nous ne nous hasarderons pas à le décrire, les pauvres mots ne pouvant remplacer l'émouvante et magnifique réalité. Même la télévision ne donna qu'une image infime, loin d'égaler, malgré des moyens énormes et un puissant attirail, le film pris naguère par M. Leclerc avec une simple camera et qui arracha des cris d'admiration à un auditoire pourtant averti. Ceux de nos lecteurs qui eurent le privilège de contempler le phénomène lui-même comprendront à quel point cette nuit, qui se fait soudain en plein soleil et dans laquelle s'allument brusquement les étoiles, put terrifier les Anciens. On se rappelle l'éclipse qui se produisit pendant la guerre du Péloponnèse, et l'explication que donna Périclès au pilote de sa galère qui tremblait d'épouvante : « Quelle différence y a-t-il entre mon manteau et ce qui cause cette éclipse, lui dit-il en lui mettant son manteau devant les yeux, sinon que ce qui produit ces ténèbres est plus grand que mon manteau ? »

La vérité se dérobe, l'utilité apparait.

Mais, comme on s'en doute, ce n'est pas pour l'agrément de jouir d'un tableau impressionnant que les astronomes mobilisèrent personnel et matériel. Le fait est qu'une éclipse totale de Soleil rend possibles des observations qui seraient irréalisables dans les conditions normales, et qui, même pour les gens les moins sensibles au prestige de la science, se révèlent de plus en plus utiles.

« Utiles » : le mot peut choquer ceux qui croient la science actuelle adonnée, comme naguère, au culte unique et exclusif de la vérité. C'est que, hélas ! il apparaît aujourd'hui d'abord que la notion de vérité devient de plus en plus floue au fur et à mesure qu'on l'approfondit et qu'on cerne la réalité de plus en plus près ; ensuite qu'à défaut

de nous livrer une vérité qui se dérobe, la science nous procure les moyens d'agir de plus en plus efficacement sur la nature, pour le bien des hommes et de la société. De ce double aspect de la recherche scientifique, une éclipse de Soleil est l'un des exemples les plus probants, puisque si l'atmosphère solaire, qu'elle se donne la tâche d'étudier, reste encore emplie de mystères et de secrets, du moins l'étude qu'elle en fait permet-elle à la civilisation de perfectionner de plus en plus son outillage technique — et notamment l'un des plus fondamentaux, celui des télécommunications.

Ainsi une œuvre de science pure coïncide-t-elle avec une amélioration du sort des hommes, ce qui vaut bien, n'est-il pas vrai ? la tour d'ivoire et la solitude hautaine d'hier.

Les énigmes de l'atmosphère solaire.

Disons tout de suite que le lecteur ne doit pas s'attendre à trouver ici le récit de découvertes éclatantes faites lors de l'éclipse. D'abord parce que les découvertes éclatantes sont rares, et que la recherche consiste en travaux de fourmi patiemment et honnêtement accumulés plus souvent qu'en révolutions sensationnelles annoncées à grand fracas par la presse et la radio ; ensuite parce que le travail des astronomes se matérialise en mesures et en clichés, et que, de retour au laboratoire, il reste à moudre toute cette moisson et à en extraire, si possible, l'idée neuve.

Il vient d'être question de l'atmosphère solaire. En fait, si une éclipse totale ouvre le champ à l'étude expérimentale de phénomènes variés, celle de cette atmosphère reste, maintenant comme par le passé, la principale.

L'expression « atmosphère solaire » peut d'ailleurs prêter à confusion, puisque le Soleil n'a pas de surface solide qui supporte une enveloppe aérienne comme la nôtre. Si cet astre présente la figure d'un globe parfaitement délimité, c'est parce que, à partir du centre, l'état physique de la matière y varie de telle façon qu'en un certain point, cette matière cesse d'être opaque pour devenir transparente. Cette limite définit une surface, la *photosphère*, qui détermine à son tour ce que nous pouvons appeler le globe solaire. C'est pourquoi tout l'échafaudage gazeux transparent qui est superposé à ce globe peut être baptisé atmosphère.

L'atmosphère solaire est formée de deux couches : la plus basse et la plus mince est la *chromosphère*, qui mesure quelque 15 000 kilomètres d'épaisseur ; au-dessus d'elle s'élève la masse de la *couronne*, qui s'étend jusqu'à... peut-être jusqu'à la Terre, et même au-delà.

Que cette atmosphère transparente soit absolument invisible dans les circonstances ordinaires, la chose est aisément compréhensible : posée sur la brillante photosphère, elle a aussi peu d'éclat qu'une

bougie devant un projecteur de D.C.A. Pour voir la bougie il faudrait éteindre le projecteur. Nous ne pouvons pas éteindre le Soleil pour en voir l'atmosphère, mais la Lune, qui mesure, avons-nous dit, le même diamètre apparent que le disque solaire, se charge fort à propos, au cours des éclipses, de cacher exactement celui-ci en laissant seulement déborder l'atmosphère. Aussi la découverte de cette dernière fut-elle le premier cadeau que l'observation des éclipses rapporta à l'astronomie. Malheureusement les éclipses sont rares et, comme cette découverte ne remonte guère qu'à 1842, l'atmosphère solaire n'a même pas été offerte deux heures à l'observation depuis cette date...

Cette étude n'aurait donc pas beaucoup avancé si des savants ingénieux n'avaient inventé des appareils propres à recevoir isolément la lumière de l'atmosphère solaire. Ce fut, à la fin du siècle dernier, le *spectrohéliographe*, dû à l'Américain Hale et, indépendamment, au Français Deslandres, qui est maintenant en service dans tous les observatoires solaires. Ce fut ensuite, en 1930, le *coronographe* du Français Lyot, qui reproduisait les conditions mêmes d'une éclipse. Avec ce coronographe, la chromosphère et la couronne devenaient observables en tout temps. Suivirent, jusqu'à ces dernières années, une descendance d'instruments variés, destinés eux aussi, en isolant l'image de la couronne, à en mesurer diverses caractéristiques.

« Alors, demandera-t-on, à quoi bon se déranger pour aller observer les éclipses si tous ces appareils font apparaître l'atmosphère solaire chaque fois qu'on le désire ? »

C'est que, justement, ils ne sauraient exactement tenir lieu d'une véritable éclipse. Le coronographe, par exemple, consiste bien, dans sa partie essentielle, en un écran qui masque le disque solaire comme le fait la Lune, mais il le masque moins bien ! C'est-à-dire qu'il ne découvre, de la couronne, que la partie la plus basse, la moins subtile et la moins transparente. Les couches externes, les moins denses, que leur raréfaction extrême fait confondre avec le fond du ciel, ne sont encore accessibles qu'à l'occasion des éclipses totales.

Depuis que Galilée, en 1610, mit en usage la lunette astronomique, notre connaissance du Soleil s'est élevée, pour ainsi dire, niveau par niveau. Les astronomes se sont familiarisés, en premier lieu, avec la photosphère, que nous voyons à l'œil nu et qui se parsème souvent de taches sombres. Puis, grâce à Hale et à Deslandres, l'étage du dessus, la chromosphère, constituée d'hydrogène, est devenue visible, avec ses jets de gaz luminescent, les *protubérances*, et les jaillissements fantastiques d'énergie que sont les éruptions chromosphériques. Enfin la couronne elle-même, dans sa partie inférieure, s'est ouverte à l'exploration depuis les travaux de Lyot. Reste la couronne supérieure, qui ne se révèle qu'au moment de la totalité des éclipses.

Toutes recherches qui pourraient paraître de simple curiosité si

les faits ne prouvaient, avec une évidence de plus en plus écrasante, à quel point les phénomènes de l'atmosphère solaire pèsent sur notre vie de tous les jours, et même sur notre destin.

Les effets terrestres de l'activité solaire.

La vie politique internationale connaît ce que l'on pourrait nommer des « centres d'activité », lieux de trouble comme le Congo aujourd'hui, Formose hier ou les Balkans avant-hier, où l'agitation, d'abord purement locale, se répercute à des niveaux de plus en plus élevés de la sphère politique. C'est un peu le cas pour le Soleil. Dans ses profondeurs naît une certaine perturbation magnétique, qui s'efforce de gagner progressivement la surface. Quand elle débouche sur la photosphère, elle s'y manifeste par ces taches sombres que nous pouvons apercevoir à l'aide de verres fumés. Mais cette perturbation ne s'arrête pas là ; elle s'élève dans la chromosphère, s'y élargit, y déchaîne l'agitation, en fait jaillir des protubérances et éclater des éruptions. Ce ne sont pas des laves qu'éjectent ces éruptions ; ce sont des rayonnements de haute intensité, ultraviolet et rayons X, et des projections de corpuscules bourrés d'énergie. On aura une idée de l'énergie mise en jeu dans un de ces phénomènes en apprenant qu'elle peut dépasser toute celle que débite l'Électricité de France en un an. On ne s'étonnera pas que l'effet puisse s'en propager jusqu'à la distance de la Terre, et détraquer, pendant un temps plus ou moins long, nos télécommunications et notre appareillage électrique et magnétique.

Les effets tentaculaires du centre d'activité gagnent enfin la couronne, d'où partent des radiations superpuissantes qui enveloppent, elles aussi, notre planète. Et c'est ici le point où nous rejoignons l' « utilité » des éclipses mentionnée plus haut puisque ces dernières constituent, jusqu'ici, la seule occasion de savoir ce qui se passe dans la couronne, connaissance qui peut être d'un poids considérable dans le fonctionnement de nos techniques et même de notre vie sociale.

Une atmosphère a 2 millions de degrés.

Que nous enseignent donc les éclipses sur cette couronne ?

Eh bien, tout d'abord qu'il est complètement illusoire de comparer ce fantôme d'atmosphère à notre atmosphère à nous. La raréfaction en est, en effet, inimaginable, et rend compte de sa limpidité presque absolue. Le fait le plus curieux est que, au contraire de notre enveloppe d'air, faite d'atomes d'azote, d'oxygène et de quelques autres gaz, la couronne est composée d'atomes de fer, de calcium, de nickel ou d'argon tout à fait anormaux — c'est-à-dire qui ont perdu un grand nombre de leurs électrons. Que l'on se souvienne qu'un atome de fer, par exemple, est formé d'un noyau central autour duquel gravitent

vingt-six électrons, et aussi que ces électrons sont liés au noyau aussi solidement qu'une jante à son moyeu. Réfléchissons alors à l'effort que doit déployer la nature pour arracher une partie de cette jante électronique — treize électrons dans le cas du fer ; et ne soyons pas surpris que cet effort nécessite une température voisine de 2 millions de degrés.

Mesurons l'étrange paradoxe : alors que la photosphère, c'est-à-dire la couche solaire qui nous prodigue lumière et chaleur, n'est qu'à 5 500 °C, alors que la chromosphère est à une température à peine supérieure, la couronne qui les surmonte, où la densité est infinitésimale, est à 2 millions de degrés !

La mesure expérimentale de cette température coronale et de sa variation selon le niveau, voilà justement l'un des problèmes auxquels les astronomes s'attaquèrent pendant la dernière éclipse. Elle devait permettre la comparaison avec la température que l'on déduit des observations au coronographe dans les différentes couleurs du spectre. C'est d'ailleurs cette température qui est à l'origine d'un autre phénomène dont l'importance est, pour nous, considérable.

On sait que plus la température d'un corps est élevée, plus est grande la fréquence de la radiation qu'il émet. C'est la raison pour laquelle un tisonnier chauffé de plus en plus fort passe du rouge sombre au rouge cerise, puis au rouge blanc : la fréquence des vibrations lumineuses augmente quand la lumière s'éloigne du rouge pour tirer sur le blanc. Rien de plus facile à comprendre, donc, que, chauffée à quelque 2 millions de degrés, la couronne émette une radiation atteignant la fréquence du violet, et même de l'ultraviolet et des rayons X. Or, c'est précisément cette radiation d'une extrême puissance qui, en bombardant notre haute atmosphère, en disloque les atomes et crée ainsi une zone d'électrons libérés appelée l'*ionosphère*.

Si nous voulons apprécier le rôle que joue l'ionosphère dans notre existence, pensons simplement que, sans elle, n'existeraient ni radio ni télévision ni télécommunications. C'est cette zone peuplée d'électrons libres, en effet, qui empêche nos ondes radioélectriques de s'évader de la Terre vers les espaces célestes, et, au contraire, les renvoie en écho vers le sol. Les géophysiciens y distinguent plusieurs couches à des altitudes différentes, et nous savons maintenant que la plus basse, à 80 kilomètres environ du sol, est créée par l'ultraviolet solaire ; la couche supérieure, à 100-150 kilomètres, par le rayonnement X ; et la couche la plus élevée, au voisinage de 200 kilomètres, par une radiation de fréquence plus haute encore émise par l'hélium solaire.

Dissection radioélectrique de la couronne.

Les moyens des astronomes pour observer la couronne pendant une éclipse ne sont pas limités aux procédés optiques. N'oublions pas

qu'un corps chauffé de plus en plus fort dégage une gamme de radiations de plus en plus étendue; de sorte que lorsque la température est de l'ordre du million de degrés, la gamme doit être à peu près complète, c'est-à-dire comprendre toutes les fréquences possibles, depuis les plus basses jusqu'aux plus élevées. Le malheur est que la plupart de celles qu'irradie le Soleil sont interceptées au passage par notre atmosphère. Nous n'en recevons ni les ondes infrarouges, ni l'ultraviolet, ni les rayons X. Avec les ondes de lumière visible, dont la fréquence va de 375 à 750 trillions par seconde [1], seules nous parviennent les vibrations radioélectriques, aux fréquences inférieures à 10 trillions.

On conçoit alors l'avantage que procure une éclipse pour observer ces ondes radioélectriques coronales : puisque le globe solaire est caché, la radiation qui nous en arrive est fortement diminuée, et les radio-instruments peuvent enregistrer le rayonnement coronal presque pur. C'est pour cela que les missions d'éclipses emportent, avec leurs lunettes et leurs spectrographes, des radiotélescopes portatifs, qui leur donnent le moyen d'examiner la structure de la couronne en la « regardant » non plus par ses ondes lumineuses, mais par ses ondes radioélectriques. On mesure du coup l'intérêt exceptionnel de l'éclipse du 15 février, puisque la bande de totalité passait par l'observatoire de Haute-Provence, lequel est aussi un centre important de radioastronomie.

Grâce aux radio-instruments de grande taille, on peut donc opérer une dissection de plus en plus poussée de la couronne solaire. Il se trouve que les ondes produites dans celle-ci dépendent de l'altitude de la couche émettrice. Au ras de la chromosphère, elles sont de l'ordre du centimètre ; plus l'altitude augmente, plus la longueur d'onde augmente, atteignant le décimètre et le mètre. Cette longueur d'onde (ou la fréquence) est donc indicatrice du niveau d'émission, et les radiotélescopes fixes que la dernière éclipse a donné l'occasion d'utiliser auront permis de préciser et d'affiner encore cet échelonnement.

La Terre, reflet du Soleil.

Que le lecteur se rassure : nous ne l'assommerons point avec des théories scientifiques, dont il n'a que faire et qui n'ont d'intérêt que pour les spécialistes. Il nous paraît, en revanche, indispensable de le mettre en garde : les faits exposés ici n'ont pas d'importance que pour les astronomes ; tous les hommes — du moins ceux qui se servent de leur cerveau — sont intéressés à ce qui se passe sur le Soleil, puisque la dépendance de notre globe à l'égard de cet astre se montre sans cesse plus étroite à mesure que la science progresse.

1. Nous prenons ici : 1 trillion = 10^{12}.

Les relations Soleil-Terre sont aujourd'hui à l'ordre du jour de l'astronomie et de la géophysique ; un « colloque » spécial leur a été consacré à Paris en juin 1960, et la plupart des missions chargées d'observer l'éclipse du 15 février avaient compris cette étude dans leur programme.

C'est que, loin d'être pour nous un simple luminaire ou une agréable source de chaleur, le Soleil est un foyer d'où s'irradie sans arrêt une énergie formidable et variée. Une partie de celle-ci est émise sous forme de radiations électromagnétiques : c'est la gamme d'ondes dont il était question tout à l'heure, et qui va des rayons X aux ondes radio-électriques en passant par la lumière visible. Une autre partie consiste en jets de corpuscules. Ceux-ci sont des fragments d'atomes disloqués par la haute température, des électrons par exemple, qui accomplissent le voyage Soleil-Terre en vingt à quarante heures ; ou bien des noyaux d'atomes d'hydrogène, des protons, qui nous arrivent en moins d'une heure. La Terre étant enveloppée dans cette averse perpétuelle d'énergie, les choses se passent comme si l'atmosphère même du Soleil se prolongeait jusqu'à elle. Ainsi la considère le grand géophysicien anglais Chapman : pour lui, notre planète gravite au sein de l'immense atmosphère solaire, comme en témoigne l'élévation graduelle de la température, depuis les valeurs très basses qui règnent aux confins de notre ionosphère jusqu'aux 2 millions de degrés de la couronne.

On comprend, dans ces conditions, que notre globe ressente toutes les fluctuations de l'atmosphère solaire qui l'entoure, en particulier lorsque celle-ci est secouée par l'énorme jaillissement énergétique d'une éruption chromosphérique. Quand cela se produit, notre ionosphère est la première affectée, les enregistreurs magnétiques marquent un crochet, les ondes courtes s'évanouissent et les télécommunications s'arrêtent, tandis que les radiorécepteurs sont inondés d'un flot de parasites. Quelques heures plus tard, au moment où la partie corpusculaire de l'éruption commence à nous inonder à son tour, un « orage magnétique » se déclenche, qui affole l'aiguille aimantée et tend dans le ciel la pâle lueur des aurores polaires.

Remous dans le globe.

De cette intrusion de l'énergie solaire dans la vie terrestre, la science commence à peine à entrevoir les conséquences. Le colloque dont nous parlions plus haut entreprit d'en dévider quelques-unes, et nous devinons qu'elles ne doivent pas être limitées au domaine physique, mais qu'elles s'étendent peut-être jusqu'au domaine biologique — au moins. Que l'état de la stratosphère, et notamment la perméabilité plus ou moins grande de l'ozone à l'ultraviolet solaire, dépendent de l'activité du Soleil, ne nous émeut pas trop ; il nous

importe davantage qu'une éruption chromosphérique agisse sur notre troposphère, et donc sur notre météorologie. C'est effectivement ce qui semble se passer, l'observation ayant montré que la situation météorologique en Europe prenait un type déterminé quelques jours après chaque éruption.

Il y a plus grave, et même plus grandiose. D'après plusieurs spécialistes, l'afflux d'énergie solaire, en troublant l'équilibre de notre atmosphère, y change la répartition des grandes masses d'air. Celles-ci peuvent alors s'accumuler dans une région limitée du globe et introduire ainsi un certain déséquilibre dans sa masse. Il s'ensuit donc une perturbation dans sa rotation quotidienne, qui peut présenter des à-coups, lesquels peuvent, à leur tour, entraîner des ruptures d'équilibre dans la croûte terrestre.

Raisonnement théorique ? Conjecture fantaisiste proche de la science-fiction ? Point. M. Danjon, directeur de l'observatoire de Paris, a observé à deux reprises, en 1956 et en 1959, qu'une éruption solaire avait été suivie d'une variation brusque dans la rotation de la Terre. Sans doute cette variation n'était-elle pas grande : de l'ordre du millième de seconde ; elle n'en démontrait pas moins avec quelle fidélité notre planète réagit aux sautes d'humeur de l'astre central.

Plus frappante peut-être, du moins pour notre humble humanité, se montre la conséquence possible de ces à-coups : les ruptures d'équilibre, les ébranlements à l'intérieur même de la croûte terrestre. Car ces ébranlements s'appellent alors tremblements de terre, si bien qu'une corrélation paraît s'établir entre les secousses séismiques et l'activité solaire, elle-même manifestée par les phénomènes coronaux et chromosphérique. Mais un graphique n'a-t-il pas été dressé récemment qui montre l'allure parallèle des deux courbes : celle des tremblements de terre du Chili et celle de l'activité solaire, entre 1873 et 1959 [1] ?

Pour vérifier l'effet Einstein.

Tels sont quelques-uns des phénomènes dont on peut attendre qu'ils auront été vérifiés au cours de la dernière éclipse. Phénomènes dont l'intérêt pratique, et même utilitaire, ne le cède guère à l'intérêt scientifique pur ! Mais il est superflu de dire que là ne se bornait pas le travail des astronomes : outre l'étude de la couronne, plusieurs autres terrains de recherche purent être explorés pour mettre à profit les deux minutes d'obscurité.

Principalement celui de l'*effet Einstein*.

On se souvient peut-être que la théorie de la relativité attribue une masse à la lumière, ce qui signifie que celle-ci est pesante. Elle

1. V. Mironovitch, *L'Astronomie* (décembre 1960).

doit donc être attirée par tout corps massif, comme un objet quelconque. Qu'un rayon lumineux, par exemple, passe au ras du Soleil, il doit être attiré par ceui-ci et dévié de sa trajectoire rectiligne. Le cas peut réellement se présenter quand nous regardons une étoile située dans la même direction que le Soleil : le rayon lumineux qui nous en apporte l'image doit être légèrement incurvé. C'est l'effet Einstein.

Bien entendu, la vérification de ce phénomène est difficile puisque les étoiles ne sont jamais visibles en même temps que le Soleil ! Si pourtant : pendant les éclipses totales. Voilà pourquoi, depuis 1919, toutes les éclipses totales de Soleil sont mises à profit pour vérifier la déduction d'Einstein. Cette vérification est-elle réalisée ? Eh bien... il semble que oui, bien qu'une minime discordance subsiste, qui provient soit d'une petite erreur expérimentale, soit...

Évidemment nous ne savons pas tout — il s'en faut. Si l'effet Einstein observé diffère, de quelques dixièmes de seconde d'arc, de sa valeur théorique, cela tient peut-être à quelque phénomène encore inconnu. Ne disons pas qu'un écart aussi insignifiant est négligeable et ne touche en rien le commun des mortels : n'oublions pas que si Einstein créa sa théorie, c'est pour expliquer un écart du même ordre que l'on avait relevé dans une expérience d'interférence. Ceux qui, à l'époque, haussèrent les épaules devant ce qu'ils regardaient comme un souci excessif de précision ne prévoyaient assurément pas qu'il en sortirait l'énergie atomique, la bombe thermonucléaire et l'intervention constante du principe de relativité dans toute la physique contemporaine.

L'éclipse de février aura-t-elle apporté quelque lumière nouvelle sur l'exactitude de l'effet Einstein ? Attendons le dépouillement et la publication des résultats, et n'ayons pas la présomption de croire que les faits ratifieront infailliblement et docilement nos prévisions. Qui sait si tel détail mineur n'amorcera pas une grande découverte qui bouleversera la physique ? Pensons que si la science de 1961 ne ressemble guère à la science de 1900, il n'y a pas de raison non plus pour que celle de l'an 2000 soit calquée sur la nôtre...

*
* *

Personne ne sous-estimera l'intérêt puissant que les hommes de science attachent aux éclipses de Soleil, et tout le monde admettra que, depuis des siècles, des expéditions lointaines et coûteuses aient été organisées pour aller les observer en quelque terre qu'elles se produisent. Rappelons-nous Janssen s'évadant en ballon de Paris assiégé, le 2 décembre 1870. Son engin, le *Volta*, parti à 6 heures du matin de la gare d'Austerlitz, avait survolé les lignes prussiennes en dépit de l'avertissement de Bismarck, avant d'aller atterrir à

11 heures et demie à Savenay. Il ne restait plus à l'astronome qu'à s'embarquer pour l'Algérie où, le 22, devait se dérouler une éclipse totale.

Encore le mérite de Janssen n'égalait pas celui de son prédécesseur Le Gentil de La Galaisière en 1761... Il y aura exactement trois siècles le 5 juin, avait lieu un phénomène astronomique encore plus rare qu'une éclipse totale de Soleil : le passage de la planète Vénus devant le disque solaire, événement dont le dernier fut observé en 1882 et dont le prochain le sera en 2004. Le Gentil avait projeté de se rendre à Pondichéry, où les conditions d'observation semblaient plus favorables, mais entre temps, la ville fut occupée par les Anglais, et le savant dut se résigner à regarder passivement le phénomène du pont de son navire. Comme l'affaire était ratée, il eût pu revenir en France et attendre le prochain passage de Vénus, prévu pour 1769 ; mais non : il décida de rester sur place, en explorant, pour passer le temps, tout l'océan Indien. Le grand jour approchant après huit ans de patience, il fit voile de nouveau vers Pondichéry. Il put bien, cette fois, y débarquer, mais las ! un nuage malencontreux masqua le Soleil juste à l'instant du passage, et se dissipa au moment précis où Vénus en émergeait...

L'astronomie a toujours été une école de patience, mais ceux qui la pratiquent de nos jours ont heureusement d'autres ressources que l'infortuné Le Gentil...

PIERRE ROUSSEAU

CHRONIQUE DES LIVRES

LES MONDES DU CIEL

par Pierre GAUROY *(Fayard)*

Le moment n'est certainement plus éloigné où les premiers hommes « aluniront », et peu de lustres passeront avant les premiers débarquements sur Vénus et sur Mars. Que trouvera-t-on là-haut ? Nos semblables pourront-ils y vivre ? Y rencontreront-ils des êtres vivants ? La vie, telle qu'elle existe sur Terre, y est-elle possible ? Telles sont les questions essentielles, et même urgentes, que discute M. Gauroy et que, étant à la fois astronome et naturaliste, il est un des rares à pouvoir débattre. C'est dire que son livre peut être regardé comme une sorte de « guide » de l'astronaute de demain, sans sacrifier le moins du monde, est-il besoin de le dire, à la science-fiction ? Livre de science rigoureuse, il soulève en même temps des problèmes capitaux, comme ceux de l'origine de la vie et de son transport éventuel d'astre en astre.

P. R.

(Suite de la chronique des livres page 136.)

IMAGES DE PARIS

par DENISE BOURDET

PHILIPPE ERLANGER

CE monsieur à grosses lunettes d'écaille que l'on voit à toutes les répétitions générales, aux galas de danse, de cinéma, comme aux projections privées, au festival de Cannes et à celui de Venise, aux vernissages et aux concerts, qui dîne en ville et va à quelques cocktails — non, ce n'est pas de Marcel Achard qu'il s'agit, mais de Philippe Erlanger.

Directeur du Service des Echanges artistiques au ministère des Affaires étrangères, il est normal qu'il participe à toutes les manifestations intellectuelles, artistiques et mondaines de son époque. Pourtant, il dit que là n'est pas son univers, mais au XVIe et au XVIIe siècle.

Historien, une quinzaine de livres parus depuis 1930, et dont les plus connus sont *Henri III, Diane de Poitiers, Buckingham, Monsieur frère de Louis XIV, L'étrange Mort de Henri IV*, ou le dernier, *Le Massacre de la Saint-Barthélemy*, prouvent que, né dans les premières années de ce siècle, Philippe Erlanger se sent à l'aise dans un passé choisi dès l'âge de douze ans, où il noircissait des pages sur la Grande Mademoiselle.

« Je ne suis pas un homme de ce temps, je veux dire pas un spécialiste. Une sorte d'homme-orchestre plutôt, pour qui le théâtre, le cinéma, les arts plastiques ont une même résonance — sans oublier la musique. Je suis fils unique de Camille Erlanger, qui eut tant de célébrité qu'il ne recevait jamais la note de son tailleur, lequel se considérait suffisamment payé de pouvoir dire que le compositeur d'*Aphrodite* était son client. Parisien de Paris ainsi que mes parents, ce qui est rare, ma mère, sœur d'Isaac de Camondo, avait un don de sourcier pour découvrir le talent. Le touche-à-tout que je suis est dû à ce que j'ai été dès mon enfance en contact avec

tous ceux qui ont eu une importance dans cette tranche du siècle. Ainsi, les jeunes gens qui faisaient les bouts de table aux dîners de ma mère s'appelaient Cocteau, Léger, Aragon...

» Après mes études à Janson, j'ai passé ma licence de droit, puis admis aux Sciences Politiques j'en suis sorti diplômé. Je voulais entrer aux Affaires étrangères, mais il se trouvait qu'il n'y avait pas de concours avant deux ans. J'allai consulter Berthelot qui me dit : « Il y a un embryon de service artistique à l'étranger, avec une petite subvention de 50 000 francs par an. En attendant, occupez-vous de cela ». Quand en 1930 je suis allé revoir Berthelot au sujet d'un prochain concours aux Affaires étrangères, il me donna ce conseil : « Mieux vaut être premier dans son village, etc., et n'oubliez pas (je ne l'ai jamais oublié) que lorsqu'on entre dans l'administration il faut choisir entre l'exercice du pouvoir ou ses apparences. Restez donc où vous êtes. »

» Depuis lors, je crois bien avoir organisé quatre à cinq cents expositions à l'étranger et douze à quinze cents tournées et manifestations musicales. La première grande tournée de la Comédie-Française, je l'ai organisée avec Edouard Bourdet en 38. Elle partit pour l'Amérique du Sud où elle a eu le succès que vous savez. Je m'occupe aussi de choisir les spectacles offerts aux souverains et chefs d'Etat en visite à Paris. Pour celle qu'y firent le roi et la reine d'Angleterre en 39, on devait leur donner à l'Opéra *Castor et Pollux*. Mais le voyage annoncé fut reculé de huit jours, à cause de la mort du père de la reine. Or dans l'œuvre de Rameau, il y a un tombeau sur scène. On pensa qu'en l'occurrence cette représentation manquerait de tact. Jacques Rouché consulté n'avait rien de prêt, que *Salammbô*. J'en étais désolé et Giraudoux à propos de ce spectacle officiel — et manqué — s'est moqué de moi dans le deuxième acte d'*Ondine*. Je voyais beaucoup Giraudoux et *Ondine* d'ailleurs fut conçue durant un de ces déjeuners que je faisais souvent avec lui et Jouvet. Ce dernier avait choisi une truite vivante dans l'aquarium d'un restaurant, ce qui fit s'écrier d'horreur Madeleine Ozeray...

» Je ne suis que le témoin amusé de cette naissance d'*Ondine*, mais j'ai inventé le festival de Cannes. Le premier devait avoir lieu le 1er septembre 39. Ce fut une mauvaise date... Mais passionné par mon projet je l'ai réalisé en 46. Et je suis toujours aussi passionné par le festival de Cannes, d'où est sorti le cinéma contemporain. Les premières photos que l'on a vues de Brigitte Bardot ont été prises grâce à moi. Les photographes venaient se plaindre d'avoir éternellement sous leur objectif les mêmes vedettes. Je leur ai indiqué B.B., qui avait déjà paru dans six films et joué pendant un an *L'Invitation au Château* d'Anouilh où elle remplaçait Dany Robin, sans que personne ait parlé d'elle. Quant à Alain Delon il sortait du régiment et ne savait que faire : je l'ai poussé vers le cinéma. L'un et l'autre seraient arrivés sans moi, mais j'ai peut-être hâté leur réussite. »

— Sourcier vous aussi, comme votre mère.

— Le plus grand sourcier de la famille, c'est quand même mon oncle

Issac de Camondo. Je suis le représentant de la collection qu'il avait en 1911 léguée au Louvre, à condition que le musée en prenne la totalité. Cela parut alors une exigence scandaleuse d'obliger le Louvre, pour posséder les œuvres du XVIIIe siècle, à prendre aussi les impressionnistes. Il fallut deux ans et une interpellation de Barthou à la Chambre pour les faire accepter par-dessus le marché : « Si le Louvre veut avoir *le Mobilier des Dieux* fait pour la chambre de Louis XV à Choisy, et qui fut plus tard dans la bibliothèque de Louis XVI à Versailles (où sur ma demande il ornera bientôt la chambre de Louis XV que l'on remet en état), résignez-vous à accepter aussi les Manet, les Degas, les Renoir... Mon oncle Isaac, célibataire aimait les danseuses (d'où ses nombreux Degas) et l'une d'elles avait un fils auquel il trouvait une ressemblance avec *le Fifre* de Manet, œuvre aujourd'hui inévaluable. Il dit à la jeune personne : « Je te le léguerai. — Ah ! non, s'écria-t-elle, je préfère un tableau de valeur, un Dagnan-Bouveret par exemple... » Isaac de Camondo qui obligeait beaucoup de gens, recevait d'eux quelques cadeaux, cigares, fine Napoléon, bouteille millésimée. Il refusait ces présents, disant : « Commandez plutôt une toile à Manet ou Renoir, ça vous coûtera moins cher. »

— Pourquoi, vous qui avez vécu enfant dans les maisons Camondo, habitez-vous à l'hôtel ? Vous devez avoir l'habitude et le goût des beaux objets ?

— Je l'ai eu, mais ma maison de Paris a été pillée par les Allemands. J'avais une bibliothèque de 7 000 livres, dont 2 000 rares et précieux, des manuscrits, des correspondances, tout a disparu. Ma mère, toujours en avance sur son temps, avait découvert le style 1820 et réuni des meubles de bois clair et de très belles opalines. Cela, les Allemands ne l'ont pas emporté, mais ils ont tout brisé. Quant à ma propriété en Roumanie qui venait des Camondo... Ah ! que j'aimais Bucarest... ce sont les Russes qui l'ont prise. Dans ces conditions, vous comprendrez pourquoi, j'ai décidé qu'à l'avenir des chambres dans un hôtel me suffiraient.

C'est non pas à celui où il loge, mais au *Majestic,* succursale des Affaires étrangères qu'il me reçoit. C'est en somme là qu'il passe la plus grande partie de ses journées, assis devant ce grand bureau Louis XV qu'il a choisi au garde-meuble, regrettant de ne pas avoir la corbeille à papier aux armes royales qui allait avec lui, et dont quelqu'un déjà s'était emparé. Avec trois autres objets qui viennent de Versailles, une sculpture en marbre d'un enfant sur un dauphin, et une paire d'urnes d'albâtre où s'enlacent des serpents de bronze noir, c'est tout ce qui dans cette pièce anonyme peut évoquer une atmosphère d'œuvres d'art qui lui fut familière.

— Mais où et comment travaillez-vous à ces livres historiques que vous faites paraître depuis trente ans à une cadence régulière ?

— Il me faut deux ans pour réunir leur documentation, un an pour les écrire — et encore, en vieillissant, je rature de plus en plus. Je suis bien forcé de leur sacrifier quelque chose, aussi je ne voyage guère pour mon plaisir. Je n'aime pas la campagne, mais il faut bien changer d'air

et l'été je passe trois semaines à Evian. Mais j'arrive à écrire à Paris, et c'est d'ailleurs un stimulant pour moi de n'en avoir pas le temps. Si j'avais des journées entières de liberté, je crois que mes livres avanceraient moins vite. C'est assez tonique cette obligation de dérober aux loisirs que je pourrais prendre parfois après une journée laborieuse ici, des heures données à mon travail personnel.

» Oui, j'ai un livre qui sort ce mois-ci, *La Rose Sanglante* [1]. C'est une version remaniée du premier que j'ai écrit, et publié en 1930, *Marguerite d'Anjou* et ce nouveau titre vous le devinez, vient de la guerre de la Rose blanche contre la Rose rouge. Mais je prépare un *Cinq-Mars ou la Passion et la Fatalité*. Le public sera stupéfait, comme il le fut pas *Monsieur, Frère de Louis XIV*, car je dirai ce que l'on ne dit pas d'habitude, je raconterai les choses comme elles étaient. Il faut regarder l'histoire avec un œil objectif, un esprit non prévenu. Les manuels sont pleins d'erreurs. Les historiens ont toujours un but politique, donc une vue faussée des événements. Dès que l'on vérifie les idées admises, on s'aperçoit qu'elles ne reposent sur rien. Par exemple, Catherine de Médicis passe pour une empoisonneuse aux yeux de l'histoire. Or rien ne le prouve (je sais bien qu'il y a des crimes parfaits, mais c'est plutôt rare), on n'a donc le droit de lui attribuer aucun empoisonnement. Quant à Diane de Poitiers sa réputation solidement établie d'avoir été la maîtresse du père et du fils vient de l'erreur d'un bibliothécaire qui dans une liasse de lettres de Mme de Châteaubriant à François Ier en plaça une de Diane de Poitiers à Henri II, qui s'en échappa par hasard. Et cela suffit à faire attribuer tout ce paquet de correspondance amoureuse à Diane. Un érudit, en 1860, fit un rapport dénonçant la méprise, dont j'eus connaissance. Je retrouvai le numérotage de la liasse et pus me convaincre qu'elle était tout entière de la main de Mme de Châteaubriant. Mais beaucoup se sont demandé quelle raison me poussait à innocenter Diane de Poitiers, qui ne fut même jamais adultère, car Louis de Brézé était mort quand commença sa liaison avec Henri II. La vérité me poussait à dire la vérité, c'est tout.

» Mon seul système de travail, c'est de chercher des documents là où on n'a pas l'habitude de les chercher. Quand j'ai commencé à penser à *la Mort de Henri IV*, l'étude attentive des documents et des ouvrages qui font autorité en la matière me persuada que l'enquête était à rouvrir. Les pièces diplomatiques relatives au meurtre ont été détruites dans la plupart des capitales européennes. Cette conspiration du silence autour de l'affaire la plus ténébreuse de notre histoire m'excita l'esprit. Et c'est en interrogeant à la Vaticane les rapports absolument inédits du nonce Ubaldini au cardinal Borghèse que j'ai pu démontrer que le crime de Ravaillac ne fut pas l'acte spontané d'un demi-fou. Je l'ai démontré, je crois, mais chaque fois que je détruis les thèses généralement admises je suis sûr de mécontenter ceux qui ont édifié leur œuvre sur des men-

1. Le Livre Contemporain.

songes et qui veulent voir en moi un fantaisiste. Ou un mauvais esprit comme le jugea le directeur de la collection où parut *Le Massacre de la Saint-Barthélemy* qui, protestant, se fâcha parce que je ne faisais pas des martyrs de ses coreligionnaires. Il voulait même me marquer sa réprobation dans une préface à mon livre... A propos de l'un de ceux auxquels je tiens le plus, *Louis XIV*, Malraux m'a raconté qu'il en donna quelques exemples à Khrouchtchev en lui faisant visiter Versailles, mais que la seule chose qui frappa celui-ci fut d'apprendre que le château avait coûté le prix d'un porte-avions, et que sous le parquet de la chambre de Marie-Antoinette on avait retrouvé à peu près 2 000 épingles. » A chacun sa vérité.

— Ce Louis XIV 1960, avez-vous mis sur la dédicace de mon exemplaire...

— Bien sûr, car le Louis XIV d'aujourd'hui n'est pas le même que celui que l'on connaissait en 1900. Il faut regarder les personnages du passé à travers notre époque. Comme un romancier, j'essaie toujours de me mettre à la place de mon héros, à le voir du dedans. Pour Cinq-Mars je montrerai comment la psychologie d'un seul homme peut changer le sort de l'Europe. Ce sont les passions des hommes qui font 90 % de l'histoire.

Le nez de Cléopâtre, l'histoire n'en aura jamais fini avec lui. Et pour un historien scrupuleux comme Philippe Erlanger, mais possédé par son sujet le Madame Bovary c'est moi se trouve une fois de plus justifié.

DENISE BOURDET

1. La Table Ronde.

CHRONIQUE DES LIVRES

MÉTAMORPHOSE EXPLOSIVE DE L'HUMANITÉ

par Henri PRAT *(Ed. Sedes)*

Cet intéressant petit livre, écrit par ce biologiste sur le ton de la vulgarisation accessible et précise, éclaire par des biogrammes commentés l'étonnante aventure terrestre de l'homme. Le titre souligne heureusement un des aspects les plus saisissants de cette aventure : le fait que l'évolution humaine a pris, depuis la fin du paléolithique, c'est-à-dire depuis environ dix mille ans, le caractère d'une « métamorphose explosive ». Relativement lente pendant le million d'années qui a suivi l'apparition de l'homme, elle a depuis une centaine de siècles, profondément transformé la planète et les cinquante dernières années de l'humanité ont montré une accélération du phénomène. Accélération redoutable qui pose, pour l'avenir de l'espèce, des problèmes qu'Henri Prat a tendance à résoudre dans un sens optimiste, suivant la ligne de Teilhard de Chardin et de Toynbee.

P.-H. SIMON

(Suite de la chronique des livres page 140.)

par THIERRY MAULNIER

TROIS spectacles, au cours du mois, ont dominé l'activité théâtrale parisienne par l'importance que leur ont donnée la guerre des avant-premières et du compte rendu, le mouvement de curiosité qui en est résulté, l'éclat des « générales », l'ampleur des moyens techniques dont disposaient les réalisateurs. L'un de ces trois spectacles, *Dommage qu'elle soit une Putain*, a été monté à Paris avec le concours d'acteurs français (Mlle Romy Schneider, Autrichienne, joue, pour la circonstance, en français) mais sous la direction de l'italien Lucchino Visconti. Les deux autres nous ont été apportés de l'étranger : c'est *Une Histoire à Irkoutsk*, d'Alexis Arbouzov, présentée au théâtre des Nations par le théâtre Vachtangov de Moscou, et *West Side Story* apporté à l'Alhambra par la troupe américaine de M. Jérôme Robbins. Il s'agit donc des trois excellentes occasions qui nous ont été offertes de confronter, avec ce que nous offre à longueur d'année l'art dramatique de notre pays, les témoignages concrets, parmi les plus significatifs, de l'invention et de la création théâtrales dans d'autres pays.

On sait quels atouts avaient été mis en jeu pour assurer, à la présentation de la pièce de John Ford par M. Visconti, le plus grand retentissement publicitaire et le plus grand empressement du public : d'abord, sans aucun doute, le talent, déjà consacré à Paris, du metteur en scène-décorateur ; ensuite, la grande célébrité cinématographique des deux vedettes choisies, Mlle Romy Schneider et M. Alain Delon, et l'utilisation massive, dans toutes les pages de la grande presse consacrées au « cœur », de « l'idylle » entre ces deux jeunes comédiens, consacrés fiancés modèles à la face du monde par une opération publicitaire dont ceux qui connaissent le dessous des cartes n'ignorent pas le caractère au moins partiellement mystificateur. Si l'on attache quelque crédit à ce qu'il faut bien appeler la rumeur publique, encore qu'il s'agisse de bruits qui ne vont peut-être pas jusqu'aux oreilles du grand public des magazines, le sentiment a bien eu sa part dans l'affaire, mais non pas exactement dans la forme qui lui a été donnée par les rubriques de la fleur bleue cinématographique. Enfin, l'effort a été aussi celui de l'argent. Jamais peut-être en France, l'argent dépensé pour

un spectacle, le prix vertigineux des décors et des costumes — on a parlé d'un certain manteau de M. Alain Delon qui aurait à lui seul coûté 1 million d'anciens francs — n'a été invoqué aussi délibérément comme un élément du prestige du spectacle. Les représentations du Théâtre de Paris ont été par avance déclarées « non rentables », comme s'il s'agissait non d'une entreprise commerciale (tant mieux), non de l'effort héroïque d'un artiste du théâtre prêt à servir son art jusqu'aux dettes, jusqu'à la ruine (tant pis), mais d'un cadeau fastueux offert au peuple par un prince de la Renaissance. Ce luxe ostentatoire a d'ailleurs légitimement gêné certains critiques et spectateurs — ceux qui ont pensé qu'un Dullin ou un Pitoeff auraient été bien heureux parfois pour monter tout un spectacle de disposer de l'argent dépensé pour un manteau de M. Alain Delon. Je sais bien que nous n'avons, en la matière, à nous attacher qu'au résultat. Le talent ne disparaît pas avec l'ampleur des moyens, encore que les difficultés matérielles soient souvent pour lui un aliment favorable, en le contraignant à l'invention : on peut réaliser un beau spectacle dans la richesse comme dans la pauvreté, bien que ce soit, en dépit des apparences, plus difficile. Je ne m'attarde ici aux considérations d'ordres divers qui ont déterminé M. Lucchino Visconti et ses amis à tenter l'entreprise, et aux conditions dans lesquelles l'entreprise a été tentée, que dans la mesure où ces considérations et ces conditions ont affecté le résultat lui-même. Soyons précis. On a voulu offrir non seulement un grand rôle dans une grande œuvre élizabéthaine, mais aussi un cadre « d'or et de soie », à un jeune comédien, M. Alain Delon, pour lui permettre de faire des débuts privilégiés, éclatants, somptueux dans le théâtre parisien. Quoi qu'il en soit des motifs, cette entreprise pouvait se justifier artistiquement dans la mesure seule où le bénéficiaire avait des épaules suffisantes pour l' « assumer » comme on dit aujourd'hui. Or l'argent, la publicité, la générosité des producteurs, le talent et le zèle du metteur en scène, la présence de la charmante Mlle Romy Schneider comme partenaire et de soixante comédiens comme « faire-valoir », la splendeur de fête vénitienne du spectacle, tout cela ne pouvait qu'accabler un jeune comédien de physique agréable, un peu trop féminin, de prestance un peu pâle que ses références cinématographiques, même si elles avaient été convaincantes — et elles ne le sont pas — ne mettaient pas à même de soutenir sur une grande scène parisienne un mélodrame de feu et de sang. Il manque à M. Alain Delon la violence intérieure, la force quasi surhumaine qui doit animer les grands monstres élizabéthains pour les faire admirer dans leurs excès même et pour faire accepter leur démesure, et même le métier théâtral, la justesse de la diction, l'aisance des mouvements en scène. Il n'était pas mûr pour une telle épreuve, et quelques progrès qu'il puisse faire — il en fera sans doute — un tel rôle ne sera jamais dans son emploi. Mais ce n'est pas lui seul, c'est toute l'interprétation du spectacle dans son ensemble qui apparaît inadaptée. Mlle Romy Schneider a un réel talent cinématographique, mais ce talent, tout de fraîcheur, est un peu frêle pour porter un

personnage lui aussi incandescent. Il semble même que la mise en scène de M. Visconti — peut-être parce que M. Visconti a voulu ramener la pièce de John Ford aux mesures des interprètes dont il avait fait choix — ait assagi et embourgeoisé l'œuvre qui, privée de sa fureur sacrée, abandonne sa parenté avec Shakespeare pour trouver une parenté avec Dumas père. Il reste le plaisir des yeux. M. Visconti est un admirable ensemblier décoratif, avec un goût dans la somptuosité qui va parfois à l'esthétisme et à la surcharge.

***

Il y a aussi beaucoup de goût, beaucoup de soin, beaucoup d'argent et de travail mis en œuvre dans la présentation du spectacle qui nous a été offert par le Théâtre Vachtangov de Moscou. On n'y trouve certes rien qui évoque les audaces et l'invention créatrices d'un Stanislawski, mais un grand souci de la qualité dans le respect de la tradition. Les acteurs, principaux ou secondaires, sont excellents, et Mlle Julia Borissova, toute grâce et gaieté, un rien minaudière mais charmante, est une Romy Schneider soviétique. Mais la pièce de M. Alexis Arbouzov est un produit assez déprimant du théâtre de patronage marxiste — Il paraît que M. Arbouzov était tenu dans son pays, il y a quelques années, pour un auteur non-conformiste. S'il n'a pas changé c'est à se demander ce qu'écrivent ceux qui ne le sont pas. Il est plus probable que M. Arbouzov, dûment averti, s'est empressé de rentrer dans la ligne et que cette *Histoire à Irkoutsk* qu'on nous offre appartient à sa nouvelle manière. Peut-être même a-t-il voulu se faire pardonner ses petites imprudences passées en surenchérissant sur les normes officielles. Ce qui est sûr, c'est que le sujet de sa pièce, bourrée des plus évidentes intentions moralisatrices, est d'une fadeur consternante. Qu'on en juge : sur un chantier d'hydraulique sibérien, deux travailleurs, Serguéi et Victor, sont amoureux de la jeune Valia, appelée plus familièrement Vallea. Vallea est charmante, mais coquette, et sa conduite est assez légère, au regard des sévères impératifs de la vertu socialiste, pour rendre réticents à son égard tels prétendants pour le bon motif. Elle préfère Victor, mais Victor ne veut pas l'épouser. C'est donc Serguéi qui devient son mari, et qui, obsédé sans doute par le souci de dépasser les normes, fût-ce dans ce domaine, lui fait aussitôt deux jumeaux. Mais le brave Serguéi est victime d'un accident mortel — tirez vos mouchoirs — en se portant au secours de deux enfants qui vont se noyer. Voilà Vallea veuve et chargée de famille. Le brave Victor arrive à la rescousse, et Vallea, mûrie par le malheur, sera désormais, toute frivolité abolie, une parfaite épouse soviétique et un exemple pour ses camarades de travail.

Pas de « propagande » au sens propre du terme là-dedans, pas de couplets politiques. On le regrette presque. Au moins pourraient-ils donner du ton. C'est le triomphe de l'anodin, l'apologie des bonnes mœurs, l'éloge des vertus familiales et laborieuses, la petite fleur bleue de la taïga. Il paraît que le poète Malherbe, à son lit de mort, trouva assez de force

pour répondre au prêtre qui, pour l'inciter à bien mourir, lui vantait les delices du Paradis : « Votre style m'en dégoûte. » Le style inspiré aux auteurs soviétiques pour le service de la cause des bons sentiments nous dégoûterait de la morale. Nous quittons la salle où est représentée une pièce telle qu'une *Histoire à Irkoutsk* avec une certaine envie d'aller nous enrôler parmi les « blousons noirs. »

C'est justement dans le monde des « blousons noirs » ou plutôt des *teen agers* américains, des bandes de jeunes dévoyés qui écument les faubourgs de New York, que *West Side Story* transpose le thème de *Roméo et Juliette*. Les dramatiques amours d'un garçon et d'une fille qui appartiennent à deux bandes ennemies ont fourni à M. Jérôme Robbins, metteur en scène-chorégraphe, l'occasion de monter un spectacle dont tous les éléments sont portés au point de perfection théâtrale, et qui est joué par une troupe nombreuse d'une homogénéité sans faille, avec une virtuosité éblouissante. C'est une grande leçon de théâtre qui nous a été donnée là par les visiteurs américains... Mais je ne veux pas insister davantage sur ce spectacle qui touche de près au music-hall. On en lira plus loin le compte rendu sous la signature de Serge Veber.

THIERRY MAULNIER

CHRONIQUE DES LIVRES

ROME ET SON DESTIN

par Raymond BLOCH et Jean COUSIN *(Colin)*

De la naissance de Rome au dernier empereur : l'histoire de beaucoup plus de mille ans rassemblée en un volume — fort gros il est vrai. Les princes, les rois, les empereurs voient le récit de leur vie réduit au maximum. Par contre beaucoup de vues d'ensemble sur les grands courants politiques et économiques, sur l'évolution sociale. Le droit, la littérature, les arts ne sont pas négligés non plus dans ce remarquable condensé. Faute de place je pense, un peu de déséquilibre dans la construction : les derniers siècles de l'empire sont réduits en minces tabloïds. Mais ce qui est dit suffit pour orienter nos réflexions sur la décomposition d'un monde qui connut paix et prospérité (dans l'ordre du relatif, bien entendu) avant que les assauts des Barbares ne fassent craquer l'édifice. De tous points de vue le passé, en lisant cet ouvrage, paraît constamment présent, qu'il s'agisse de la forme que finissent par revêtir presque automatiquement les ambitions politiques, des immenses menaces qui planent sur toute société cultivée et savamment organisée ou simplement de la hausse des loyers. (Nombreuses cartes et illustrations.)

L. T.

(Suite de la chronique des livres page 172.)

L'HISTOIRE

LES HÉRITIERS DE ROBESPIERRE

par Pierre Audiat

Dans les papiers trouvés chez Robespierre, après le neuf Thermidor, les lettres d'un obscur sans-culotte lyonnais, un certain Pilot, n'ont guère retenu l'attention des historiens. Elles sont pourtant caractéristiques du mélange de fanatisme et de tendresse qui existait chez les admirateurs de Robespierre. Ces lettres ne sont pas d'ailleurs adressées directement — Pilot n'aurait pas osé ! — au grand homme de la République, mais à un Lyonnais demeurant à Paris, Gravier, juré au tribunal révolutionnaire. Gravier loge rue Saint-Honoré, à deux pas de la maison des Duplay où Robespierre s'est installé. « Gravier ne quitte pas Robespierre d'une semelle, il l'escorte à la Convention, aux Jacobins, le ramène chez Duplay. » Donc, Pilot écrit à Gravier, comptant bien que ses lettres seront mises sous les yeux de Robespierre.

A ce moment Chalier, moine défroqué, idyllique et féroce, est en train d'épurer la bourgeoisie lyonnaise avec une telle ardeur « *qu'il n'a même plus le temps*, dit-il, *de se moucher* ». Pilot relate, enthousiaste, les progrès de l'épuration et loue l'emploi de la fusillade qui permet de supprimer cent ou deux cents traîtres à la fois. Il ajoute : « *Quel ciment pour la République !* » Puis, changeant de ton, il annonce l'envoi de vivres, qui seront les bienvenus de Parisiens soumis à de sévères restrictions : « *un gros jambon, un gros gras saucisson et tout ce que tu voudras* ». D'ailleurs, la citoyenne Pilot va partir pour Paris, elle apportera les commissions pour le citoyen Duplay. Lui n'a pas encore pu se procurer les bas destinés à Robespierre : « *Dès que je les aurai, je te les ferai passer* », précise-t-il. Il termine ses lettres par une salutation collective : « *Le bonjour à la famille Duplay, à Robespierre, à Couthon, Renaudin, à tous les amis de la République.* »

On le voit : ces propos où la fusillade voisine avec le gros gras saucisson, l'épuration avec les bas de soie de Robespierre, montrent le côté « petite famille indissoluble » des vrais Jacobins rassemblés autour de leur idole : Robespierre. Les robespierristes sont plus qu'une faction politique ; ils forment une sorte d'Eglise jacobine, dans laquelle, hélas ! se glissent des

— Ci-dessus portrait de Robespierre (Bulloz).

hypocrites, des traîtres, qu'il convient de démasquer et de châtier. Robespierre, aussi longtemps qu'il sera le chef de cette Eglise, n'y faillira point. Il prononcera contre les faux dévots de terribles anathèmes et les livrera aussitôt au bras séculier, en l'espèce le Tribunal révolutionnaire : Hébert, Danton, Camille Desmoulins et beaucoup d'autres connaîtront ce qu'il en coûte d'être excommunié par Robespierre.

Ce puritanisme politique, ce souci d'orthodoxie, auront pour conséquence de liguer contre le chef de l'Eglise jacobine et ceux qui n'en ont jamais fait partie, et ceux qui, se sentant hérétiques, se voient déjà excommuniés : en fait presque tout le monde, à l'exception d'une poignée de croyants sincères, de zélateurs ayant fait vœu d'obéissance aveugle.

Ce qui a causé la perte de Robespierre est aussi ce qui assurera la survivance du robespierrisme. On ne conçoit pas que Mirabeau ou Danton aient pu avoir des héritiers politiques, alors que les héritiers de Robespierre sont nombreux, connus, et que certains d'entre eux dominent actuellement une partie du monde. Robespierre, dogmatique et mystique — si fumeuse que soit sa mystique, si arbitraire que soit son dogmatisme — a continué, longtemps après sa mort, d'imposer à ceux qui, contrairement aux empiriques, aux réalistes, veulent absolument accrocher leur action à une logique et à une foi. Cette race de raisonneurs et d'illuminés, capable du meilleur et du pire, est nécessairement condamnée à l'épuration perpétuelle, car dans toute église, il existe des soi-disant « fidèles » qui n'ont jamais eu la foi, ou qui, l'ayant eue, l'ont perdue.

Le livre, auquel j'ai emprunté les citations du citoyen Pilot, vient d'être publié ; œuvre de M. Pierre Bessand-Massenet, il est intitulé *Robespierre* [1]. Disons tout de suite qu'il ne s'agit aucunement d'une biographie de Robespierre, mais d'une étude sur les traits fondamentaux du robespierrisme et sur sa renaissance au XIXe siècle.

***

La biographie, exhaustive, de Robespierre, nous la trouvons justement dans les deux volumes grand format de cinq cents pages chacun, que fait paraître M. Gérard Walter [2] : commencée en 1936, elle vient seulement d'être achevée. Les notes, les appendices, dont le plus curieux est *Robespierre devant les hommes*, la bibliographie où sont recensés *tous* les écrits concernant Robespierre de 1794 à 1958, l'index des personnages cités, complètent un ouvrage qu'on peut qualifier de formidable. Formidable à ceux qui prétendraient reprocher à M. Gérard Walter des erreurs matérielles, ou des interprétations tendancieuses. Erudit imperturbable, l'auteur s'attache au contraire à relever les erreurs, majeures ou mineures,

1. Plon, éditeur.
2. *Robespierre*. T.I, *La Vie*. T. II, *L'œuvre* (Gallimard).

qu'ont commises aussi bien les panégyristes que les détracteurs de Robespierre. Suivant pas à pas son personnage, de la naissance à la mort, ne laissant dans l'ombre, de sa vie privée et de son activité publique, que les seuls points qui ne peuvent encore être éclaircis et qui ne le seront sans doute jamais, l'auteur présente l'énorme documentation qu'il a rassemblée, en soulignant l'importance de tel ou tel texte pour la connaissance de Robespierre. A ceux qui sont tentés de ne voir en celui-ci qu'un ambitieux acharné à garder, par tous les moyens, le pouvoir une fois qu'il l'a conquis, M. Gérard Walter soumet des documents qui donnent à réfléchir.

Un seul exemple : la religiosité de Robespierre, sa volonté de rétablir un culte de l'Etre Suprême, en opposition à celui de la déesse Raison, a pu paraître une tactique dont le but était d'éliminer de l'église jacobine les pseudo-patriotes qui plaçaient leurs intérêts matériels au-dessus de l'idéal républicain, qui faisaient bon marché de la *vertu* quand il s'agissait de satisfaire leurs appétits. Or, il apparaît bien que l'attitude de Robespierre correspondait non à une opportunité, mais à une croyance profonde en une morale reposant sur des bases religieuses.

Dès le 1er frimaire an II — fin de l'année 1793 — il inaugure, au club des Jacobins, une croisade contre l'athéisme qu'il dénonce comme « *aristocratique* » alors que « l'idée d'un Grand Etre veillant sur l'innocence opprimée est toute *populaire* ». Bien plus, le 18 floréal an II, en pleine Terreur, alors qu'il n'a plus que quelques mois à vivre, Robespierre lit à la Convention un discours sur les rapports des idées religieuses et morales avec les principes républicains, dont le thème essentiel est : « *Aux yeux du législateur tout ce qui est utile au monde et bon dans la pratique est la vérité. L'idée de l'Etre Suprême et de l'immortalité de l'âme est un rappel continuel à la justice : elle est donc sociale et républicaine* », et dont la conclusion s'exprime dans le décret suivant : « *Le peuple français reconnaît l'existence de l'Etre Suprême et l'immortalité de l'âme ; il sera institué des fêtes pour rappeler l'homme à la pensée de la divinité et à la dignité de son être.* » Sans doute on voit bien, dans ce discours, la menace dirigée contre les « *corrompus* », mais il ne paraît point douteux que le « robespierrisme » formait, dans l'esprit de Robespierre tout au moins, un système complet dont une des pièces principales était une morale religieuse, semblable sinon identique à la morale chrétienne.

M. Gérard Walter permet également au lecteur d'apercevoir comment l'idée quasi obsessionnelle d'une République vertueuse a progressivement engendré une psychose se manifestant à la fois par un sentiment de persécution et par les réactions antisociales qui sont celles des persécutés-persécuteurs.

En se livrant à un examen critique, qui porte sur un grand nombre de points controversés, l'auteur n'a pas eu l'intention de condamner à nouveau ou de réhabiliter Robespierre. Il a cherché seulement à le comprendre, ce qui n'est pas aisé, et à nous le faire comprendre, ce qui est plus difficile encore, puisque nos connaissances de l'époque révolutionnaire

sont fragmentaires et superficielles. Même la partie du livre intitulée *Les Etapes d'une Réhabilitation* est le simple exposé de la « remontée » de Robespierre dans l'opinion française au XIXe siècle et au début du XXe. Cet exposé s'achève par les opinions, diamétralement opposées, qu'ont eues de Robespierre deux grands historiens, l'un et l'autre républicains garantis : Alphonse Aulard et Albert Mathiez. Alphonse Aulard, ardent dantoniste, tenait Robespierre « pour un pieux calomniateur et un mystique assassin ». Albert Mathiez voyait en Robespierre l'homme qui incarnait la Révolution dans ce qu'elle avait de pur et de dur. M. Gérard Walter ne prend pas parti dans cette querelle ; il nous laisse seulement soupçonner qu'à son avis, pour tracer deux images de Robespierre aussi différentes, Aulard et Mathiez ont dû « gommer » un certain nombre de traits, négliger ces petits détails qui, avec leurs bizarreries et leurs contradictions, sont gênants pour ceux qui veulent sculpter dans le marbre les grands hommes, tels qu'ils croient les voir.

***

Le dessein de M. Bessand-Massenet était, nous l'avons dit, d'étudier en quoi consiste exactement le « robespierrisme », de montrer comment, pour la première fois en France, on a vu un parti confisquer à son profit le pouvoir, enfin d'expliquer les raisons pour lesquelles le robespierrisme, après une longue éclipse, a reparu. « Les jacobinismes sont de tous les temps », avait jadis écrit Sainte-Beuve.

Le robespierrisme a bien les caractères d'une secte religieuse ; les disciples de Robespierre sont les « parfaits » — au sens que les Cathares donnaient à ce mot — de l'Eglise jacobine ; il y a en eux, dit M. Bessand-Massenet, « *une volonté de domination et d'inquisition morale autant que politique, une sorte d'inflexibilité humaine élevée au rang de vertu, une exaspération qui perce sous le feu des passions partisanes* ».

Notons que cet aspect « petite église » n'a point échappé aux contemporains : André Chénier parle de *congrégation* ; dès le 26 janvier 1792, dans un article du *Journal de Paris*, il fait honte aux Parisiens de plier devant « *une poignée d'hommes turbulents qui semblent nombreux parce qu'ils sont unis et qu'ils crient, et qui vous font faire leur volonté en vous disant que c'est la vôtre* ».

Robespierre avait les qualités requises pour être le chef de cette congrégation : un détachement réel des biens de ce monde — détachement qui lui valut, assez tôt, le surnom d'*incorruptible* — une confiance entière en lui-même, une absence totale de scepticisme, de grands principes enveloppés dans de grands mots, un dogmatisme dont il ne mit jamais en doute la valeur, enfin le hiératisme qui met quelque distance entre le prêtre et le commun des fidèles.

Bien avant qu'il ait conquis le pouvoir, alors qu'il est simple député

d'Arras à l'Assemblée nationale, il se signale à ses collègues par son allure pontifiante. Le 8 octobre 1789, intervenant dans une discussion sur la formule que le roi doit employer pour promulguer les lois, il propose celle-ci : « *Louis, par la grâce de Dieu et par la volonté de la Nation, roi des Français, à tous les citoyens de l'empire français : peuple, voici la loi que tes représentants ont faite et à laquelle j'ai apposé le sceau royal ; que cette loi soit inviolable et sainte pour tous...* » A ce moment, des bancs des députés s'élève une voix : « *Il ne nous faut point de cantiques !* » interruption qui déchaîne les rires de l'Assemblée.

Si l'on examine les discours que Robespierre a prononcés à l'Assemblée nationale, à la Convention et aux Jacobins, les écrits qu'il a publiés, on observera d'ailleurs que leur ton est, très rarement, celui qu'emploie un tribun populaire ; ils dépassent presque toujours le niveau intellectuel moyen des auditeurs ; ils développent des idées subtiles, dont on ne peut saisir l'enchaînement sans une culture philosophique qui manque à la plupart des sans-culottes. Mais précisément, ce verbalisme grandiose est un excellent moyen de subjuguer des fidèles, de les attacher à l'église. Comment les « croyants » seraient-ils en mesure de discuter des axiomes, tels que « *La nature a donné à chaque homme un droit égal à la jouissance de tous les biens* », qui enferme un concept (*droit*) et un mythe (*nature*) absolument gratuits ? Comment verraient-ils que, lorsqu'un robespierriste déclare : « *Nous imposons silence à ceux qui ne sont pas dans le sens de la société* », il affirme, sans la moindre preuve et sans la moindre vraisemblance d'ailleurs, que le sens dans lequel *coulera* la société est déterminé par le sens dans lequel elle *a coulé*. Pourtant, quelle fortune devait avoir ce dogme spécieux !

Comme il arrive fatalement, le dogme se dégrade dans la mesure où il s'insère dans *la réalité*. « *La supériorité du peuple qui, lui, ne peut se tromper, sur ses représentants qui, eux, peuvent être corrompus* » — fondement philosophique de toute démocratie populaire — devient la permission donnée aux vrais sans-culottes d'agir comme ils le veulent : « *Les sans-culottes*, dira Robespierre lui-même, *ne dérobent jamais rien, car tout leur appartient.* » Payan, un disciple de Robespierre, qui ainsi que son maître est un théologien de la Révolution, écrit : « L'humanité individuelle, la modération qui prend le voile de la justice est un crime. »

Aussi bien, il n'y a pas intérêt à ce que les fidèles aient des lumières qui les rendraient capables de critiquer les dogmes. « *Ce qu'il faut*, écrit encore Payan, *ce sont des hommes médiocres qui se laissent conduire.* » On a retrouvé dans les papiers saisis chez Robespierre la liste des militants qu'il jugeait aptes aux fonctions publiques. En tête de cette liste, Robespierre écrit : « *Patriotes ayant des talents plus ou moins.* » Et *moins* de préférence, trop de talent inclinant à la critique.

On conçoit que dans sa volonté de ne conserver que les purs, Robespierre ait sans cesse épuré son église. Dans son fief, à Arras, il purge la société populaire si énergiquement que le nombre de ses membres passe de

quatre cents environ à soixante-trois. Pendant quelques mois il tient la France sous sa coupe, grâce aux quarante-cinq mille sans-culottes qu'il a placés aux postes de commande en raison de leur patriotisme, fussent-ils illettrés. « *Bougre à poil, sans aucune instruction, mais allant bien* » sera, pour un candidat, la meilleure recommandation.

Ayant coalisé contre lui les infidèles et les hérétiques de toute espèce, Robespierre s'est donc brusquement écroulé, dans l'indifférence et même dans l'hostilité générale. Ses derniers fidèles ont été traqués avec une ardeur qu'augmentaient la vengeance et la haine. Exécutions, emprisonnements, bannissements ont frappé ceux qui avaient jusqu'au bout fait partie de sa secte. Le Temple semblait avoir été détruit de fond en comble. Ce n'était qu'une illusion. On peut anéantir les hommes, mais il est impossible d'anéantir les idées. Il importe peu que celles-ci soient raisonnables ou chimériques, délirantes ou sensées, il y a toujours des esprits pour les recueillir et les relancer. L'humanité reprend ainsi indéfiniment des systèmes qu'on avait déjà expérimentés, en les donnant pour des nouveautés. Comme, en matière politique, il n'y a pas tellement de systèmes possibles — une dizaine, en faisant bonne mesure — nous les voyons successivement disparaître et reparaître ; les noms seulement diffèrent — et encore pas toujours.

Le signe auquel on reconnaîtra les héritiers de Robespierre, est le dogmatisme qu'ils professent. Partant d'une vérité qu'ils croient détenir, ces théologiens laïques en déduisent les lois rigoureuses et inflexibles qui doivent régir les sociétés humaines. Ils construisent leur république d'après les principes qu'ils ont d'abord posés et qu'ils poussent jusqu'à leurs extrêmes conséquences.

Babeuf [1] fut le premier en date à reconnaître l'église robespierriste, ajoutant aux dogmes de Robespierre celui de la complète égalité entre les hommes, avec, pour corollaire, le nivellement absolu des citoyens, *richesse et pauvreté* devenant des notions vides de sens.

On trouvera dans l'ouvrage, fort attachant, de M. Bessand-Massenet, l'histoire d'autres héritiers de Robespierre : Metge, Amar, Cabet, Blanqui, et, bien entendu, Lénine que Trotzky appelait *Maximilien Lénine*. Il est à remarquer que c'est précisément la mystique de leurs systèmes qui a séduit ou révolté des hommes qui n'avaient rien de sans-culottes ignares. Lamartine, à une certaine époque, Leconte de Lisle, ont été attirés par le robespierrisme, tandis que Proudhon, socialiste révolutionnaire, n'eut que mépris pour « ces rouges, ces incapables, ces dramaturges ». « *Avec vos grands mots de guerre aux rois et de fraternité des peuples, avec vos parades révolutionnaires et tout ce tintamarre de démagogie vous n'avez été,* leur disait-il, *jusqu'à présent que des blagueurs.* »

Il se peut : n'empêche que la lignée de Blanqui est plus florissante que celle de Proudhon ; « les blagueurs » sont aujourd'hui pris au sérieux même par ceux qui n'appartiennent pas à leur église.

1. Voir *la Revue de Paris* d'avril 1961.

ROME ET SON EMPIRE

L'histoire de Rome et de son empire n'a cessé de fasciner les Français : autant parce que nous devons beaucoup à la civilisation romaine — et d'abord la langue que nous parlons — que parce que nous cherchons des exemples et des leçons dans la grandeur et la décadence de Rome. Du haut Moyen Age à nos jours, on peut dire que tous les écoliers de notre pays ont eu pour maîtres les Romains, qu'ils ont appris à méditer sur leurs vertus et sur leurs faiblesses, sur les raisons de leurs succès, sur les causes de leurs échecs. Cependant l'aventure prodigieuse de Rome, au cours des douze siècles de son existence, nous est encore très mal connue. Jusqu'au XVIIIe siècle, nous n'avions pour la reconstituer que les débris d'une littérature gréco-latine qui fut considérable ; Tite-Live est à peu près la seule source littéraire pour les origines de Rome et les premiers siècles de la République ; or sur les cent quarante-deux livres qu'il avait écrits et dont le volume « effrayait » Sénèque, seuls trente-cinq livres nous sont parvenus.

Longtemps nous avons été obligés de nous en tenir pour cette période aux récits de Tite-Live, historien assurément probe et bien informé, mais qui lui-même ne possédait que peu de documents authentiques concernant les premiers siècles de Rome. Depuis deux cents ans environ, l'archéologie est venue au secours de l'histoire, modifiant, parfois bouleversant les idées que nous avions formées, dérangeant la courbe harmonieuse qui représentait une Rome partant de rien, passant par un maximum avec l'empire et la paix romaine, puis déclinant jusqu'aux invasions barbares. Cependant la découverte archéologique n'en est qu'à son commencement. Bien que, chaque année et presque chaque jour, elle nous révèle des réalités insoupçonnées, bien que ce soit elle qui ait pour ainsi dire recréé le peuple étrusque dont l'histoire est étroitement liée à celle de Rome, le champ qui s'ouvre devant elle est infiniment plus vaste que celui qu'elle a fouillé.

— Dans un ouvrage magistral [1], indispensable à ceux qui, pour leurs études ou pour leur plaisir, s'intéressent à la Rome antique, M. Paul Grimal, professeur à la Sorbonne, a dressé le bilan détaillé de la découverte archéologique dans toute l'Italie, du nord au sud, de l'est à l'ouest. Bien qu'une illustration assez abondante aide notre imagination, M. Paul Grimal devait surmonter l'obstacle que rencontre tout archéologue : rendre sensibles au lecteur des éléments essentiellement visuels. Il l'a franchi, grâce à une précision dans les termes, à une minutie dans la description qui, si elles requièrent quelque attention, nous permettent de nous représenter les sites et les lieux.

Dans chacun des neuf chapitres du livre, il y a d'ailleurs le récit d'une découverte majeure, « sensationnelle ». Ainsi, parce que Pompéi, dégagée des cendres, brossée, calamistrée, offre aux yeux des touristes du monde

1. *A la Recherche de l'Italie antique* (Hachette).

entier ses ravissantes merveilles, nous oublions un peu sa voisine, Herculanum, qui, ensevelie sous la lave, a été mieux conservée qu'elle grâce à cette dure carapace.

« *Tissus, aliments, pièces de bois reviennent au jour, presque intacts. A Pompéi, les poutres des charpentes ont été carbonisées et il ne subsiste plus guère que des empreintes. A Herculanum la fibre même du bois s'est conservée grâce à une sorte de fossilisation, et la fouille révèle les moindres détails des intérieurs : escaliers, armoires, cloisons mobiles isolant les pièces intimes de la maison, tables, coffres nous restituent dans son intégrité le décor de la vie antique ; souvent le visiteur utilise encore pour accéder aux étages supérieurs l'escalier antique ; les marches sont protégées par d'épaisses plaques de verre, mais l'armature subsiste.* »

C'est dans une villa d'Herculanum que fut découverte, au XVIIIe siècle, une bibliothèque où le propriétaire, apparemment un philosophe épicurien, avait rangé *mille huit cents manuscrits* sur papyrus : beaucoup n'ont pas encore été déroulés et beaucoup ont été perdus au cours d'expériences de déchiffrement, mais rien n'interdit de penser que les archéologues retrouveront un jour quelque part en Italie, en Grèce, en Egypte, des œuvres capitales dont l'existence seulement est connue. Sans doute, il s'écoulera beaucoup de temps avant que l'archéologie ait achevé sa tâche. Pour l'instant la découverte éclaire moins l'histoire de Rome qu'elle ne l'obscurcit, c'est ce qu'exprime fortement M. Paul Grimal dans la page finale.

« *Peut-être ce merveilleux développement de l'archéologie italienne depuis deux siècles a-t-il eu pour effet, en bouleversant nos idées, de montrer un chaos, là où l'on ne voulait voir qu'une admirable simplicité. Rome n'est plus la Rome des écoliers de jadis, lecteurs de Virgile et de Tite-Live, elle est sortie de son isolement, et parfois son image se brouille à nos yeux, l'esprit est accablé de tant de faits nouveaux qu'il est malaisé de les relier entre eux et de les rendre cohérents. Mais comment se plaindre devant ces richesses révélées, si elles ont dépassé toutes les espérances, si les limites des connaissances humaines se sont trouvées, de génération et de génération, repoussées chaque fois plus loin — même si cela condamne les historiens à retisser inlassablement, comme faisait Pénélope, le « linceul de Laërte ?* »

— En attendant que la Rome véritable nous soit restituée, il est permis de lire, ou de relire, les plus belles pages des historiens romains. L'idée était bonne de demander à Tive-Live un portrait du plus redoutable ennemi de Rome, le Carthaginois Hannibal, qui, s'il avait triomphé de ses adversaires — il s'en fallut de peu ! — eût incontestablement changé le cours de l'histoire. M. Maurice Grimaud a donc enrobé les textes de Tite-Live [1] concernant la deuxième guerre punique dans une narration continue, qui prend Hannibal à sa naissance (247 av. J.-C.) et le suit jusqu'à sa mort (183 av. J.-C.). Ce sont seulement ses actes publics et non sa vie privée, demeurée obscure, qui sont ici relatés, et c'est aussi le seul Tive-Live auquel se réfère M. Maurice Grimaud. On peut croire que Tite-Live

1. Tite-Live : *Hannibal* (Hachette).

a tiré honnêtement parti des témoignages et des documents qu'il avait pu consulter, mais nous eussions aimé pouvoir nous reporter à ces témoignages et à ces documents.

Dans la présentation qu'il fait de ce livre, M. Gérard Walter apprend, à ceux qui l'ignoreraient, que la deuxième guerre punique, dominée par le duel entre Hannibal et Scipion l'Africain, avait fait l'objet de plusieurs relations dues à des *contemporains* : en particulier celles de Q. Fabius Pictor, qui avait combattu à Cannes, de L. Cincius Alimentus, qui avait été prisonnier d'Hannibal, du grec Sosylos qui avait été le précepteur de celui-ci, de Silénos, un Grec lui aussi, qui avait suivi Hannibal dans ses pérégrinations. Tous ces témoignages sont perdus ; nous ne savons donc pas dans quelle mesure et dans quel sens Cœlius Antipater, auteur d'une *Guerre punique*, composée vers 121 avant Jésus-Christ, Polybe qui, à la même époque, écrivit en grec, une *Histoire des Guerres puniques* (il nous en reste quelques chapitres), et Tite-Live, qui rédigea son ouvrage cent cinquante ans environ après Antipater et Polybe, les ont utilisés. Si jamais ils sont retrouvés, il y aura de beaux jours pour la critique historique.

— Fidèle aux enseignements des grands historiens du XIXe siècle, qui imprimèrent à l'histoire un caractère scientifique, en exigeant que toute affirmation fût appuyée par des textes ou des documents matériels, M. Jérôme Carcopino, de l'Académie française, dont l'érudition est insondable, n'avance aucune thèse ou aucune hypothèse qu'il ne puisse justifier. Certes, il ne va pas jusqu'à prétendre que ses hypothèses rencontrent toujours une vérité difficilement saisissable, mais retranché fortement sur ses positions, il attend, tranquillement, que ceux qui mettent en doute ses hypothèses justifient leurs propres thèses plus solidement qu'il n'a justifié les siennes. « Tranquillement », car on ne voit pas quel érudit pourrait, en ce qui touche l'histoire des empereurs romains, donner l'assaut aux redoutes fortifiées de M. Jérôme Carcopino.

Cette rigueur, ce souci de prouver par une argumentation fondée uniquement sur les textes et les documents matériels, donnent aux œuvres de M. Carcopino l'intérêt que suscite tout grand procès historique. Si austère que soit la question en litige, le lecteur est accroché par une discussion serrée.

Comme *Passion et Politique chez les Césars*, paru en 1958, *Les Etapes de l'Impérialisme romain* [1], qui vient d'être publié, est un recueil d'essais groupés autour d'un centre d'intérêt. Dans le précédent volume, M. J. Carcopino, étudiant les rapports de César et de Cléopâtre, le mariage d'Octave (Auguste) et de Livie, la véritable Julie — la terrible fille d'Auguste ! — cherchait à préciser quel rôle la passion avait joué dans la politique des empereurs romains. Cette fois, il s'attaque à un problème encore plus délicat : les caractères essentiels de l'impérialisme dont César a inventé la formule, sans avoir eu le temps de l'appliquer. Il avait bien vu que, pour dominer autrement que par la force les provinces soumises à Rome,

1. Hachette.

il était nécessaire que l'empereur fût lié à ces provinces par un lien religieux, leur apparût comme un roi dont la bandelette blanche marquait l'origine divine. Les vieux républicains, qui assassinèrent César à l'instant où il allait accepter la couronne royale, n'avaient pas compris son dessein, ou n'avaient pas voulu le comprendre.

— Pour écrire une vie de Cléopâtre qui soit autre chose qu'une évocation poétique ou dramatique de la célèbre reine d'Egypte, il faut quelque présomption, car une histoire savante de Cléopâtre exigerait de son auteur des connaissances si étendues qu'une longue vie serait nécessaire à les rassembler. Les récentes *Cléopâtre* qui nous ont été présentées : celles d'Arthur Weigall, d'Emile Ludwig, de Hans Volkmann, d'Oscar de Wertheimer, de Jacques Madaule, nous donnent seulement des images plus ou moins vraisemblables d'une héroïne dont les sentiments et les intentions politiques sont *impossibles* à pénétrer.

Dans ces conditions, il vaut mieux ne s'embarrasser d'aucune référence, ne citer aucun texte, ne pas trop approfondir les problèmes et réinventer, à partir de documents connus, une nouvelle Cléopâtre. C'est ce qu'a fait M. Pierre Daix [1], avec autant de désinvolture que de talent. Peut-être a-t-il tort de taquiner M. Jérôme Carcopino à propos de César et de Cléopâtre. Si la riposte venait, elle serait écrasante.

— L'empereur Tibère, fils adoptif et gendre d'Auguste, a fait l'objet d'une biographie de la part d'un historien allemand, Wilhelm Gollub, biographie qui a été récemment publiée [2]. Nous lisons bien que Wilhelm Gollub est « l'un » des maîtres de « la jeune école historique d'Allemagne », mais nous aimerions connaître ses coordonnées. Il ne semble pas en effet que l'auteur, dont le sérieux n'est point en cause, soit au courant de « l'état de la question » ; cette impression est accentuée par des références à des ouvrages honorables mais fort anciens. Le Tibère, modeste, secret, constamment appliqué à sa tâche difficile d'empereur, s'il diffère effectivement du Tibère, despotique et cruel, dont les historiens romains ont forgé l'image, est tout proche du Tibère que les érudits contemporains ont « retrouvé ».

QUELQUES LIVRES

— Les grands séismes qu'on appelle guerres et révolutions, en ébranlant les âmes, nous découvrent leurs secrets. La Révolution française a révélé des trésors de dévouement et des abîmes de perfidie. Les femmes, elles, se sont montrées sublimes lorsque les êtres qu'elles aimaient étaient en danger ; il y en a peu qui se soient comportées comme des louves.

L'émouvant roman d'amour de Gilbert de La Fayette — le héros de la guerre d'Indépendance — et de sa femme, née Adrienne de Noailles,

1. *Cléopâtre* dans la collection : *Les Femmes célèbres de l'Histoire* (Ed. Del Duca).

2. *Tibère* dans la collection : *Les Temps et les Destins* (Fayard, édit.).

était bien connu : des époux adolescents (lui, seize ans, elle quatorze ans et demi) presque aussitôt séparés par la glorieuse aventure que poursuit aux Etats-Unis le jeune officier, puis, après quelques années heureuses, les houles de la Révolution où ils sont déchirés, meurtris, à nouveau séparés, elle dans les prisons de France, lui dans les prisons d'Autriche ; leur réunion dans la forteresse d'Olmütz (Moravie), où Adrienne avec ses deux filles, Anastasie et Virginie, est venue partager une dure captivité ; la libération, les années d'exil, la rentrée en France, enfin, et en 1807 la mort d'Adrienne, épuisée par de longues épreuves. La Fayette aurait pu dire d'elle ce que Louis XIV avait dit de son épouse : « *C'est le premier chagrin qu'elle m'ait donné.* »

Ce qu'on ignorait, c'est que dans la propriété de La Fayette — le château de La Grange, dans la Brie — étaient demeurés intacts tous les papiers que le général y avait laissés à sa mort, survenue en 1834. De ces archives qui comprennent des milliers de pièces, on a extrait les documents, principalement des lettres, qui permettent d'entendre la voix même d'Adrienne racontant l'histoire de son amour. Ils ont été confiés à M. André Maurois, de l'Académie française, qui, mieux que personne, pouvait les mettre en lumière, et faire revivre les personnages qu'ils évoquent. Les lecteurs de *La Revue de Paris*[1] ont eu la primeur d'un ouvrage assuré à l'avance du succès — un succès du meilleur aloi. *Adrienne* ou *La Vie de Madame de La Fayette*[2] est un livre réconfortant, puisqu'il montre que dans les plus violents orages, les vertus les plus hautes ont réussi à fleurir.

— En revanche, on aura idée des facilités qu'offrent à l'astuce et à l'impudence les temps troublés, en lisant la quatrième série de *Vieilles histoires, étranges énigmes*[3], que M. Louis Hastier, chercheur infatigable et très souvent heureux, vient de publier. La pièce de résistance est en effet l'extraordinaire histoire d'une aventurière qui, s'attribuant le titre de princesse Amélie-Gabrielle-Stéphanie-Louise de Bourbon-Conti, prétendait être la fille naturelle de Louis-François de Bourbon, prince de Conti, et de Louise Jeanne de Durfort-Duras, dernière duchesse Mazarin. L'extraordinaire n'est point qu'elle ait inventé un roman fantastique, en partant de faits exacts dont M. Louis Hastier a pu, non sans peine, établir l'humble vérité ; c'est qu'elle ait réussi, dans la confusion générale, à obtenir quelque crédit — et quelques crédits — auprès de Louis XVI et du comte de Provence et que plus tard, sous la Restauration, elle ait osé revendiquer, sans succès d'ailleurs, les droits que lui aurait donnés une naissance princière.

Or, tout l'échafaudage repose sur la copie d'un acte de baptême, copie qui aurait été délivrée le 4 avril 1792 par le prêtre — constitutionnel ? — de la paroisse Sainte Marguerite, et qui est censée reproduire l'acte de

1. Voir *la Revue de Paris*, décembre 1960.
2. Hachette, éditeur.
3. Fayard, éditeur.

baptême original enregistré le 9 juillet 1788 en cette même église. Il s'agit visiblement d'un faux, entièrement fabriqué en 1792 dans quelque officine, car l'acte de baptême prétendu original contient des affirmations qui, en 1788, eussent fait sursauter d'indignation le desservant de Sainte-Marguerite ! Pourtant le désordre des esprits était tel que ce faux grossier ne fut pas rejeté d'emblée et qu'il donna même lieu à des réfutations appuyées sur des mémoires rédigés par de doctes juristes. Les faussaires et les mythomanes ont assurément beau jeu quand tout, cervelles comprises, est sens dessus dessous.

— Le comte Anatole de Montesquiou (1788-1867), qui avait vu se succéder une dizaine de régimes, avait recueilli un grand nombre de souvenirs, doux et plus souvent amers. De ces mémoires n'avaient été publiés que des fragments, notamment le récit que lui avait fait sa mère (la très aimée gouvernante du roi de Rome) des mois qu'elle avait passés à Vienne avant qu'on ne la séparât du fils de Napoléon.

Aujourd'hui, présentés et annotés par le regretté Robert Burnand [1], ils nous sont donnés dans leur intégralité. C'est dire que, sur la période qui s'étend de 1792 à 1830 (les mémoires s'arrêtent à la révolution de Juillet), nous avons le témoignage d'un observateur qui, s'il n'est pas pourvu de dons exceptionnels, a le mérite de rapporter fidèlement ce qu'il a vu.

Par lui nous connaissons les impressions d'un tout jeune enfant dont la famille aristocratique, tourmentée par les Jacobins, voit son sort adouci grâce à des serviteurs dévoués. Par lui nous est rapporté un mot de Lætitia Bonaparte, achetant le plus grand nombre de diamants qu'elle pouvait : « *Ce sera un jour pour mes enfants, quant tout sera fini.* » Nous le voyons, pendant la campagne de Russie, servant de support à la lunette que Napoléon a posé sur son épaule afin de contempler Moscou. De Louis-Philippe, qu'il a fréquenté, il esquisse un portrait qui nous donne du roi-citoyen une image assez inattendue. Aucune de ses notations n'est dépourvue d'intérêt.

— Tous les témoins, à condition que soit faite la critique de leur témoignage, ont leur importance. Avec raison, après les avoir dédaignés, on recommence à les citer à la barre de l'histoire. *Le Bonaparte intime* [2] que Mme Bernardine Melchior-Bonnet a extrait des *Mémoires* de Bourrienne nous permet de saisir cet homme-protée, dont les paroles masquaient très souvent la pensée. Sans doute, Bourrienne a rédigé ses mémoires longtemps après la brouille qui survint entre Napoléon et lui, mais il reste qu'il a été, à Brienne, le condisciple de Napoléon, qu'il a accompagné celui-ci dans l'expédition d'Egypte, qu'il fut son secrétaire durant le Consulat, après avoir assisté au coup d'Etat de Brumaire et participé à la seconde campagne d'Italie. Bourrienne est donc, sur certains points, un témoin « irremplaçable ». Si l'on prend soin, comme l'a fait judicieusement Mme Melchior-Bonnet, de recueillir seulement les dépo-

1. Anatole de Montesquiou : *Souvenirs* (Plon, éditeur). — 2. Hachette.

sitions de Bourrienne qui ne sont entachées d'aucun parti pris, on apporte à la connaissance de Napoléon une contribution de premier ordre.

— Contrairement à la légende, les diplomates ne sont point des gens guindés et des écrivains gourmés. Quand ils égrènent leurs souvenirs, ils le font ordinairement avec enjouement et modestie. M. Jules-François Blondel, ambassadeur de France, dont la carrière diplomatique se déroula à Saint-Pétersbourg, à Washington, à Mexico, à Constantinople, à Athènes, à Buenos Aires, à Rome, mais principalement à Londres, a écrit un livre charmant, intitulé *Au Fil de la Carrière* (Hachette). Se gardant d'y rappeler des négociations compliquées dont l'intérêt s'est évanoui, il s'attache à nous faire voir les diplomates, grands et petits, dans leur vie quotidienne, à nous faire sentir l'atmosphère des pays étrangers, à laquelle les représentants de la France s'accoutument plus ou moins bien.

Les portraits, les anecdotes, les scènes prises sur le vif, les traits dépourvus de méchanceté mais non d'ironie, donnent à ces souvenirs autant de saveur que d'agrément.

PIERRE AUDIAT

PIERRE AUDIAT

C'EST avec une profonde émotion que, au moment même où nous recevions les épreuves de cet article, nous avons appris la mort subite de Pierre Audiat.

Journaliste, essayiste, auteur de plusieurs ouvrages qui font autorité dans l'enseignement, Pierre Audiat depuis seize ans s'était spécialisé, en faveur de la *Revue de Paris*, dans la critique des livres d'histoire.

Nous n'apprendrons rien à personne en écrivant qu'il s'était acquis dans ce domaine une autorité exceptionnelle. Sa curiosité inlassable l'engageait également dans l'étude des divers siècles et des divers pays — et ses vastes connaissances lui permettaient ces rapprochements et ces vues d'ensemble qui seuls peuvent tirer la critique de l'in-pace des analyses compartimentées. Mais il avait l'art de glisser avec un sourire et comme négligemment des idées profondes et fécondes que d'autres auraient, pour leur gloire, soigneusement montées en systèmes. Tout ouvrage s'offrait à lui comme une voie d'accès à des sociétés ou des pays qui lui étaient depuis longtemps familiers. Peut-être ne s'est-on pas toujours rendu compte qu'il enrichissait souvent l'analyse des livres d'autrui d'observations ou de découvertes purement personnelles.

Il avait lu, sur toutes les époques, les ouvrages-clés, dépouillé des dossiers inédits, annoté d'innombrables mémoires. Bref il savait mieux que personne à quoi s'en tenir sur les livres d'histoire qu'on publie : quatre vingts pour cent, avec quelques prudentes et brèves variantes, copient des ouvrages anciens, vingt pour cent impliquent de vraies recherches, apportent du nouveau. Il fallait bien parler de tous mais les derniers seuls l'intéressaient. Faut-il citer, à titre d'exemple, un des ouvrages qui, au cours des dernières années, lui inspira la plus vive estime ? *Une Province au temps du Grand Roi* d'Emile Mireaux. Après vingt ans de travail dans les archives et les chartriers, l'auteur, mettant en œuvre maints éléments jusqu'alors ignorés ou négligés, a montré là *sous leur vrai jour* la vie des diverses classes sociales sous Louis XIV et révélé en même temps de lointaines origines de la Révolution : « Voilà les livres que j'aime, me disait Audiat. Celui-ci, soyez tranquille, on saura l'utiliser ! »

Ce qu'il estimait avant tout c'était l'esprit de recherche, la lucidité, la probité professionnelle. Lui-même était un exemple permanent de conscience, de scrupule et de désintéressement.

Chaque fois que je pénétrais dans son bureau, j'éprouvais une sensation de détente heureuse. Elle n'était pas seulement due à la présence de l'ami, à la quiétude du jardin sous sa fenêtre. Nous parlions de notre travail et du monde comme il va : sa voix restait égale, paisible, une voix qui aurait convenu à un philosophe sceptique disciple de Montaigne. Mais plusieurs chemins conduisent à la paix et, en dépit de l'apparence, celui que suivait Audiat ne passait pas par le détachement, c'était, de tous points de vue, un homme de convictions et de foi, et il avait établi, à son usage personnel, une hiérarchie des événements et des hommes qui bravait quelquefois l'opinion mais jamais la raison. L'apaisement qu'on éprouvait auprès de lui, c'est celui que peuvent dispenser la clairvoyance et l'absolue liberté d'esprit.

Un pays a besoin de sages. Les Etats, aujourd'hui, les désignent eux-mêmes et leur octroient des majuscules. Mais, dans le silence et la solitude, le cercle secret des lecteurs en choisit d'autres — au nombre desquels beaucoup, j'en suis sûr, avaient placé Pierre Audiat. Ses belles études, dont on admire l'aisance, l'acuité psychologique et l'intelligence, ranimaient chaque fois en nous la même conviction : Paul Valéry s'est trompé. L'Histoire explique le présent et le détermine. Les gouvernants s'épargneraient quelques catastrophes (pour ne rien dire des ridicules) s'ils écoutaient ses leçons. Par malheur ils négligent d'ordinaire de s'en instruire ou sont incapables de les comprendre. Pierre Audiat, dans les champs du passé, savait montrer où s'étaient ouvertes les portes de la Sagesse. Les chemins qui y conduisent sont toujours les mêmes. Un historien d'une rare clairvoyance, un bel écrivain, vient de disparaître. Quelques-uns savent aussi qu'il fut un parfait ami.

MARCEL THIÉBAUT

LE MOIS A PARIS

L'ETAT A SES RAISONS. — LES PEINTRES TÉMOINS DE LEUR TEMPS. — PARIS D'HIER ET D'AUJOURD'HUI. — L'Etat a ses raisons que la raison ne connaît pas. Pourquoi avoir présenté à l'hôtel Biron l'œuvre si contestable de celui qu'on pourrait appeler le Jean Arp ou le Laurens Anglais, Henry Moore, plutôt que l'ensemble admirable de statues, de bustes et de dessins qu'en souvenir de Charles Despiau, qui fut le collaborateur de Rodin, sa veuve vient d'offrir si généreusement à la France ?

Pourquoi, résumant au musée d'Art moderne les achats effectués dernièrement par la Direction des Arts et Lettres, n'a-t-on guère montré que des œuvres non figuratives, jugées seules dignes, semble-t-il, de combler les lacunes des cimaises et de satisfaire les engouements du public et des conservateurs actuels ?

Pourquoi le pavillon de Marsan considère-t-il comme « un chapitre essentiel dans la vie du peintre », les papiers collés et les gouaches découpées de Matisse, qui remplissent tout le rez-de-chaussée, ultime divertissement d'un vieillard immobilisé et d'un merveilleux harmoniste, mais dont mieux eût valu révéler l'œuvre dans son développement et à son apogée, qu'à son déclin ? Pourquoi, au même musée, avoir mis à l'honneur deux Anglo-Saxons intoxiqués par les académismes en vogue et par ce qui tend à devenir universellement *l'art officiel :* le constructiviste Victor Patmore ou ce sous-César qu'est Eduardo Paolizzi, avec ses amalgames et ses mornes hérissements de ferraille ?

— *Les Peintres témoins de leur temps,* dont le musée Galliera abrite la dixième manifestation — *Richesses de la France* — qui serait, dit-on, la dernière, meurt d'avoir menti à son titre. Vainement, sous des pré-

textes divers — *le Travail, l'Homme dans la ville, le Dimanche, Réhabilitation du Portrait, le Sport, l'Age mécanique,* etc. — les fondateurs s'étaient ingéniés à donner aux peintres, aux sculpteurs, l'occasion de sortir d'une impasse. Si quelques-uns ont fait, au début, un certain effort pour se soumettre au thème imposé, la plupart se sont bientôt dérobés, victimes soit de théories, soit de leur impuissance à organiser une composition réclamant de l'observation ou des pouvoirs imaginaires davantage que leurs natures mortes ou leurs paysages habituels.

— Aujourd'hui où les buildings en série hérissent des arrondissements entiers, détruisent les plus nobles perspectives et, par leur blancheur ou leur élévation, faussent toutes les proportions, toutes les harmonies ; aujourd'hui où les tours de Babel rendent minuscules les clochers qui jouaient avec le ciel et font rentrer sous terre églises, statues, arcs de triomphe, de quelle valeur documentaire s'accroissent les portraits que des maîtres inspirés ont faits, par amour, d'une ville qu'ils ne savaient pas si menacée !

Où l'abondante exposition intitulée *Paris d'hier et d'aujourd'hui* eût-elle été mieux à sa place qu'à Carnavalet qui, comme on sait, conserve la plus riche iconographie de la capitale ? Commençant avec Georges Michel, qui disait : « *Celui qui ne peut peindre pendant toute sa vie sur quatre lieues d'espace n'est qu'un maladroit qui cherche la mandragore* », avec Corot (dont on a rapproché les trois seuls paysages qu'il ait faits de Paris), la visite se poursuit avec Jongkind, les grands impressionnistes, Van Gogh, Bonnard, Vuillard, Matisse et Marquet, jusqu'à Delaunay, Utrillo, Dufy, Chagall, à l'exclusion de tout artiste né après 1900, et de toute œuvre où la figuration humaine dépasse en importance le paysage, de sorte que ni Daumier, ni Manet, ni Lautrec ne figurent ici, ni les jeunes tentés de donner à l'ancien Paris comme au moderne un nouveau visage.

CLAUDE ROGER-MARX

LYAUTEY. — C'est fait ; les bruits qui circulaient depuis quelques mois, et auxquels nous refusions créance, n'avaient que trop de fondement : Lyautey le Grand, qui fut le héros commun de deux peuples fraternels, et dont la dépouille, de par sa volonté formelle exprimant une adhésion unanime, avait été accueillie au Maroc avec enthousiasme et inhumée dans le discret mausolée de Rabat, voici que, vingt-cinq ans à peine après ce triomphe de la concorde et de l'amitié, son corps est ramené en France. Il repose aux Invalides.

Au terme de cet aller et retour des cendres, la pompe du retour sonne faux en cette heure d'angoisse et de désarroi de l'opinion. Elle ne peut, hélas ! étouffer le cri de notre indignation et de notre honte.

L'initiative que le Gouvernement français a jugé de son devoir de

prendre dans un domaine sacré n'enlève rien aux responsabilités de ceux qui n'ont rien fait pour éviter qu'elle pût paraître nécessaire. Elle ne les grandit pas, et l'orgueil légitime dont se nourrit l'indépendance d'un peuple n'implique pas nécessairement l'ingratitude : la grande nation de l'Inde, où sont respectés les témoignages d'une ère révolue, nous en donne un magnifique exemple.

Mais il y a plus. Le retour des cendres, quels que soient les fastes qui l'entourent, se présente au monde comme le symbole d'une faillite inéluctable, celle du colonialisme, à laquelle il serait vain de vouloir se soustraire (« Soyons réalistes ! », nous dit-on — comme si le sens de l'honneur n'était pas réaliste !) Mais pour nous qui avons connu, vécu Lyautey, qui avons reçu son empreinte, intégré son enseignement, c'est une monstrueuse méprise à son égard, un véritable attentat à sa mémoire qu'une telle interprétation symbolique du triomphe funèbre dont il est la victime. Confondre la pensée de Lyautey avec l'idée coloniale — voilà l'erreur capitale, voilà l'injustice et le mensonge.

Lyautey a créé de ses mains, de ses seules mains, le Maroc moderne. Mais ce n'est pas seulement pour l'avoir équipé, outillé : Lyautey « le bâtisseur » n'est qu'un des éclairages du Lyautey total. Sa frénésie de construire exprimait en lui une vocation plus profonde : celle de créer de la vie, toujours plus de vie, de la prospérité, toujours plus de prospérité. Et la vie, la prospérité d'un peuple, qui excluaient à ses yeux toute forme de contrainte, ne pouvaient, dans son esprit, trouver leur plein épanouissement que dans l'indépendance : l'indépendance collective dans la liberté individuelle. Telle est la noble voie que suivait ce conducteur de génie. Sa pensée politique s'est maintes fois exprimée dans des rapports (on n'en cite jamais qu'un seul, comme s'il s'agissait de quelque moment prophétique sans lendemain !) ; elle s'exprimait plutôt, chez cet homme d'action, dans des propos, des ordres verbaux, des discours dont nous avons été témoins ; elle se réalisait surtout dans des actes décisifs qui restent ses témoignages irrécusables : l'un des plus marquants a été la formation systématique et méthodique d'élites marocaines, d'où est sortie toute l'équipe actuelle des dirigeants du Maroc indépendant... Nous sommes loin de ce « colonialisme » qui met en transes les masses anti-occidentales et charge l'Occident de mauvaise conscience.

L'enseignement de Lyautey va plus loin. Il nous communiquait à tout instant, par la parole et par l'exemple (sous le nom du *Protectorat* auquel il donnait une acception nouvelle), des méthodes de commandement fondées sur le contact, la collaboration et l'amour, dont les éléments constituent une doctrine générale, universelle, du gouvernement des hommes.

C'est ce Lyautey symbolique que le Maroc a voulu nous retourner. Eh bien, soit : tant pis pour le Maroc ! Mais donnons son vrai sens à ce retour des cendres. La vraie leçon de Lyautey, cet enseignement magnifique d'efficacité et d'humanité dans le pouvoir, accueillons-en avec vénération le

symbole matériel — mais pour qu'il en devienne le foyer vivant. Donnons à Lyautey un piédestal et un cadre où il s'offre seul à nos regards et qui, manifestant la valeur exceptionnelle de son exemple, soit pour l'avenir un des hauts lieux de France. C'est alors seulement que nous aurons surmonté la honte, en haussant l'homme à la place qu'il eût souhaitée lui-même, celle qui, pour nous, marquera le destin de sa figure posthume.

GUILLAUME DE TARDE

LE CINÉMA. — Quand on a aimé le cinéma depuis ses débuts, on est obligé de se demander anxieusement : « Combien de temps le cinéma vivra-t-il encore ? » Car il est de plus en plus évident qu'aujourd'hui, il se survit, et de plus en plus difficilement.

Oh ! La télévision ne l'a pas encore remplacé. Malgré des réussites beaucoup plus éclatantes sur le plan du reportage que dans le domaine du roman, elle n'a pas encore, en France du moins, où, avec moins de deux millions de postes récepteurs, elle figure à un rang modeste, empiété sérieusement sur le domaine économique du cinéma.

Mais il semble de plus en plus que ces gens qui vont au cinéma soient de plus en plus indifférents au film qui passe sur l'écran et qu'ils n'aillent là que pour s'évader ou pour retrouver un partenaire. Je suis désolé d'avoir à écrire cela, mais je crois n'avoir jamais vu depuis les années 1925 des portions de salle aussi peu intéressées par le film et si tentés par d'autres occupations.

Mais soyons humains. Je ne vois pas très bien ce qui intéresserait le public. Sûrement pas *Vive Henri IV*, sinistre pochade pseudo-historique, où Henri Jeanson vole tellement en dessous du plus bas Sacha Guitry qu'il renie la paternité des calembours et où Claude Autant-Lara montre le vrai visage de son talent. L'Histoire de France en a vu d'autres, mais, depuis Ravaillac, nous croyions Henri IV à l'abri des assassinats.

— Jusqu'à quel point les bonnes intentions nous absolvent-elles ? Question très discutée, jusqu'au seuil de l'enfer ? Pour ma part, je sais gré à Jean Delannoy d'avoir tourné un film avec *La liaison pas dangereuse*, je veux dire avec *La Princesse de Clèves* et d'avoir ainsi résisté à l'invasion de la nouvelle vague de sexe. Cela dit, il faut bien avouer que l'argument de ce bon roman psychologique est aussi peu visuel que possible et qu'il nous mène à une des soirées les plus ennuyeuses du cinéma. Marina Vlady est belle, incontestablement belle et digne de Clouet. Mais elle n'est pas, fût-ce une seconde, acceptable dans le rôle de la princesse de Clèves. Ou, si elle l'est, c'est évidemment pour des gens qui n'ont jamais pensé de leur vie, ou plutôt « senti » les émotions de notre siècle classique.

Pauvre cinéma français ! direz-vous peut-être. J'ai pire à dire pour le cinéma anglais, en particulier pour un nommé Joseph Losey, qui nous donne un navet intitulé *Les Criminels*. « Le meilleur Joseph Losey », disent certains thuriféraires. A votre bonne santé ! Il s'agit d'une lamentable aventure de série noire, avec un gangster au grand cœur, une révolte dans une prison, une intrigue parfaitement incompréhensible et un cocktail de sadisme et de pornographie tellement sucré que Vadim lui-même en serait écœuré.

On voit mal qui donnera une piqûre au cinéma moribond.

JEAN FAYARD

DEMAIN... PARIS. — Cette exposition, qui vient d'avoir lieu au Grand-Palais, a éveillé beaucoup de curiosité et a causé de grandes déceptions. Ce n'est pas qu'elle ne soit riche en promesses, mais on sait davance que celles qui nous réjouiraient ne seront pas tenues. La réalisation du Paris qui se forme sous nos yeux continuera d'être décevante et elle risque même, à en croire certaines maquettes, de l'être encore davantage.

Les slogans propres à nous rassurer ne manquent pas. On met l'accent, par exemple, sur le respect des espaces verts. Le principe est acquis, mais à chaque occasion on fait une exception et d'exceptions en exceptions, la plupart des espaces verts disparaissent. Rappelez-vous la fameuse ceinture verte des fortifications et tant d'hôtels anciens entourés de jardins que j'ai défendus en vain dans la *Revue de Paris*. La lutte continue et il faut arracher, ou essayer d'arracher, chaque mois, chaque semaine, aux spéculateurs et aux pouvoirs publics un espace vert que les panneaux promettent de protéger mais que les services du Ministère de la Construction convoitent l'un après l'autre. Car si M. Sudreau est plein de bonne volonté, il est entouré de fonctionnaires dont la prétention s'accompagne souvent, d'une regrettable absence de culture.

Il faut batailler pour défendre la Maison de Retraite La Rochefoucauld, fondée à la fin du XVIIIe siècle au 15 de l'avenue du Général-Leclerc ou le château de Sucy-en-Brie, chef-d'œuvre de Le Muet, et lorsque je me rends à Evry-Petit-Bourg, pour voir si le charmant château du XVIIIe qui avait remplacé celui du duc d'Antin existe toujours, je m'aperçois qu'il a été rasé et qu'on a construit sur son emplacement et celui de son parc toute une série d'immeubles.

Car ce sont les quelques beaux domaines qui subsistent encore aux environs de Paris qu'on choisit de préférence et non les terres de culture qui les entourent.

Pour qui la regardait attentivement, cette exposition très « images

d'Epinal » allait souvent à l'encontre de son but. Des photomontages nous montraient devant des maisons sordides des jeunes gens oisifs regardant un enfant jouant dans le ruisseau avec un bateau en papier. Or, les blousons noirs sont le produit des H.L.M. qui font naître l'ennui et le dégoût bien plus que les bicoques des quartiers populaires. Et ces maisons lépreuses qu'on avait photographiées avec complaisance avaient, aux yeux de certains, beaucoup plus d'attraits que les grandes casernes qui doivent les remplacer. Il aurait suffi de les ravaler et de les entretenir décemment pour qu'elles soient gaies et pimpantes. Mais on sait que, depuis 1914 et les lois démagogiques sur les loyers, les petits propriétaires de ces maisons n'ont pas eu d'autre solution que de les laisser se dégrader.

Le Paris de demain qu'on nous propose effraie beaucoup plus qu'il ne séduit. Ces gratte-ciel qu'on prévoit dans le XVe arrondissement, en bordure de la Seine vont changer totalement, s'ils sont construits, le visage de Paris et cela sans véritable nécessité.

L'opération Maine-Montparnasse, de l'avis de tous les spécialistes qui ne sont pas intéressés à sa réalisation, est un non-sens. Par souci de rentabilité, on va concentrer sur un espace très réduit les activités les plus diverses. Il n'y aura pas assez de dégagements et tout le quartier va éclater. On sera amené, par exemple, à prolonger la rue de Rennes, ce à quoi on avait renoncé, et on massacrera le quartier Saint-Germain-des-Prés dont la grâce et la poésie sont chères à tous les Parisiens dignes de ce nom.

Espérons qu'à la lumière des critiques qui lui ont été faites, M. Sudreau orientera vers de nouvelles perspectives le zèle de ses collaborateurs.

GEORGES PILLEMENT

MUSIC-HALL. — C'est bien un spectacle de music-hall que cette comédie musicale américaine montée à l'Alhambra dans sa version originale : *West Side Story*. Il fallait beaucoup d'audace pour produire à Paris un show typiquement new yorkais, encore que l'affabulation soit aisée à suivre et que les sous-titres projetés sur le fronton du manteau d'Arlequin facilitent la compréhension d'une histoire... que tout le monde connaît : celle de Roméo et Juliette, transposée de nos jours au cœur des faubourgs populaires de New York. Histoire qui n'est au demeurant qu'un prétexte à chansons, à danses et à bagarres. Mais quelles danses et quelles bagarres ! Quelle perfection dans les ensembles de cette troupe juvénile dont le dernier des boys est un chorégraphe remarquable doublé d'un véritable acrobate ! Et quelle intelligence dans la mise en scène et le jeu des lumières !

Pourquoi un spectacle aussi nouveau pour nous et aussi réussi n'a-t-il pas drainé la grande foule, comme il l'aurait mérité ? Le prix des places

était sans doute trop élevé pour l'Alhambra. Le Tout-Paris des beaux quartiers aurait peut-être moins boudé le Théâtre des Champs-Elysées, par exemple. Le public moyen (qui au cinéma redoute les films étrangers non doublés) a dû se méfier de ces sous-titres qu'on lui annonçait pour l'allécher. Quant aux jeunes ils n'ont pas les moyens de s'offrir un fauteuil à 3 000 francs. Le petit nombre d'entre eux qui ont pu pénétrer dans la salle n'ont d'ailleurs pas été conquis. Des librettistes et des compositeurs chevronnés étaient beaucoup plus enthousiastes que les fous de la nouvelle vague. Il est vrai que pour ces derniers tout est toujours dépassé, et qu'il est de bon ton de dire : « Nous n'en sommes plus là ! » «

Les établissements dont la dimension permet de faire de très grosses recettes étant rares à Paris, les organisateurs n'ont probablement pas eu le choix. Car il faut faire des salles combles pour couvrir les frais d'une pareille production dont les cinquante artistes ont l'habitude d'être payés en dollars ou en livres. C'est bien la raison pour laquelle nous n'avons jamais vu en France ni *My Fair Lady*, ni *South Pacific*, ni *Oklahoma*.

Mais pourquoi, si cette formule de shows américains est bonne, ne la mettons-nous pas en pratique avec un sujet, des dialogues et des airs français ? Parce que, même si nous nous permettions de faire une opérette avec Roméo et Juliette en blousons noirs, jamais nous ne trouverions chez nous des garçons et des filles aussi dynamiques, aussi trépidants, aussi magnifiquement enthousiastes que ceux et celles de *West Side Story*.

SERGE VEBER

BUDGETS BOURGEOIS. — Le hasard fait bien les choses : le même courrier m'apporte l'étude de Marguerite Perrot sur *Le Mode de vie des familles bourgeoises* (Armand Colin) et une élégante règle à calcul offerte par l'hebdomadaire de la bourgeoisie éclairée. L'enquête de Mlle Perrot porte sur plus de cinq cents budgets familiaux, de 1873 à 1953 ; la règle de *l'Express* permet de comparer la consommation moyenne annuelle d'un foyer français ordinaire et celle d'un « foyer lecteur de *l'Express* ».

En manipulant la règle, on apprend que les lecteurs de *l'Express* consomment moins de chocolat, de margarine, de biscuits secs et de potages en sachets que le reste de la population — mais, en revanche, plus de confiture, de café soluble, de jus de fruit et d'eau minérale, 62 % d'entre-eux possèdent un rasoir électrique. Ils achètent 12 millions de livres par an, dépensent 51 milliards en textiles, 100 milliards pour leur alimentation, 30 milliards en essence. Leurs 342 000 voitures parcourent chaque année plus de 4 milliards de kilomètres. Ils ont deux fois plus de réfrigérateurs,

trois fois plus d'électrophones et de machines à tricoter, six fois plus de caméras que les autres Français. Ils prennent beaucoup plus de vacances, grâce à quoi ils peuvent consacrer à la lecture de *l'Express* un temps moyen de deux heures et quart par numéro.

En lisant Mlle Perrot, on découvre avec nostalgie que « les sommes versées à titre d'impôts sont avant 1914 peu importantes et (que) la plupart des comptes ne leur réservent pas de rubriques particulières ». Juste compensation, les familles de la belle époque se ruinent en étrennes et en pourboires. Etrennes à la concierge, « à notre bonne, à la bonne de ma belle-mère, aux bonnes de ma mère, aux deux hommes de ma belle-sœur, au garçon coiffeur, au porteur de *La Mode pratique*, au sacristin, au boucher », etc. Quant aux pourboires, ils représentent près de 500 francs (100 000 francs légers) pour un budget de 25 000 francs par an. On comprend qu'il ait existé alors une « Ligue sociale pour la suppression des pourboires » (dont la cotisation grevait encore le budget de 5 francs). Mlle Perrot ne nous dit malheureusement pas à combien monte la dépense en pourboires, aujourd'hui que les efforts de la Ligue ont abouti et que les pourboires ont été supprimés, c'est-à-dire ajoutés au prix des consommations au café, des repas au restaurant et des coupes de cheveux. Ce qui n'empêche pas nombre de clients délicats de laisser en outre « un petit quelque chose ». Et rares, il faut bien le dire, sont les garçons coiffeurs ou de café, qui repoussent ces menus bénéfices au nom de la dignité humaine.

Maint chapitre donne à rêver. A la rubrique « Bonnes œuvres », on ne voit pas sans émotion une famille bourgeoise verser une petite rente à « une ancienne danseuse sauvée de la prostitution ». Et que dire de la rubrique « Besoins intellectuels et moraux, divertissements », sous laquelle « on trouve pêle-mêle un filet à papillons, douze pétards, des livres de piété et un abonnement au *Journal des Enfants* » ? Il y a là le signe d'une confusion mentale dont la bourgeoisie ne devait pas tarder à pâtir. Pourtant, les avertissements ne lui avaient pas manqué. Telle cette lettre d'un oncle de 1886, annonçant à sa nièce les « livres de dépenses » qu'il lui offre pour son mariage et lui en expliquant le bon usage : « Je crois, ma chère Julie, qu'il y a un grand intérêt à bien tenir ses comptes. Lorsqu'on le fait régulièrement en cherchant les causes des variations qui se produisent chaque année, c'est une besogne qui, loin d'être fastidieuse comme on pourrait le croire, offre une véritable attraction et est pleine d'utiles enseignements. » Hélas ! ces enseignements sont bien difficiles à tirer, à cause des *taux aberrants*, dont Mlle Perrot nous révèle l'existence et « qui traduisent des variations de sens contraire du revenu et de la consommation ». Je crains que Georges Allary n'ait guère tenu compte de ces taux aberrants, lorsqu'il a énoncé sa fameuse loi : « Il semble que le niveau de vie de l'*homo economicus*, dans une société sans tendance monopolistique, s'élève dans une proportion qui tend à suivre l'accroissement global de son revenu. » Beaucoup de bourgeois d'aujourd'hui dépensent plus qu'ils ne

gagnent. La Société n'est plus fondée sur l'épargne, mais sur le crédit. Nos grands-parents constituaient des réserves ; nous accélérons la rotation des stocks. La bourgeoisie d'autrefois reprisait ses chaussettes et conservait ses épouses ; celle d'à présent jette les unes et les autres au premier accroc. Un seul phénomène a échappé aux bouleversements économiques des cent dernières années — mais non à l'observation des spécialistes ; c'est que « la plupart des femmes dépensent davantage que leurs maris ». Rien d'émouvant comme ces rencontres de la statistique et du sens commun.

MICHEL PERRIN

GUILLEVIC. — Lorsque, pendant l'occupation, la poésie de Guillevic nous fut révélée, avec les courtes stridences de *Terraqué*, c'est au milieu de proclamations très vastes et très grandiloquentes qu'elle exerça ses beaux effets d'ellipses. Il sembla un moment que le silence dû aux morts et aux martyrs trouvait un écho tout humble dans ces textes où seul l'essentiel avait droit de cité. On chuchotait que la dignité humaine était compatible avec un verbe feutré. Peu à peu, cette poésie s'est transformée en une leçon de choses : l'objet se montrait sous un aspect nouveau, comme si le commerce des hommes libérait sa nature réelle : être, précisément, à l'abri des spéculations intellectuelles. Pareille démarche se situait entre Francis Ponge et Jean Follain : moins sèche que chez l'un, moins délirante que chez l'autre. Les années 50 ne furent point favorables à Guillevic. Engagé, à la suite d'Aragon — et avec bien moins de finesse — dans les rangs de la poésie progressiste et du lyrisme sur commande, il a publié des sonnets — *Trente et un Sonnets* est le titre d'un de ses recueils — qui se voulaient résolument prosaïques et accessibles au premier venu. Ils y réussissaient, avec des vers comme celui-ci : « En France on fait du sucre avec des betteraves. »

Heureusement que la fin de l'ère stalinienne a permis à Guillevic de redevenir lui-même ! Le recueil qu'il nous donne aujourd'hui, *Carnac* (Gallimard), est en tous points dignes de sa meilleure époque. On y découvre d'étonnants raccourcis, sur la mer, sur la terre, sur les pierres, sur le désarroi et l'orgueil de l'homme en leur présence. Quand Guillevic n'insiste pas trop pour comprendre à tout prix, il est au cœur du mystère, ce mystère qu'il est l'un des rares à pouvoir nommer avec une économie de mots confondante, et nullement obligée d'employer un vocabulaire philosophique.

Ce qui fait que la morte est morte
Et moi vivant,

Ce qui fait que la morte
Se tient plus loin qu'auparavant,

Océan, tu te poses
Des questions de ce genre.

Une langue sourde et pleine, une syntaxe efficace et sans subtilité excessive, un refus de la moindre fioriture : telle est cette poésie qui a le courage — un courage paysan — de rejeter à la fois la rhétorique et le byzantinisme. Elle est tonique comme l'écume de mer ou le sel sur les lèvres, apporté par le vent. Elle peut se mesurer avec les vagues, comme une digue inébranlable :

Tu rêves des rochers
Pour t'en faire un squelette.
Continue, continue,
Flatte-les de tes vagues
Et reste invertébrée.

ALAIN BOSQUET

NIKOS KAZANTZAKI. — Les lecteurs de Kazantzaki attendaient la *Lettre au Greco*, qui vient de paraître chez Plon. Ils ne seront qu'en partie déçus. Le livre aurait pu être l'ouvrage capital du plus grand romancier grec, la clef de son œuvre et son testament. Tel quel, il n'apporte qu'assez peu d'éclaircissements sur les sources auxquelles Kazantzaki a puisé dans sa vie mouvementée pour écrire ces chefs-d'œuvre que sont *La Liberté ou la Mort* et *Alexis Zorba*. En fait, on le sait, il ne s'agit que d'une première version. L'auteur avait l'intention de se récrire deux fois avant de confier la *Lettre au Greco* à son éditeur. Le ton général s'en ressent. Il y a des redites chez un écrivain dont la fécondité touchait à la prodigalité. Il eût certainement élagué, précisé sa pensée, situé ses souvenirs, si la mort ne l'avait pas frappé en plein travail.

L'essentiel y est cependant : Kazantzaki a tiré son œuvre de sa vie et sa vie a d'abord été la Crète martyre. Il avait treize ans quand, en 1898, le dernier soulèvement contre les Turcs réussit à imposer une sorte d'autonomie provisoire qui, dans l'esprit des Crétois, ne devait être qu'une étape vers le rattachement définitif et complet à la Grèce. La résistance passait du secret au grand jour. La légende qui s'écrivait en lettres de sang allait s'écrire en lettres d'or.

Nourri des récits de son père et de son grand-père, Kazantzaki pouvait se consacrer à la geste des Crétois. Et, en fait, presque toute son œuvre est dédiée au martyre de l'île natale que, dans un accès de lyrisme, il identifie à la passion du Christ. L'identification est si profonde, si obsédante qu'elle prend figure de thème général. Il ne serait pas difficile de relever dans *La dernière Tentation* des parallèles avec *La Liberté ou la Mort*, la tentation du Christ et la tentation du capitan Michel. Aux yeux des chrétiens rigoristes, Kazantzaki a joué sur les symboles sans craindre le sacrilège. L'Eglise l'a, d'ailleurs, toujours plus ou moins considéré comme un personnage sulfureux, et cette défiance l'a profondément blessé. Il lui a fallu sans cesse crier que ses intentions étaient pures : il défendait le pauvre et le faible contre le riche et le fort, la Crète contre la Turquie, le peuple contre les exploitants selon les enseignements de l'Evangile.

Lénine le fascinait. Dans la révolution russe, il ne voyait qu'un terrible sursaut de liberté, la fureur de vivre d'une race d'opprimés. Les moujiks avaient souffert sous les boyards comme les Crétois sous les Turcs.

Kazantzaki était un homme du monde entier. Quand sa voix se brise en sanglots, c'est qu'il désespère de la fraternité. Quand il frémit de rage, c'est que quelque part sur terre on a porté atteinte à la liberté. La liberté est maladie chez lui, psychose qui engendre tous les bienfaits comme tous les excès, sans qu'il en ait pleine conscience. Sa passion libertaire est l'obscur défoulement d'une âme privée de violence par un physique trop faible, la revanche d'un intellectuel contre une lourde hérédité de puissants Crétois éventreurs de Turcs et solides à table. Mais quel aveu quand cinquante ans plus tard il évoque Naxos où son père l'avait mis en pension ! La douce Cyclade ne connaissait pas le joug turc. Elle vivait de ses vergers et de ses moutons. Les mœurs y étaient policées : « Ici, la liberté, écrit-il, avait éteint la passion de la liberté. » Kazantzaki s'ennuya à Naxos comme il se serait ennuyé dans le monde entier où il voyagea si les hommes ne s'y étaient déchirés. La *Lettre au Greco* suggère et développe les principales lignes de force d'une œuvre dont la soif de sacrifice, l'orgueil de la sublimation et la générosité sont les dominantes. On regrettera beaucoup que ces pages aient été livrées au public sans une note, sans une date, dans une traduction excellente certes, mais qui aurait mérité d'être soutenue par des références, des rappels.

Reste à établir pour le futur biographe du romancier crétois les raisons pour lesquelles cet homme du Proche-Orient méprisa dans sa jeunesse l'Occident dont il espérait tant, se tourna vers l'Asie et revint, au soir de sa vie, achever son œuvre et mourir auprès de ces Français qu'il avait haïs dans un accès de nietzschéisme avant de les aimer parce qu'eux seuls cultivaient alors cette fleur quasi métaphysique qu'on nomme Liberté.

MICHEL DÉON

JEAN DUTOURD, PRIX DE MONACO. — Jean Dutourd est un homme heureux. A quarante et un ans, il vient d'obtenir le Prix du Prince Rainier de Monaco, doté de 1 million d'anciens francs, récompense habituellement réservée à des écrivains chevronnés. On sait qu'il est entré dans les Lettres en 1946, avec un petit essai impertinent et désinvolte, qui contrastait furieusement avec les déclamations angoissées mises à la mode par l'existentialisme : *le Complexe de César*, qui lui valut le Prix Stendhal et une solide réputation d'humoriste. Puis, il nous a donné des romans, plus près de Marcel Aymé que de Balzac : peintures de mœurs comme *Au Bon Beurre* ; scènes de la vie de province, comme *Doucin* ; ou simples loufoqueries, comme *Une Tête de Chien*. Mais Dutourd a moins d'imagination que d'idées ; aussi est-il plus à l'aise dans le pamphlet et dans l'essai, comme l'ont montré *Le Petit Don Juan*, *les Taxis*

de la Marne et le brillant plaidoyer pour Stendhal qu'est *l'Ame sensible.*

Dutourd est un homme que la vie amuse, et qui aime à rire des travers de ses contemporains. Nul n'échappe à son ironie : l'aristocrate et le démagogue, les gendarmes et les voleurs, M. Homais et son curé, le général et la crémière. Comme il a du style, de l'esprit, de la facilité, il abonde en maximes et n'est jamais si à l'aise qu'en épluchant un dictionnaire dont il redéfinit tous les termes. (« *Brouillon.* — Les classiques ne laissent jamais de brouillon. *Moyen.* — En art comme ailleurs, il faut vivre au-dessus de ses moyens. »). Il a remarqué que dans l'œuvre de Picasso, « un curieux catalogue de salle des ventes, Goya, Gainsborough, Ingress, Manet, Toulouse-Lautrec, Cézanne, Renoir, etc., défilent : c'est toujours signé Picasso. Tout le monde est là, sauf lui. De temps en temps, une toile insolite, qui ne ressemble à rien : Picasso est enfin lui-même. Ce peintre-là ne vaut pas les autres. Picasso a moins de talent dans le rôle de Picasso que dans celui d'Ingres. » Chez Dutourd, c'est le contraire : même quand il parle d'autrui, il est là.

L'auteur nous a-t-il livré son secret dans *Doucin* : « J'aimerais que ma pensée eût de la tenue, qu'elle se déroulât comme une période à la Chateaubriand. Je voudrais évoluer dans une constante noblesse. Mais cela m'est impossible... Mes pensées sont des montagnes russes. Maintenant en haut, dans le ciel avec Dieu, l'instant d'après en bas, dans les marécages des besoins les plus humbles... Ma vraie dignité, c'est de n'en pas avoir, c'est de me montrer tel que je suis, allant de Dieu à ma vessie, comme cela se fait dans la vie, et comme font tous les hommes, y compris ceux qui ne le disent pas. » Sagesse un peu courte, mais qui n'est pas sans mérite.

PIERRE DE BOISDEFFRE

EMILE HENRIOT. — La disparition d'Emile Henriot, cruellement ressentie par ses amis, modifiera la carte intellectuelle de la critique française. Ses feuilletons du *Monde* exerçaient une grande influence sur les choix de ses lecteurs et parfois, sans qu'il y eût pensé, sur l'établissement annuel des palmarès littéraires.

Il n'était pourtant pas un critique de combat, ami des pointes, des éclats et des assauts comme son prédécesseur Paul Souday. Lecteur sans passion, il avait une démarche de promeneur indulgent. Il savait pourtant réserver aux meilleures œuvres contemporaines leur juste place. Mais, pendant de longues années s'étant consacré dans le *Courrier Littéraire* du *Temps* à l'étude des grands écrivains du passé, il avait senti qu'eux aussi réclamaient des défenseurs et qu'il était souvent nécessaire de les préserver de l'oubli : ce travail, qui permet de dévoiler librement le caractère des hommes en éclairant les œuvres, l'éloignait des lectures médiocres et libérait sa franchise des scrupules de discrétion. Je crois qu'il le préférait à tout autre.

Il connaissait admirablement ces grands siècles classiques, les aimait, savait les faire aimer. Les nombreux ouvrages qu'il leur a consacrés resteront des guides précieux [1]. Sans négliger l'essentiel il avait un goût très vif pour les inédits qui soudain projettent une lumière nouvelle sur un écrivain auquel on est lié par une longue familiarité ; bibliophile résolu il se penchait avec délices sur les premières éditions, les épreuves chargées de corrections révélatrices, les manuscrits.

De ses amitiés de jeunesse avec Jean-Louis Vaudoyer, H. de Régnier, Paul Drouot, J. Chenevière, René Boylesve, de ses voyages italiens, du climat heureux et doux de la rue des Vignes ou du Café Florian il avait conservé des préférences d'hédoniste raffiné et un attachement à une certaine douceur de vivre qui donnait à son univers une quiétude Ile de France à laquelle on était sensible. N'eût-on jamais mis les pieds dans sa propriété de Nesles-la-Vallée que, par un choix instantané, on l'imaginait là, prolongeant dans son jardin les travaux commencés dans sa bibliothèque. Son étonnante facilité de travail lui permettait de préserver dans sa vie la marge de loisir où se préparent les meilleurs écrits. Il ne méprisait pas les honneurs qui s'ajustaient aisément à sa dignité à la fois artiste et — souvenir de son passage aux dragons — homéopathiquement cavalière.

Dans les nombreuses missions entreprises comme Président de cette Alliance Française dont il était l'animateur convaincu il apportait cette bonne grâce que donne une profonde culture alliée au goût de la politesse et au respect d'autrui. Tout dans sa vie l'avait préparé à faire un parfait ambassadeur des Lettres. Et je pense que de Buenos Aires à Rio où il travailla si efficacement à faire mieux connaître notre culture, il se trouvera longtemps, comme en France, des lecteurs pour chercher et goûter dans ses romans un certain air d'époque, à nul autre semblable, que seuls les écrivains sensibles savent fixer.

MARCEL THIÉBAUT

LE COLLOQUE DE L'ASSOCIATION DE LA PRESSE LATINE A LISBONNE. — En décidant d'étudier dans son Colloque du 13-17 avril, « *l'influence de la pensée latine dans l'évolution du monde actuel* » et en choisissant il y a quelques semaines de se réunir à Lisbonne, *l'Association de la Presse Latine* — fondée il y a trente-neuf ans par Augusto de Castro, directeur du *Diario de Noticias*, et Edouard Herriot — n'avait pas prévu que les graves événements d'Angola donneraient une troublante activité à ses travaux. On sait en effet que le président Salazar devait assumer assez brusquement la défense nationale dans la nuit du 12 au 13 avril et se déterminer à envoyer des troupes à Luanda.

1. Sur un des plus récents volumes de cette série voir « Un Siècle passionné » dans la *Revue de Paris* d'avril 1961.

Définir la pensée latine, rappeler encore une fois au monde les normes de la civilisation gréco-latine et chrétienne, n'est pas en 1961 un exercice byzantin ou académique et lors de la séance inaugurale au Palais de l'Information, Edouard Bonnefous, président de l'A.P.L., déclarait justement qu'à une heure particulièrement tragique de l'histoire où le destin paraît osciller entre deux conceptions de la vie, jamais la liberté spirituelle et humaine, jamais l'esprit de justice, de logique et de mesure n'ont été en si grand péril !

En fait, c'est la vocation d'universalité — nous l'appellerions aujourd'hui planétaire — des Latins qui semble menacée. Ce que leur pensée a apporté au monde dans l'ordre intellectuel et moral — qu'il s'agisse des principes du droit ou de l'intérêt pour les sciences ou même simplement de la sensibilité — est exploité par leurs adversaires dans une lutte plus ou moins froide, à des fins peu désintéressées...

En une brillante intervention, M. C.-J. Gignoux, directeur de la *Revue des Deux Mondes*, souligne que la défaite du monde libre pourrait se produire par pression économique, d'où la nécessité d'organiser l'Europe, son marché commun et d'y intéresser l'Amérique Latine. (Le marché commun, encore une idée européenne, observe Roland Faure). On peut aller plus loin sur le plan politique et envisager l'extension de l'O.T.A.N. : M. Robert de Billy souhaite la création « d'un seul organisme *atlantique* permettant l'étude et la recherche de solutions aux problèmes qui se posent entre l'Amérique Latine, l'Amérique du Nord, l'Europe Occidentale et l'Afrique ». Tous les pays de ces continents relèvent en partie ou en totalité de la latinité (bien que ceux de l'Amérique Latine comprennent — comme le remarque le professeur Ronze — des éléments divers : indiens costumbristes, ibériques, français, internationaux) et devraient « adopter une position commune sur les grands problèmes mondiaux ». Ce vœu présenté par M. de Castro et qui recueille l'unanimité, reconnaît aussi que le rôle de la presse est loin d'être négligeable dans la marche des choses. M. Vaucher précise que la neutralité suisse ne s'étend pas au domaine intellectuel et M. dos Santos, que le Portugal a une neutralité opérante, les journaux français y pénètrent largement, on en a vendu en cinq ans pour 1 milliard de francs. Depuis 1870, les conditions de la liberté de la presse ont bien évolué, celle-ci, note R. Garnier, est devenue une industrie : il faut que le journal puisse être imprimé, distribué, et le Gouvernement en France est intervenu pour abaisser son prix afin que tout le monde ait la possibilité de l'acheter, d'être informé. La radio double la presse, y supplée parfois. M. Camp, responsable de trois heures d'émissions par jour vers la Sud-Amérique, déclare : « Avec la radio à ondes courtes, ni journaux, ni télévision ne peuvent rivaliser ». (L'effort vers l'étranger avait commencé timidement avec Jean Giraudoux en 1939.)

Cependant la presse écrite garde ses adeptes et les agences d'information, de toute façon, leur utilité. Georges Bouveret donne une idée de l'activité de l'agence France-Presse qui collecte cent mille mots par jour, en diffuse

quatre cent mille (les sociétés de Messageries expédient trois cent mille tonnes de journaux par an). Henri Massot signale que le centre de nouvelles latino-américaines de Lima (A.F.P.) redistribue les nouvelles en Amérique latine, comme les nouvelles d'Afrique sont redistribuées de Paris vers l'Afrique, où se créent maintenant des agences nationales (Guinée, Mali en liaison avec l'Agence du Maroc) et où les Anglo-Saxons, les Soviétiques tâchent de s'implanter.

Finalement, comment sur les bords du Tage, sous le soleil d'Avril, la latinité fut-elle définie ? » C'est le goût pour une certaine notion de l'homme — partagé avec les Anglo-Saxons — pour la dignité, la liberté », dit P. Atger, et Miguel conclut : « L'homme peut se rendre maître de la technique mais en quoi le tour de l'homme dans l'espace le changera-t-il ? Aucune mécanique ne fera oublier à l'homme ce qu'il pense, ce qu'il croit. »

Peut-être que notre civilisation est menacée par l'extraordinaire accroissement démographique de la population non latine, mais en attendant les problèmes actuels demandent une solution actuelle. Il n'en existe sans doute qu'une, précisée avec courage en ces termes par le président de l'A.P.L. : « Le monde latin doit prendre conscience de son unité et de sa force. Une véritable mobilisation morale de la latinité devrait opérer le réveil tant attendu par tous ceux qui n'ont cessé de croire en elle ».

Ajoutons que ce colloque fort intéressant fut agrémenté par les très amicales réceptions de S. Exc. M. Marcello Mathias, éminent ministre des Affaires étrangères à *Setais*, de M. Baptista, secrétaire de l'Information à *Cascais*, bâtie en proue de l'Océan, par l'audience du président de la République, M. A. Tomas, dans les beaux jardins de *Belem*, la visite des chefs-d'œuvre de l'art gothique ou manuelin à l'abbaye de Tomar, à Batalha, à la cathédrale d'Alcobassa, élevée en souvenir de la victoire sur les Maures, enfin, par le charme et la gentillesse du peuple portugais qui fait face, en ce moment, à une cruelle épreuve dans ses territoires africains.

EDMÉE DE LA ROCHEFOUCAULD

POLITIQUE INTÉRIEURE. — Lorsque, à la fin de la matinée du 31 mars, un communiqué de Tunis annonça que le « G.P.R.A. » renonçait à se rendre à Evian, la surprise fut grande. D'autant plus que 24 heures tout juste auparavant deux communiqués rédigés en termes quasi-identiques étaient publiés simultanément l'un par le gouvernement français, l'autre par l'organisme de la rébellion et annonçaient l'ouverture de la négociation pour le 7 avril. Pourquoi y avait-il revirement de la part du F.L.N. ? Le motif fourni était que, répondant la veille au soir à la question posée à Oran par un journaliste, M. Joxe ministre chargé des Affaires Algériennes, disait qu'il rencontrerait le M.N.A. de même qu'il rencontrerait le F.L.N.

De toute évidence, le F.L.N. ne cherchait là qu'un prétexte. En effet, à maintes reprises il avait été dit par la voix la plus officielle, celle du Président de la République, que les conditions préalables à l'autodétermination feraient l'objet de consultations auprès des divers représentants des tendances algériennes. Le G.P.R.A. n'ignorait pas que, si le M.N.A. devait être tenu informé, c'est bien avec lui-même que les négociations seraient menées.

On s'est demandé un instant si le G.P.R.A. ne se montrait pas plutôt inquiet de ce qu'allait dire le Général de Gaulle dans sa conférence de presse annoncée pour le 11 avril. Mais si dans cette conférence de presse un point ou un autre lui avait déplu, il eût toujours été temps, pour le G.P.R.A. de manifester à sa manière son désaccord. Ne s'agissait-il pas, plutôt, d'une consigne de rétractation reçue à Moscou par le Dr Ahmed Francis, dernier voyageur en date des rebelles algériens, dans le secteur oriental ? Ne pouvait-on, enfin, attribuer la cassure à l'insécurité que l'attentat perpétré le matin même à Evian, et dont son maire avait été victime, venait de révéler ?

On en était encore là de ces diverses supputations quand le Général de Gaulle prit la parole. Son intervention fut-elle ce qu'elle aurait été si les entretiens d'Evian s'étaient engagés quatre jours plus tôt comme il avait été initialement prévu ? Il est permis d'en douter. Le général de Gaulle s'est expliqué plus longuement et plus à fond qu'il ne l'avait fait auparavant. Personne en sortant de sa conférence de presse ne s'est, pour une fois demandé, ce qu'il avait voulu dire. Car chacun avait parfaitement mesuré les incidences du propos entendu. La rébellion était mise en demeure de choisir : association de l'Algérie à la France avec toute l'aide assurée que cela impliquait, ou rupture avec toutes les conséquences à en attendre, y compris un éventuel partage pour tenir compte de la volonté d'appartenir à la France que pourrait exprimer telle ou telle fraction de la population, — d'une population qui avait bien le droit de disposer d'elle-même tout comme les autres. Qu'ici et là — ici, c'est-à-dire du côté des Algériens de souche européenne, et là, du côté de la gauche pacifiste-à-tout-prix, — on ait cru devoir s'indigner, c'était inévitable. Le fait est, que parti dès le lendemain de sa conférence de presse pour une tournée de cinq jours dans le sud-ouest de la France, le Président de la République recevait de la part des populations visitées des approbations significatives chaque fois qu'il revenait sur sa politique algérienne. Le fait est aussi que, à peine ce voyage avait-il pris fin, on entrevoyait la décision virtuelle de la rébellion de venir à Evian.

Mais tout était brusquement remis en cause et dépassé, ô combien, par ce que nous appellerons la troisième affaire d'Alger (la première, celle de mai 1958, la seconde celle des barricades en janvier 1960). Dans la nuit du vendredi 21 au samedi 22 avril, les généraux Challe, Jouhaud, et A. Zeller, anciens titulaires des plus hauts commandements en Algérie,

s'emparaient — avec l'appui des parachutistes de la Légion étrangère — des pouvoirs militaires et civils.

Coup de force, putsch, sédition, mutinerie, pronunciamiento, tout un vocabulaire dont on n'était pas accoutumé en France à faire un usage direct surgissait dans la stupeur totale du pays. Pratiquement, en quelques heures les chefs insurgés, auxquels s'était joint nominalement le général Salan (il devait arriver le lendemain venant de Madrid) s'assuraient le très large contrôle du territoire algérien. « Nous sommes ici, proclamaient-ils, pour tenir notre serment de garder l'Algérie française. » A Paris, le Gouvernement annonçait que toutes dispositions étaient prises pour que force reste à la loi. Le Premier Ministre adjurait tous ceux qui exercent une responsabilité « de ne pas s'engager dans une aventure qui ne peut avoir pour la nation que de tragiques lendemains ». Les formations politiques, les centrales syndicales, de multiples associations en métropole, dénonçaient tour à tour les risques auxquels étaient exposées les libertés démocratiques.

Le lendemain dimanche, le président de la République lançait un message à la Nation pour annoncer qu'il mettait en jeu les pouvoirs exceptionnels prévus par l'article 16 de la Constitution. Il ordonnait l'emploi de tous les moyens pour barrer la route à la sédition. L'effervescence allait cependant gagner davantage dans la nuit, la perspective d'un envoi de parachutistes sur la région parisienne ayant déclenché la mise en place d'une vaste organisation de sécurité.

Lundi accalmie. Fallait-il la relier au fait qu'un porte-parole autorisé était allé faire savoir au général Challe la désapprobation catégorique des U.S.A. qui maintenaient, — ainsi du reste que le monde libre — leur confiance au général de Gaulle ?

Pour ramassés qu'ils soient, ces faits donnent les dimensions du drame qui vient de surgir. Il n'est pas possible — pour l'instant — d'en évaluer les effets. Du moins, peut-on redouter que la France les ressente longtemps.

MARCEL GABILLY

★ ★ CHRONIQUE DES LIVRES ★ ★

INTRODUCTION A L'ASIE

par Jean HERBERT *(Albin Michel)*

Nous avions déjà signalé le trompe-l'œil qu'était la *Spiritualité hindoue* du même auteur, ouvrage « à sens unique » dans lequel il nous a semblé voir l'Inde à travers des lunettes rosissantes et flatteuses, s'opposant à un Occident grisâtre et médiocre, voire criminel. Son nouvel ouvrage pourrait être une gageure par l'ampleur de la synthèse qu'il propose et dont les titres des quatre parties soulignent assez l'ambitieux programme : « L'homme et Dieu », « L'homme dans l'univers », « De l'homme à la société », « L'œuvre de l'homme ». Cette gageure, nous estimons qu'il ne l'a pas tenue.

L'énorme documentation mise en œuvre, pour excellente qu'elle soit, est, elle aussi, un trompe-l'œil, car l'auteur la trahit en maints endroits en en tirant des citations dépourvues de leur contexte; elle contient des omissions assez remarquables où l'on reconnaît l'aversion habituelle de l'auteur envers les ouvrages « classiques » des savants occidentaux les plus officiellement reconnus pour valables.

D'emblée, l'introduction reprend l'idée maîtresse de tout l'œuvre de Jean Herbert : l'Occident ne comprend rien à l'Asie et tire de son ignorance même un effroyable complexe de supériorité ; de son côté, l'Asie s'enveloppe d'un mystère qui n'est pas fait pour nous autres, gens de l'Ouest. Et les orientalistes occidentaux ont fait bien peu de choses en comparaison des grands savants orientaux qui ont « commencé » des études approfondies sur les différents pays de leur continent. N'en déplaise à M. Herbert, les savants ont pour habitude de se reconnaître entre eux, quelle que soit la couleur de leur peau, et ils échangent, nous pouvons l'en assurer, d'utiles et généralement courtois propos. La schématisation de tout ceci, malgré de prudentes incidentes destinées à corriger l'outrance de certaines affirmations, fausse dès le départ l'objectivité qu'on se devrait d'apporter à un tel débat.

Cette schématisation donne le ton au reste de l'ouvrage. L'arbitraire est la note de tout le chapitre concernant les religions. Cette impression s'atténue dans les chapitres suivants, encore que la multitude de détails accumulés n'aide guère à la compréhension de la thèse soutenue. En outre, une certaine confusion risque de s'établir dans l'esprit d'un lecteur peu attentif, car la démarcation n'est pas toujours nettement établie entre des faits anciens, et des faits actuels, ces derniers ne tenant du reste pas compte des transformations récentes survenues, par exemple, en Chine (voir en particulier le chapitre sur la famille, p. 256 et ss.). Assez curieusement, M. Jean Herbert, dont le propos évident est de nous convaincre que le point de vue des « Asiens » vaut bien le nôtre, en arrive à nous donner l'impression d'une Asie plus sous-développée qu'elle ne l'est réellement et à puiser fréquemment ses exemples soit dans l'antiquité, soit parmi les tribus les moins favorisées. Il est étrange que cet auteur ne paraisse pas non plus compter avec le facteur communiste qui a, cependant, ébranlé ou modifié les fondements mêmes des structures sociales dans une bonne partie de l'Asie.

La constante comparaison établie entre les « Asiens » et nous n'est donc pas probante. Cette confrontation, au demeurant fort utile sur le plan humain, n'est pas menée sans parti pris ni sans suivre une certaines optique que, pour notre part, nous jugeons déformante.

JEANNINE AUBOYER

NOTES INTER-ARTICLES

Quelques pensées d'un homme libre, par Jacques DUPONT-DURAND, p. 27. — *Vert paradis*, par E. DE MONTMOLLIER et Georgette EPINEY, p. 61. — *L'Esbroufe*, par Georges CONCHON, p. 71. — *Chronique d'une cité*, par Pandélis PRÉVÉLAKIS, p. 95. — *Les Grands*, par Emmanuel D'ASTIER, p. 112. — *Introduction aux sciences humaines*, par Georges GUSDORF, p. 112. — *Les mondes du ciel*, par Pierre GAUROY, p. 131. — *Métamorphose explosive de l'humanité*, par Henri PRAT, p. 136. — *Rome et son destin*, par Raymond BLOCH et Jean COUSIN, p. 140.

CHAIX-PARIS, 126, rue des Rosiers, St-Ouen (Seine)
730-HD19 4-61

le tome III
vient
de paraître

GRAND LAROUSSE

encyclopédique

700 spécialistes éminents collaborent à ce monumental dictionnaire **en 10 volumes** 21 x 27 cm.

10 000 pages - 450 000 acceptions - 23 000 illustrations et cartes en noir - 300 hors-texte et 100 cartes en couleurs

toute la langue française - toutes les connaissances humaines

un incomparable instrument de travail et de culture

larges facilités de paiement pour la souscription aux 10 volumes

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

André MAUROIS
de l'Académie française

ADRIENNE

ou la vie de
Madame de La Fayette

Des documents miraculeusement retrouvés
nous révèlent un grand caractère
une grande amoureuse
la femme du héros de l'indépendance américaine

hachette

hachette

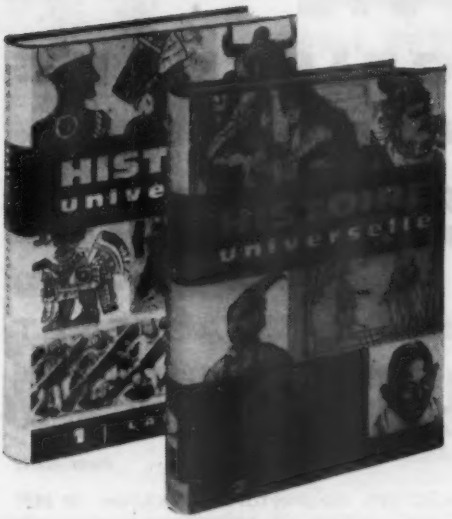
LA COTE DESFOSSÉS

PARAIT CHAQUE JOUR DE BOURSE ★ ET TOUS LES SAMEDIS
sur trente-deux pages **sur douze ou seize pages**

Tous les cours du Marché de Paris, terme, comptant, hors-cote. Cours de l'or et des devises
Elle publie des articles sur les marchés étrangers :
Bourses étrangères et Matières premières
Elle a récemment publié des Études complètes ou des Notes sur de grandes affaires :

CITROEN — PEUGEOT — SIMCA — PANHARD — RENAULT
MINES DE KALI SAINTE-THÉRÈSE — QUATRE GRANDS DE LA SIDÉRURGIE EUROPÉENNE : DE WENDEL ET Cie — AUGUST THYSSEN HUTTE — USINOR, PHOENIX RHEINROHR — Les parts des MINES DOMANIALES DE POTASSE D'ALSACE — BLANZY — COMPAGNIE FRANÇAISE DES GRANDS VINS

LA COTE DESFOSSÉS **se vend par *ABONNEMENTS :* 6 mois : 87,50 NF.**
ou par numéro à nos bureaux : 42, rue Notre-Dame-des-Victoires, PARIS
On peut la consulter aux guichets des banques
Spécimen et documentation gratuits sur demande



vient

de paraître

HISTOIRE UNIVERSELLE

en 2 volumes

sous la direction de Marcel DUNAN, de l'Institut; avec la collaboration de J. PIVETEAU et M. BAUMONT, de l'Institut, professeurs à la Sorbonne; J. DELORME, agrégé d'histoire, docteur ès lettres; R. FOSSIER, L. MAZOYER, G. RUHLMANN, agrégés d'histoire; R. RISTELHUEBER, ministre plénipotentiaire; F. SOUCHAL, archiviste-paléographe.

Cette magistrale synthèse, enrichie d'une illustration de tout premier ordre, donne à l'homme moderne, pour la première fois, une vision "panoramique" de son histoire; la méthode des "grandes tranches horizontales" permet en effet de faire revivre, simultanément, époque par époque, toute l'aventure humaine.

2 volumes reliés (21x30 cm) sous jaquette en couleurs, 820 pages, plus de 1 000 illustrations et cartes en noir, 40 hors-texte en couleurs, index général.

facilités de paiement

COLLECTION IN-QUARTO LAROUSSE

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

LA VIE QUOTIDIENNE AU DÉBUT DU RÈGNE DE VICTORIA

(1837-1851)

par Jacques CHASTENET

de l'Académie française

● " Un esprit raffiné doit sembler ignorer l'existence de tout ce qui n'est pas convenable "

Charles DICKENS

Un volume 13x20 cm. couverture pelliculée 9 NF

HACHETTE

LES ANNALES

Sommaire de Mai 1961

Amiral de TOULOUSE-LAUTREC

Prestige et réalités du Pacifique

Jeanine MOULIN

Poèmes

FLEURIOT de LANGLE

Une arrière-petite-fille du grand Corneille : Charlotte Corday

Claude-André PUGET

La vie est un théâtre

Raymond LAS VERGNAS

Le pouvoir et la liberté

79, bd St-Germain - PARIS-VIe

Le numéro : 1,30 NF

TOUTE L'ACTUALITÉ ALLEMANDE

politique sociale économique culturelle

EN VENTE DANS LES PRINCIPAUX KIOSQUES

DOCUMENTS

REVUE MENSUELLE DES QUESTIONS ALLEMANDES

Le numéro : 2,40 NF. (franco de port)

Abonnements :

France : 6 mois 6,75 NF. - un an 12 NF.

Étranger : 6 mois 7,50 NF. - un an 13,50 NF.

Envoi gratuit d'un numéro spécimen

DOCUMENTS, 3, rue Bourdaloue - Paris-9e

Tél. TRU 62-13 C.C.P. Paris 13.253-54

Vient de paraître

JOSEPH PEYRÉ

LES LANCIERS DE JEREZ

roman

un cadet de Béarn en Andalousie

Collection « L'aventure vécue »

NORBERT CASTERET

MA VIE SOUTERRAINE

mémoires d'un spéléologue

Illustré de 24 pages hors-texte

Une nouvelle collection

Vues chrétiennes sur...

dirigée par l'abbé SAINSAULIEU

un regard en profondeur sur le monde qui nous entoure
un regard utile sur le monde où nous vivons

CHANOINE GARAIL

LE MARIAGE

replacé dans son contexte humain et divin
ne se réduit plus à un contrat

YVES BROSSARD

LE SPORT

comment l'idéal sportif
rejoint finalement l'idéal chrétien

Flammarion

LIBRAIRIE STOCK

6, rue Casimir-Delavigne - PARIS-VIe

ENFIN PARAIT...

WILLIAM SHIRER

Le Troisième Reich

des origines à la chute

La première histoire complète de l'Allemagne nazie écrite d'après les documents officiels saisis par les armées alliées

Une œuvre monumentale